



Spatialité plurielle dans les lieux de travail. Situation et perspective de la recherche

François Lautier, Christophe Camus

► To cite this version:

François Lautier, Christophe Camus. Spatialité plurielle dans les lieux de travail. Situation et perspective de la recherche. [Rapport de recherche] 644/90, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et de la mer / Bureau de la recherche architecturale (BRA); Ministère de la recherche et de la technologie; Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette / Laboratoire Espaces du travail (LET). 1990. hal-01907893

HAL Id: hal-01907893

<https://hal.science/hal-01907893>

Submitted on 29 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

644

666

LABORATOIRE ESPACES DU TRAVAIL

Subvention n° 77832 du 08/06/89

Ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et de la Mer

Direction de l'Architecture et de l'Urbanisme

Sous-direction des Enseignements et Professions

Bureau de la Recherche Architecturale

SPATIALITÉ PLURIELLE DANS LES LIEUX DE TRAVAIL

situation et perspective de la recherche

François LAUTIER & Christophe CAMUS

janvier 1990

Ecole d'Architecture de Paris - La Villette
144 rue de Flandre - 75019 Paris - tél. 40.36.79.70

SPATIALITÉ PLURIELLE DANS LES LIEUX DE TRAVAIL

situation et perspective de la recherche

François LAUTIER & Christophe CAMUS

janvier 1990

«Le présent document constitue le rapport final d'une recherche remise au Bureau de la Recherche Architecturale en exécution du programme général de recherche mené par le Ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et de la Mer avec le Ministère de la Recherche et de la Technologie. Les jugements et opinions émis par les responsables de la recherche n'engagent que leurs auteurs. »

SOMMAIRE

Introduction	6
PREMIÈRE PARTIE : situation	9
1. points de départs	10
1. TERRITOIRES	11
2. L'ESPACE ÉCLATÉ	15
3. ESPACES PLURIELS	17
2. problèmes de méthode	22
1. OBJECTIVITÉ ET SUBJECTIVITÉ DES REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE	22
2. RECHERCHE DE FORMALISATION	24
3. L'ÉNONCÉ DE L'ESPACE	27
4. LE CHOIX DES TERRAINS	28
3. déroulement de la recherche	30
1. LES ENTRETIENS	30
2. L'ANALYSE	33
2.1. Un exemple	33
2.1.1. Une première façon d'analyser un tel texte	35
2.1.2. Seconde voie	37
2.2. La suite des analyses	40
2.2.1. Le conflit des représentations	40
2.2.2. Une grammaire des espaces ?	41

4. Bilan provisoire	44
DEUXIÈME PARTIE : perspectives	46
5. l'espace comme représentation	47
1. DE L'ESPACE AUX ESPACES	47
1.1. L'invention de l'espace	47
1.1.1. L'empirie,	48
1.1.2. La science,	49
1.1.3. Au delà de la science,	50
1.2. Les spatialités	51
1.2.1. La science	51
1.2.2. La peinture,	53
1.2.3. Les techniques	54
1.2.4. La philosophie contemporaine,	55
1.2. 5. La vie quotidienne,	56
2.REPRÉSENTATIONS SPATIALES	58
2.1. La règle et le sens	58
2.1.1. Perspective sur le portrait du roi	58
2.1.2. La représentation comme tri et comme automatisme	60
2.1.3. L'espace représentation : la règle	61
2.1.4. L'espace représentation : l'interprétation	63
2.2. L'ouverture aux espaces	65
2.2.1. La résistance galiléenne	65
2.2.2. Des représentations multiples	67
2.2.3. La règle et le bricolage	68
2.2.4. Les paradoxes de la gestion spatiale	70
6. reprise théorique et méthodologique	73
1. PROBLÈMES DE COMMUNICATION	74
1.1. Stratégies d'intéressement et entretiens	74
1.2. Négociation sur la nature de la notion d'espace	77
2. ESPACE ET DISCOURS	83
2.1. Le discursif : première organisation de la représentation ?	84
2.1.1. Le contenu et son analyse	85
2.1.2. Sémiotique ?	86
2.1.3. Pragmatique ?	87
2.1.4. Apports de ces approches (synthèse et bricolage)	89
2.2. Du discursif à la formalisation du spatial	90

7. remarques sur le paradigme spatial dans son rapport à la représentation	94
1. REPRÉSENTER LA REPRÉSENTATION	95
2. REPRÉSENTATION(S), REPRÉSENTATION	96
3. PARADIGME	97
4. L'ESPACE COMME REPRÉSENTATION ET NON PLUS REPRÉSENTATION(S)	101
5. LA RHÉTORIQUE DE LA TOPOLOGIE	102
5.1. Le message du philosophe	102
5.2. L'espace et la pensée	105
8. relance	107
1. L'ÉVOLUTION DE LA PROBLÉMATIQUE	108
2. L'ORIENTATION MÉTHODOLOGIQUE	110
2.1. Les entretiens et leur analyse	111
2.2. D'autres techniques	113
conclusion	115
BIBLIOGRAPHIE	118
ANNEXE 1 : textes complémentaires	125
recherche d'une méthode d'analyse plurielle des espaces de travail	126
I. EMERGENCE D'UNE INTERROGATION	127
1 Recherches sur les espaces de travail	127
2 Des questions sans réponse	128
3 Une problématique?	129
II. EBAUCHE D'UNE METHODE	131
1 Espace, espaces	131
a- Un seul espace?	131

b- Des espaces	132
2 Modèles	134
a- Le mille-feuille	134
c- Topologie	136
III. APPLICATION A TROIS EXEMPLES	138
a- La boule de la sécurité	138
b- Des espaces ordonnés	140
c- Espaces, actions et qualités	141
CONCLUSION	142
analyse plurielle des espaces dans les lieux de travail .	144
ANNEXE 2 : entretien B5, 1989	148
ANNEXE 3 : programme scientifique 1990	168
Description des champs de recherche	168
Quelques définitions :	170
Représentation sociale	171
Négociation sociale	172

Introduction

La recherche dont nous rapportons ici l'état et les perspectives n'est pas achevée.

On trouvera exposées ci-après différentes raisons de cet inachèvement. En commençant, nous voudrions seulement indiquer en quoi cette situation nous semble *naturelle*.

Certaines recherches ont un objet tel qu'il est aisé, sinon de l'épuiser, du moins de parvenir de façon satisfaisante à en conclure une étape. Des hypothèses ont été vérifiées (ou infirmées), des connaissances nouvelles ont été obtenues, de nouvelles questions ont été posées, qui peuvent donner lieu (ou non) à de nouvelles recherches.

Ce n'est pas le cas ici. Certes, il y a eu des hypothèses, lesquelles avaient été d'ailleurs formulées à partir de recherches antérieures. On verra que les questions n'ont pas manqué, même si les réponses ont été plus rares. Quant aux résultats, disons tout de suite qu'ils sont succincts : relancer la recherche de connaissances, formuler de nouvelles hypothèses, organiser différemment les questions. Et pourtant nous ne pensons pas être engagés dans une *recherche interminable*.

L'objet en est relativement simple : quelles représentations forment des lieux de travail les différentes personnes qui y travaillent, en ont la re-

sponsabilité, l'organisent, l'aménagent, ... Mais ce n'est pas là un objet aisément cernable. La question de la représentation est aujourd'hui au coeur des réflexions aussi bien des artistes que des philosophes, des architectes que des politiques, des personnels que des dirigeants d'entreprises. Les noms de cette question peuvent changer, se nommer ici *crise du syndicalisme*, là *image de marque*, ailleurs *légitimité démocratique*, etc. : la question reste, protéiforme et chaque fois bien concrète, en ordre dispersé et partout semblable.

S'y affronter, dans le domaine de l'espace, et plus précisément de l'espace de travail n'est pas une gageure : plus simplement une nécessité. D'autres que nous y travaillent, en France ou dans d'autres pays : c'est plus souvent la ville qui a été choisie pour objet, parfois depuis déjà longtemps ; plus rarement les entreprises. Des résultats ont été acquis ; pourtant la question reste ouverte, souvent par ceux là mêmes qui les ont produits. Le chantier est vaste, les approches diverses, les méthodes peu certaines d'atteindre l'ensemble des objectifs poursuivis. Si nous nous sommes inscrits à l'intérieur de cet ensemble, en sachant le risque où nous nous plaçons d'avancer lentement, parfois de piétiner, avec en outre une certaine probabilité d'échec, en tout cas sans grande chance d'obtenir des résultats assurément probants et définitifs, c'est que l'enjeu nous semblait le mériter.

A un moment où il n'y a plus de modèle paradigmatique d'organisation des entreprises et de relations du travail, où doivent s'inventer un peu partout les formes du travail et de la production, où les piliers du développement économiques apparaissent dans toute leur fragilité alors que de nouvelles directions s'ouvrent, où l'on entend dire que la moitié des métiers qui s'exerceront dans dix ans n'existent pas aujourd'hui, le rôle de l'espace et de l'architecture des lieux de travail change aussi, et profondément.

Pour beaucoup de directions d'entreprises, il ne s'agit plus seulement d'aménager des locaux adaptés à leurs moyens de production, mais de faire exister de nouvelles relations de production et de travail, aussi bien à l'intérieur d'elles-mêmes que vis à vis de leur environnement économique, commercial ou ... urbain. Après nombre d'années d'endormissement (avec ses exceptions bien sûr), l'architecture des entreprises est en plein renouveau. Elle intéresse aussi les salariés, qui lui attribuent souvent des qualités (positives ou négatives) essentielles aux conditions de leur travail, qui y reconnaissent, à tort ou à raison, l'attention portée à eux par les directions, qui en parlent, qui exprime à son égard des revendications, parfois la chargent de tous leurs maux. Parce que l'architecture est un art de la représentation. Parce qu'elle représente ces changements économiques et sociaux, comme les permanences qui subsistent.

Si l'on souhaite que ce nouveau rôle de l'architecture d'entreprise puisse participer du mouvement de démocratisation de la production qui s'ébauche de ci de là, si l'on souhaite que les partenaires sociaux puissent débattre de ce qui les représente, et ainsi de ce qu'ils ont en commun

comme de ce qui les oppose, encore faut-il savoir comment ils se représentent l'espace, comment s'opère ce travail de représentation des lieux de leur activité qui leur permet d'en parler ensemble. Certes, on peut considérer qu'il est inutile d'en faire un objet de recherche, qu'après tout ils se débrouillent très bien comme ça. Il est vrai qu'un certain nombre (petit, très petit) d'expériences réussies de conception de lieux de travail avec la participation des différents partenaires des entreprises prouve que cela est possible. L'analyse des difficultés, des réticences aussi qu'ont rencontrées ces expériences, celle des cas, beaucoup plus nombreux où elles sont restées à l'état d'ébauche, lorsqu'elles n'ont pas abouti à ce que la situation empire, où elles ont dû être cantonnées à des aspects très secondaires ou ponctuels (la couleur du mobilier, par exemple), montre pourtant que les conditions (de temps notamment, ou de moyens) sont rarement réunies pour qu'on parvienne à un résultat satisfaisant. C'est à faciliter cette socialisation de la conception des bâtiments d'entreprises que nous aimerions contribuer par notre recherche. En ne désespérant pas qu'elle serve d'autres propos et d'autres projets.

La première partie de l'exposé que l'on trouvera ici concerne l'état de son développement : d'où elle est partie, avec quelles hypothèses et en s'appuyant sur quelles méthodes ; puis comment elle s'est déroulée, en se heurtant à quelles difficultés. Ensuite, ce sont ses réorientations et ses perspectives qui forment la seconde partie du rapport : ce qu'on peut peut-être nommer quand même des résultats, bien qu'il s'agisse pour une part de résultats négatifs, pour le reste d'un approfondissement théorique et méthodologique. On y revient largement sur la question de l'espace et de la représentation, en réinsérant cette problématique dans un contexte plus large que les seules entreprises ; on réexamine les méthodes - en les réinsérant des théories qui les ont produites ou les légitimes - afin de dégager des directions pour la suite de la recherche. Ces directions sont elles-mêmes inscrites dans un contexte théorique qu'il est important de préciser : la représentation des lieux de travail n'est pas isolée d'autres représentations spatiales, plus largement de ce qu'il en est aujourd'hui de la Représentation. Enfin, on indique les démarches concrètes envisagées pour poursuivre.

Nous pourrions revenir ultérieurement sur les résultats que nous attendons de cette relance. C'est à dire la manière dont nous pensons la conclure. Car, bien sûr, nous terminerons la recherche. Mais évitons pour l'instant d'en fixer le terme.

PREMIÈRE PARTIE : situation

1. points de départs

La recherche que nous avons entreprise s'inscrit dans la continuité des travaux antérieurs de l'équipe du *Laboratoire "Espaces du Travail"*. Ils nous ont conduit en effet à ouvrir plusieurs axes de recherche, dont celui-ci.

Le plus simple pour indiquer les questionnements et les hypothèses qui l'ont dessiné, est de reproduire ici le texte de la dernière partie notre intervention dans le séminaire "*Techniques et Territoires*" organisé conjointement par la Délégation à la Recherche et à l'Innovation du Ministère de l'Équipement et l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, en mai 1986 (publié dans les *Dossiers des séminaires Techniques, Territoires et Sociétés* N° 8, septembre 1989).

Si nous avons largement développé l'analyse d'un établissement, c'est qu'elle nous a permis, outre ses résultats propres, de relancer la recherche sur les lieux de travail dans toute une série de directions. Nous ne citerons ici que celles que nous avons conduites personnellement. Il n'est cependant pas inutile d'indiquer les deux axes principaux qui ont été jalonnés par d'autres dans notre équipe.

Le premier est celui de la participation des salariés à la réalisation ou l'aménagement de leurs lieux de travail. Notons seulement qu'à côté de quelques expériences réussies et souvent (trop souvent ?) citées, il y a beaucoup d'échecs, ou simplement d'abandons.

Les obstacles sont nombreux, tenant à la complexité d'une telle action dans un monde où la hiérarchie demeure seule détentrice reconnue du savoir et de la puissance; aux prudenances, souvent justifiées, voire aux réticences des salariés eux-mêmes et des organisations représentatives; à l'impréparation des cadres comme des dirigeants, pour ne rien dire des maîtres d'oeuvre.

Le second axe de recherche a porté sur les acteurs de la production des lieux de travail : usines d'abord, bureaux ensuite. Combinaisons multiples entre maîtres d'ouvrage, diversité des préoccupations des entreprises et de leur attention aux ressources spatiales qu'elles constituent, importance variable des contraintes techniques, ou de la prégnance du site, recherche d'image, tout cela intervient pour partie, en des proportions qui sont instables d'un cas à l'autre. Aussi bien, s'il est possible de définir quelques grandes lignes stratégiques, il est peu probable que l'on parvienne à des catégorisations très fines, et surtout vraiment stables.

*

Les hypothèses qui vont être proposées maintenant résultent à la fois d'une reprise du matériel d'une première recherche et d'un approfondissement de l'analyse, et de nombreuses enquêtes, parfois assez légères, réalisées dans divers établissements. Elles prolongent la réflexion antérieure sur les usages, les représentations et les significations qui a été exposée par ailleurs dans divers articles.

1. TERRITOIRES

En nous appuyant sur des exemples, nous avons cherché comment caractériser ces différences d'appréciation, de représentation et d'usage de l'espace que manifestaient les personnes rencontrées et que révélaient les entretiens que nous avons eus avec elles. Nous sommes ainsi parvenu, en réorganisant la question, à parler de territoires, des groupes ou des personnes.

Précisons qu'il ne s'agit pas d'un envoi à l'éthologie ou à la psycho-sociologie de l'espace. Simplement, il apparaît que chaque personne ou chaque groupe indique fortement le lieu dans lequel se déroulent son activité et son temps, qu'il en connaît (implicitement parfois) les limites, que les pratiques quotidiennes ont enregistré ces lieux et leurs limites, pour soi comme pour les autres.

Le territoire, au sens retenu ici, peut être expliqué en partant de la définition que donne A. Leroi-Gourhan d'un "espace vital" : "...*Un espace ordonné dont on peut toucher les limites en un temps compatible avec la rotation des activités quotidiennes*", ("Le geste et la parole", tome 2, p.182). Cela conduit à repérer trois variables principales des territoires : les activités quotidiennes, les formes de temporalité, la maîtrise de l'espace. Ce que l'on constate, ces variables prenant des valeurs fort différentes suivant les statuts et les rôles des travailleurs, c'est combien les territoires des personnes et des groupes, à la fois supports et expression de leur identité, sont étrangers les uns aux autres dans un même lieu de travail : ces territoires étant pour les travailleurs aussi bien un cadre de leur vie que des conditions de leur travail.

Pour illustrer notre proposition, nous pouvons regarder ce que sont les territoires de trois types de travailleurs à l'intérieur d'un lieu unique : un atelier de montage de produits en grande série organisé selon un modèle fordien. Toutes choses égales par ailleurs, il est loisible de transposer à d'autres espaces et d'autres situations : l'essentiel étant pour nous de montrer comment le travail distribue les personnes, physiquement réunies et concourant à la même production, dans des espaces vécus différemment, dans des territorialisations différentes.

1) Ce qui constitue l'identité d'un OS sur une chaîne de production, il est inutile de le développer ici. Rappelons seulement qu'il n'a, par définition, aucune initiative à prendre, rien d'autre à faire que ce qui lui a été montré (ce qui ne veut pas dire qu'il en reste seulement à cela, mais que c'est ce qu'il est censé faire et que - le plus souvent - il fait). De même, son activité ne produit généralement aucun résultat tangible, repérable, valorisable : noyée dans l'ensemble des activités semblables qui échappent à chacun, elle ne devient valeur ajoutée, produit, que vue d'ailleurs ou réunie aux autres.

Le temps, pour un tel ouvrier, est celui du mouvement immobile. Au rythme du travail répétitif proprement dit (le "cycle" de quelques secondes à quelques minutes), s'ajoute la répétition des journées semblables à elles-mêmes. S'il survient quelque modification (de poste, de produit, de cadence, de chef), cela ne change rien d'essentiel : les formes du travail, la dépendance vis-à-vis des machines comme de la hiérarchie. Surtout ces modifications sont, pour l'ouvrier, imprévisibles, immaîtrisables. Elles ne sont pas quelque chose de son histoire propre, mais seulement l'effet d'un événement ou d'une décision provenant d'ailleurs. L'effet de la durée est d'accroître la fatigue, de vider le corps et l'esprit, de faire de cette perpétuelle répétitivité la seule forme d'activité possible.

L'espace qui est donné à cet ouvrier, où il a le droit d'être, est strictement limité au service de la machine, au "poste" de travail. Mais ce n'est même pas son poste, son endroit. Seulement celui où on l'a placé et qu'il peut quitter d'un instant à l'autre si quelqu'un d'autre le décide, sans autre forme de procès. L'usine ou l'atelier où il travaille n'ont le plus souvent d'autre réalité : fréquemment des OS n'ont jamais fait les quelques di-

zaines de pas qui leur permettraient de prendre la mesure de leur lieu de travail; souvent ils ont le sentiment de risquer de s'y perdre. Parce que leur lieu de travail n'est justement pas l'atelier ou l'usine mais seulement la place où ils ont été mis.

Il ne peut y avoir, dans ces conditions, de territoire personnel. Ou bien, lorsqu'il existe, c'est sous une forme - on la rencontre parfois - paradoxale : espace halluciné, sans repère ni distance. Ou encore, lieu où rien ne se fonde, ne se forme en histoire, ne constitue un sens. Lieu où la seule façon d'être est de se perdre : par l'inaccessibilité de l'autonomie, par l'épuisement au travail, par l'aléatoire de la place où on est situé.

Un territoire pour soi n'est alors concevable que par le groupe de travailleurs, quelle qu'en soit la dimension. Là où l'activité quotidienne devient en effet - un peu au moins - production; où le temps peut devenir histoire : celle de la résistance, qui n'est que collective, à la perte du temps; où l'espace est parfois maîtrisable : on peut s'y voir ensemble, on peut débrayer et le quitter, l'occuper aussi. C'est pourquoi toute mesure qui rend plus difficile ou problématique la formation du groupe renvoie à l'impossible territorialisation individuelle, au mieux à l'extérieur de l'usine : les horaires variables en sont un bon exemple. Les personnes ne peuvent faire exister ce lieu pour elles, s'y reconnaître, y être reconnues, qu'ensemble.

2) Même si par la qualification, le statut ou le salaire, ils sont souvent aussi des OS, la situation des ouvriers non directement attachés à la production est, du point de vue choisi ici, sensiblement différente. Prenons l'exemple d'un ouvrier approvisionnant des lignes à partir d'un magasin : son activité, certes, n'est pas très variée; quelques dizaines ou centaines de pièces à distribuer à quelques dizaines de postes; et il n'a pas d'initiative considérable à prendre. Pourtant dans ce cadre, il peut choisir d'aller là ou ailleurs, de servir l'un ou l'autre, voire, par des priorités qu'il attribue, de gêner certains (par manque d'approvisionnement) ou d'en favoriser d'autres. Sans s'illusionner sur le pouvoir que cela lui donne, il n'y a pas moins, là, une petite autonomie dans le travail, à la fois pour lui-même et par rapport aux autres.

De même, le rythme et la temporalité de son travail présentent une certaine variété. Il peut, généralement, accélérer un moment pour ralentir ou s'arrêter un peu plus tard; et quelle que soit la rigidité de la production, ses circuits sont modifiables. En outre, s'il y a changement de la production, les fréquences et les charges à amener sur la chaîne seront différentes. Là aussi, sans parler de richesse du travail, on peut considérer une certaine souplesse. Qui ne va pas jusqu'à permettre une histoire : en fait, ce qui se passe ne peut être du domaine de l'incident, jamais de l'événement; ou alors cela lui échappe; et il n'y a pas accumulation, valorisation de ce qui a été fait pour le futur, individuellement ou collectivement.

La pratique de l'espace imposée par la tâche elle-même est aussi en rupture avec celle de l'OS sur chaîne. L'ouvrier, là, se déplace. Certes son iti-

néraire n'est pas libre et il ne s'agit pas de flâner. Il n'empêche, l'espace existe pour lui, avec sa diversité, ses personnes, avec ce que lui-même apporte ici ou là, avec un endroit dangereux et un autre surveillé, etc... L'atelier n'est pas une abstraction mais, au moins dans la zone qu'il dessert, une composition matérielle et sociale bien formée. Lorsqu'une modification des dispositifs de production intervient, cela change les parcours, les positions : l'espace change. Il est compréhensible. En outre, le plus souvent, cet ouvrier aura un endroit (personnel ou avec quelques autres) qu'il considère comme à lui. Ce peut n'être qu'un coin de magasin, une caisse par terre, peu importe. C'est le moyen d'organiser l'espace, de l'orienter.

Aussi bien peut on parler ici d'un territoire pour soi, même s'il est bien pauvre, embryonnaire en quelque sorte. Ce qui va bien au delà du seul espace de l'usine. Dès lors que celui-ci s'ordonne, en effet, s'ordonnent aussi les rapports à l'extérieur (souvent par exemple, de tels ouvriers se sont débrouillés pour avoir leur vestiaire propre dans leur magasin, et non avec les autres ouvriers : la coupure que celui-ci signifie ordinairement est alors beaucoup moins forte entre le travail et le dehors). Mais cet "en plus" par rapport aux autres OS se traduit aussi par la séparation d'avec eux. Cela peut venir de la fonction elle-même et des relations qu'elle entraîne. Mais c'est aussi que, dans une certaine mesure, ils ne vivent pas dans le même monde. Et l'on sait combien, dans les rapports sociaux industriels, cela se traduit concrètement, qu'il s'agisse de syndicalisation, de rapports de hiérarchie, de participation aux mouvements. Les ouvriers non directement à la production, à qualification semblable, ont généralement des comportements, des modes et des moyens d'action propres.

3) Il n'est guère nécessaire de s'étendre sur les différences bien plus profondes qui peuvent s'observer si l'on prend comme troisième "type" le chef de l'atelier. L'un d'eux dans un entretien, parle de son atelier comme de "*son domaine*". Notion de pouvoir sur le lieu qu'il explicite en précisant : "*bien que je n'aie pas souvent à y aller*". L'espace est alors celui de la personne, même lorsqu'elle est physiquement absente.

C'est que, selon les trois critères retenus, on est alors dans une toute autre réalité. Ici l'activité est de maîtrise, de compréhension, d'initiative. Le temps redevient histoire avec les retombées de l'histoire du lieu sur celle de la personne : une bonne réussite dans cette tâche peut être, par exemple, l'occasion d'un avancement; ce qui se passe là est sans cesse le moyen d'accroître son expérience, sa compétence. L'espace pour lui, est non seulement ordonné mais, dans une certaine mesure, sous son ordonnance. Il y dispose d'ailleurs d'un lieu propre, à signification sociale forte. Ce qui importe ici est simplement ce constat : le chef d'atelier, dans le même lieu physique que les ouvriers, est dans un autre espace qu'il peut nommer son territoire; celui qui le qualifie (comme de cet atelier justement) et dont il a le contrôle, qu'il peut nommer sien et par lequel il peut être nommé.

En fait, au delà de la fonction du territoire, c'est bien la coexistence en un même lieu de personnes vivant dans des espaces différents qui nous a fait problème. L'expérience du territoire est une façon de l'aborder. Mais

elle peut renvoyer aussi à ce que nous avons noté précédemment : comment décrire, comment représenter un lieu pour lequel il y a de tels contrastes ? Et que reste-t-il alors de la notion d'espace lui-même ?

2. L'ESPACE ÉCLATÉ

En même temps que cette étape par la notion de territoire, nous avons cherché à comprendre les effets des nouvelles techniques informatiques sur l'espace physique aussi bien que sur celui des personnes, ainsi que sur les enjeux spatiaux des entreprises. Dans un premier temps, ce fut à partir du problème des contrôles, tant l'informatique a été souvent, au début de sa généralisation dans les établissements industriels, liée à cette fonction. Mais au delà, au fur et à mesure de son usage dans le travail et des développements de ses applications, c'est encore la notion même d'espace qui se trouvait en cause.

Les deux exemples ci-dessous, qui ne concernent pas la productique mais seulement une informatique de gestion et de communication, permettront d'explicitier cette interrogation.

1) En Normandie, une usine de confection. Trois cent femmes environ y cousent des vêtements, penchées sur leur machine à coudre, dans un local petit, trop fermé, sous la pression de cadences et de contrôles particulièrement soutenus. Les séries sont de nombre variable, de quelques dizaines à plusieurs milliers, mais les cycles - la durée d'une tâche complète pour une ouvrière - très courts, de quelques secondes (sept) à une demi-minute. Les pièces à coudre sont disposées par liasses, que l'ouvrière appelle, lorsqu'elle a fini la précédente, en allumant une lampe rouge au dessus de sa table. Une personne, au statut de chef d'équipe, en apporte alors une nouvelle et retire ce qui est achevé et sera donné à une autre ouvrière pour une autre séquence de travail.

Ce dispositif, classique, reçoit cependant un complément. A chaque liasse cousue, l'ouvrière frappe le code correspondant sur un petit terminal, de la taille d'une grosse calculette, fixé à sa table, relié au micro-ordinateur situé dans un local au centre de l'établissement. En interrogeant, sans se déplacer, ce micro, elle peut savoir chaque fois quelle est sa position par rapport à la cadence prévue pour son poste : avances et retards s'inscrivent sur son écran. Il ne lui serait pas difficile d'en déduire sa feuille de paye : on devine le type de pression que ce rappel perpétuel exerce.

Dans son bureau, la responsable de la production a ainsi le moyen de connaître à chaque instant, en temps réel selon l'expression consacrée, l'état d'avancement des commandes; elle peut en déduire avec la précision qu'exige souvent ce métier le délai exact de fabrication; le cas échéant modifier l'organisation de la production pour accélérer une production particulièrement urgente; corriger la cadence à un poste de travail qui serait trop lent. La gestion de la production et du travail gagne, par ce moyen, en finesse et en justesse dans des proportions considérables.

Pourtant l'espace physique, étroitement délimité, semblait permettre un contrôle efficace et une connaissance suffisante de la production. Mais la maîtrise qu'apporte le dispositif informatique surajouté aux dispositions traditionnelles d'un tel atelier en change la nature et le sens. Le réseau d'emprise ainsi constitué est inaccessible aux ouvrières qui le nourrissent pourtant. Il s'exerce dans un espace différent - ne serait-ce que par la métrique qui le gère - que, ce faisant, il fonde. Les ouvrières et la responsable de la production ne vivent pas dans le même espace.

2) Dans la région Rhône-Alpes, un établissement appartenant à une entreprise internationale d'informatique : on y fait aussi bien des études de logiciels et de la conception de matériels que du montage de petits ordinateurs. Il y a aussi des activités commerciales, celles-ci étant intimement liées aux autres. Le taux de croissance de l'entreprise très élevé conduit à accroître sans cesse le personnel et la surface nécessaire pour le loger.

Les bâtiments sont très simples et d'un modèle stéréotypé (ils sont les mêmes à travers le monde entier), complétés par quelques variantes de conception locale. De grands plateaux longs, sans cloisons, reçoivent l'ensemble du personnel, quelle qu'en soit la qualification. On peut trouver ainsi dans le même étage des OS montant des appareils et les cadres dirigeants ou la section syndicale de l'entreprise.

La principe est l'égalité des personnes dans la différence de leurs capacités et de leurs mérites. Il se matérialise dans la simplicité des dispositifs matériels : rien ne distingue *a priori* le bureau du PDG et celui d'un quelconque salarié. La convivialité est de rigueur. Lors de la pause café, vers 10h30, tous doivent se retrouver dans l'allée centrale pour parler ensemble, avec quelques croissants. Et l'on se tutoie systématiquement (ceux qui le peuvent du moins).

Par ailleurs, les machines sur lesquelles travaillent la presque totalité des personnes sont programmées de telle façon qu'une partie des informations qu'elles élaborent ou enregistrent soit automatiquement emmagasinées dans l'ordinateur central de l'établissement. Une partie encore, par les mêmes voies de pré-codage, va directement en Suisse, où se trouve le siège européen. Une dernière est expédiée, toujours en temps réel, en Californie, au siège mondial.

La comparaison entre le lieu matériel, les règles d'équivalence formelle qui y règnent et la stricte hiérarchisation de l'espace engendré par l'infor-

matique est très lisible. On peut même se demander l'une n'est pas autorisée par l'autre. Inutile de donner aux responsables une position spatiale particulière, centrale, en hauteur ou autre. C'est dans le jeu des clés d'accès au système de communication et de traitement des informations que se jouent les différences. De même, qu'implique la proximité physique du PDG et de l'OS alors que la communication est principalement confiée, pour tout ce qui importe, à des machines dont la structure tisse l'organisation réelle de l'entreprise ? Qu'est ce qui est proche ou loin, qu'est ce qui rapproche ou éloigne dans un tel système ? En outre, de quel espace, ou même de quels espaces s'agit-il ? Certains travaillent en relation avec leur voisin de table; d'autres avec les Etats-Unis. Et cela peut changer d'un instant à l'autre si le travail effectué conduit à rétrécir ou élargir le champ communicationnel dans lequel il entre.

Dans ces situations, deux questions nous ont paru nécessiter réponse. La première : comment les personnes vivent cette dualité entre l'espace classique, celui du corps et des objets, et l'espace informatique, caractérisé ou non par la distance et l'instantanéité ? Esquissée, nous n'avons pu encore la développer : cela suppose des moyens de travail dont nous ne disposons pas. La seconde : que reste-t-il de la notion traditionnelle ("moderne") d'espace ?

3. ESPACES PLURIELS

Sans entrer ici dans des développements qui nous éloigneraient trop de notre propos, force est de rapprocher cet ébranlement concret de la notion d'espace dans les usines de celui qu'elle a connu depuis déjà longtemps dans d'autres domaines : arts et sciences en particulier. L'idée d'un espace subjectif pour les premiers, d'une modifications d'espaces possibles pour les secondes a été largement exposée, et cela n'est pas trop éloigné de ce à quoi nous nous heurtons ici : espaces subjectifs de sujets, multipliés dans un même lieu.

Certes, chacun est persuadé que son espace subjectif est objectif. Du moins lorsqu'il est capable d'en proposer une représentation objective, c'est à dire en termes d'espaces classiques, une projection planaire. Ce qui laisse à ceux qui disposent des plans, ou planifient l'espace, toute chance de légitimer absolument leur représentation de l'espace, leur espace, le seul "objet", puisque objectif. L'objectivité de l'espace d'une usine, de ce point de vue, fonctionne comme le sens des mots pour Humpty Dumpty chez Lewis Carroll (*De l'autre côté du miroir*) : "La question est de

savoir qui sera le maître...un point c'est tout". Et là, il y a un propriétaire, un aménageur, des maîtres.

Une anecdote pour l'illustrer : lors d'une enquête dans une usine, un même objet physique sert de passerelle à certains cadres pour atteindre leurs bureaux et, dominant l'atelier, offre un bon point de vue sur celui-ci pour ces cadres, les visiteurs, la direction. De l'avoir nommé dans un rapport intermédiaire "Balcon", comme le font les ouvrières qui s'en cachent en montant les haies de cartons vides, a failli nous rendre impossible la poursuite de la recherche sur place : nous avons choisi - maladroitement, et sans y avoir réfléchi d'ailleurs - les mots des ouvriers contre ceux des cadres et la direction : subversif. Le mot ici indiquait une représentation de l'espace intolérable : non pas tant parce qu'elle renvoyait à une pratique de contrôle visuel dont se défendait la direction de l'usine; mais parce qu'elle laissait entendre qu'il y avait deux espaces et que l'un - qui n'était pas celui des maîtres justement - valait bien l'autre.

La perspective a été d'abord un moyen de projeter un espace à construire. La question du plan de représentation et de l'espace absolu n'est plus un débat d'école ni un problème seulement philosophique lorsqu'il s'agit de construire ou d'aménager un espace social, et notamment un lieu de travail. Rappelons ce que nous disions sur le caractère particulièrement actif des relations sociales dans les entreprises : on en retrouve ici les effets. Aussi bien dans la multiplicité des espaces que porte un même lieu que dans la réduction du représentable à la représentation qui seule peut se fonder en raison puisqu'elle est celle du plus fort, les lieux de travail sont exceptionnellement marqués. Et ce n'est pas totalement un hasard si tant de témoignages sur la vie en usine insistent sur le sentiment d'exil, l'étrangeté, l'opacité; lesquelles forment aussi, autre exemple, une part essentielle de l'image à laquelle se heurte le Charlot ouvrier des *Temps Modernes*.

Ce dernier exemple est d'ailleurs particulièrement fécond. C'est en effet avec l'organisation scientifique du travail et le fordisme, lorsque l'espace de l'usine ou du bureau se veut entièrement dévolu à la raison productive, que la représentation de l'espace y est vraiment maîtrisée dans la réduction à ce qu'exigent la production et le contrôle du travail : c'est alors que les schémas suffiront non seulement pour comprendre l'espace, mais pour construire un lieu. Car là aussi, pense-t-on selon la formule de Taylor, *one best way*, et une seule.

La mise en cause, théorique et pratique, du caractère scientifique du taylorisme et de sa valeur universelle; la prise en compte de facteurs beaucoup plus nombreux dans la production; l'introduction de modes de gestion des personnels faisant appel à leurs responsabilités, à leur opinion, voire à leur participation à certaines décisions; l'expérience acquise dans les luttes sociales; tout ceci conduit à ce que soit de moins en moins tolérable et tolérée la fiction d'un espace objectif dont les directions seraient productrices et garantes. D'autant qu'à l'intérieur de celles-ci, la prépondérance en ce domaine de ceux, notamment des bureaux des mé-

thodes, qui organisaient les lieux, s'estompe au fur et à mesure que des paramètres nouveaux émergent.

Ce flottement, outre ses effets pratiques (carence de modèles spatiaux reconnus pour la construction ou l'aménagement des lieux de travail par exemple), donne à la question des espaces le statut d'un nouvel enjeu dans les relations sociales. Ainsi, différentes façons d'organiser l'espace, en s'appuyant sur telle ou telle de ses qualités, visent des objectifs de politique sociale parfois explicites. Ou encore, des négociations s'établissent pour définir un nouvel aménagement. Parfois, c'est toute une procédure de participation qui est mise en place, dont on ne sait d'ailleurs pas toujours si le but en est bien le bâtiment à construire ou à aménager, ou, à l'occasion de ce projet de faire circuler dans l'entreprise de nouveaux flux de communications, d'échanges, de nouveaux modes de commandements. Alors l'opposition entre l'unicité du lieu et la multiplicité des espaces que nous avons notée plus haut prend toute sa valeur, devenant en même temps un moyen et un obstacle dans ces tentatives.

L'obstacle est l'aspect le plus évident. Comment la discussion peut-elle déboucher sur les compromis plus ou moins sincèrement recherchés lorsqu'on ne parle pas de la même chose ? Ainsi cette direction d'entreprise qui accepte la réorganisation de l'espace matériel que désirent les employés mais maintient la totalité de son emprise sur l'espace des communications électroniques, objet de son activité. Faut-il dire que les employés ont eu l'impression d'une sorte d'escroquerie. Pourtant, l'argument était imparable : vous voulez modifier votre espace de travail ; allez y ! On vous y aide même ! Simplement limitez vous aux cloisons, aux bureaux, aux chaises qui certes n'ont plus grande importance au regard du réseau de communication. Mais ce dernier, bien sûr, ce n'est pas l'espace. De même l'attention donnée à l'environnement du travail (ergonomie, couleur des murs, lumière, architecture), l'espace si l'on veut, alors que les enchaînements techniques qui forment l'espace de travail (la chaîne par exemple) ne sont pas touchés.

On pourrait multiplier les exemples : le paradigme d'un espace unique (qui n'est pas le même pour tous, mais demeure chaque fois unique) joue à plein pour brouiller et camoufler les enjeux, de mauvaise ou de bonne foi. Dans un autre domaine, un urbaniste disait il y a quelque temps sa méfiance pour la participation des usagers à la planification et la gestion urbaine tant que ceux-ci n'auraient pas appris l'urbanisme et ses lois : comment, sans cela, leurs remarques pourraient-elles valoir ? Ici, on trouve des ingénieurs de méthodes expliquant sans trouble que si les ouvriers pouvaient comprendre la rationalité de l'implantation réalisée, ils s'y rallieraient volontiers. Comment dire qu'il y a un espace vrai et d'autres qui le sont moins, qui sont "espace de l'Autre" ?

Une façon d'échapper à ces difficultés est de rejeter toute idée de description objective de l'espace pour ne garder que des notions a-spatiales (vécu, environnement, etc...) renvoyant à des pratiques ou à des comportements des personnes et des groupes. Mais c'est alors aussi la possibili-

té d'une connaissance scientifique de l'espace qui est abandonnée. Ce n'est évidemment pas le but poursuivi.

Finalement que voulons nous dire ? Qu'il y a, si on prend pour critère d'existence d'un espace la possibilité d'en définir une topologie propre, dans un même lieu des espaces différents. Et que tout rabattement des assignations sur l'un ou l'autre de ces espaces (correspondant à des pratiques, des modes de lecture, des positions sociales, différents), s'il est favorisé par la référence implicite au plan de projection et à l'unicité de la représentation de l'espace, est abusif. Faisant d'une prétention d'objectivité un coup de force inacceptable, aux effets aisément analysables dès lors qu'on considère des lieux bien délimités où les conflits et les enjeux n'apparaissent guère sous le mode de la litote, comme les lieux de travail.

On peut le dire autrement : ne faut-il pas renoncer à associer l'objectivité de la représentation dans un espace imaginable ? La prégnance de l'espace euclidien et de la projection planaire des représentations spatiales, même si on en rejette le caractère transcendantal (au sens kantien), demeure en effet : c'est la condition pour que nous puissions l'imaginer, le voir. Et de l'espace, nous cherchons sans cesse à avoir ce type d'image.

Une direction peut alors être de chercher dans le lieu considéré quels sont les différents espaces qui le décrivent partiellement, pour composer par leur superposition et leur articulation une représentation de l'espace qui, si elle échappe à l'imaginaire, retrouve l'objectivité et - au moins tendanciellement - l'intégralité de ses éléments. On pense ainsi à une sorte de matrice où chaque espace élémentaire apparaisse avec ses caractéristiques (topologie propre) et dont seul l'ensemble, même s'il prend en défaut notre capacité sensible, serait la représentation du lieu considéré (notons qu'on se rapproche ainsi des théories leibniziennes de l'espace : monade et relativité; mais celles-ci n'ont point joué le rôle de "doxa" nécessaire qui a été celui du kantisme).

Ainsi pourrions nous, par exemple, représenter l'espace des usines plutôt que par un plan d'implantation des machines et des postes de travail par la superposition articulée des différentes positions dans la division sociale du travail, espaces des différentes relations physiques (à modalités animales, mécaniques, électroniques) ou communicationnelles.

Si on peut distinguer quelque intérêt à une telle proposition, on voit aussi quelques unes des difficultés à franchir pour la construire : quelles opérations permettent d'articuler entre eux les espaces élémentaires ainsi analysés ? Ou encore, comment s'assurer de la prise en compte de tous les espaces élémentaires composant l'espace du lieu ? Dans l'état actuel de notre réflexion, il nous est impossible de les dépasser. Indiquons seulement que s'il est peu probable que l'on parvienne jamais, par cette sorte de matrice, à saisir toutes les composantes de l'espace; pas plus aujourd'hui qu'hier la carte n'a à être le territoire.

*

Ce texte a été complété par divers articles et notes de travail intermédiaires, notamment, en janvier 1988 : *Recherche d'une méthode d'analyse plurielle des espaces de travail*, dans le rapport d'activité 1987 du Laboratoire, et dans une courte note de mars 1989, *Analyse plurielle des espaces dans les lieux de travail*, reproduits en Annexe 1 au présent rapport. Dans ces deux textes, était souligné et développé que la question centrale de cette recherche, à partir de la problématique rappelée ci-dessus, était celle de la méthode. Précisons : non pas tant les techniques de recueil ou de traitement de l'information que le cadre théorique dans lequel nos hypothèses pouvaient se matérialiser et ainsi trouver vérification ou infirmation ; avec à la suite, bien sûr, d'éventuels problèmes techniques.

2. problèmes de méthode

Dans la mesure où les problèmes de méthode sont essentiels dans cette recherche, c'est pour une bonne part autour d'eux que s'organise le présent rapport. Nous aurons donc à y revenir dans la seconde partie. Nous nous bornerons ici à préciser les choix méthodologiques effectués au départ de la recherche, et les moyens d'investigation qu'ils impliquaient.

1. OBJECTIVITÉ ET SUBJECTIVITÉ DES REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE

Si l'on en résume le propos, notre recherche porte sur la contradiction suivante : on ne peut retenir de l'espace que des représentations objectives ; et elles sont subjectives puisque changeant avec les personnes à l'intérieur d'un même lieu.

Dans un premier temps, cette contradiction a été ramenée à sa version classique : réobjectiver le subjectif par la prise en compte des positions sociales, des activités, des enjeux, etc. Aussi avons-nous prévu au départ un processus en deux temps.

Tout d'abord nous voulions distinguer les principales catégories de personnes intéressées à la représentation des lieux de travail. Nous en avons distingué trois : les utilisateurs eux-mêmes de ces lieux, salariés et directions ; ensuite les concepteurs, qu'ils soient industriels - services des méthodes par exemple - ou architectes ; enfin les chercheurs et plus généralement ceux qui se posent en observateurs de ces lieux. L'idée était de rechercher, en fonction de ces positions quels étaient les modèles explicites ou surtout implicites de ces différents acteurs. Ce travail pouvait s'appuyer sur les publications et études déjà disponibles.

Distinguée dans l'exposé, mais devant s'effectuer dans le même temps, la seconde voie portait sur l'analyse des modes de spatialisation de la production et du travail : la production, c'est à dire l'ensemble des moyens matériels et humains et des circuits aboutissants à des produits offerts à l'usage ; le travail, c'est à dire l'activité des personnes dans la transformation des matières ou des informations et dans leur transport. Là aussi, nous pensions utiliser les travaux disponibles pour examiner la dimension de spatialité qui pouvait s'y analyser.

La volonté d'objectivation était donc d'abord structurée dans une perspective sociologique classique. Mais par ailleurs, la prégnance des modes de représentations de l'espace du type plan, et plus généralement des représentations sensibles en accord avec le mode de spatialisation qui semble aujourd'hui être celui du sens commun, conduisait à une autre direction : rechercher, plutôt que des images, une formalisation des représentations des lieux de travail qui permette leur objectivation sans imposer la position représentative traditionnelle.

Une part de ce programme a commencé d'être rempli dans d'autres cadres que celui de la présente recherche. Ainsi les travaux systématiques sur les relations entre maîtrise d'ouvrage et conception puis de typologie internationale des immeubles de bureaux (cf. compte-rendu d'activité du Laboratoire 1986-1989), sans correspondre exactement avec les intentions affichées en 1985, ont permis une connaissance beaucoup plus précise des modes de formation des représentations spatiales des uns et des autres. Ceci d'autant plus qu'ils ont été accompagnés d'un grand nombre d'actions moins formelles mais tout aussi efficaces, dès lors qu'une problématique existait où puissent trouver place leurs résultats. De même, sur le second point, la distinction entre espace de travail et espace de production, essentielle à une compréhension des enjeux liés aux lieux de travail, sans faire l'objet d'une recherche approfondie, a été précisée, et ses effets peuvent être repris dans d'autres travaux.

La recherche que nous présentons ici s'est organisée autour d'une partie plus réduite, et donc plus abordable de ce programme. Elle s'est limitée

tout d'abord à un seul type d'acteur : les employés des entreprises - ce qui nous ramenait d'ailleurs aux hypothèses qui avaient lancé cet axe de recherche. D'autre part, même si demeure le projet de rapprocher les modes de représentations spatiaux avec les positions et les activités des personnes, cette dimension a été laissée provisoirement de côté.

Il est nécessaire de s'expliquer sur ce point. Des personnes ayant des positions et des activités différentes représentent le même lieu, où toutes elles travaillent, de façon différente. Permettre entre elles un échange sur l'espace, qu'il s'agisse de sa gestion quotidienne, de ses transformations dans le cadre des modifications techniques des moyens de production ou d'aménagement plus importants, - c'est là, en termes de résultats un de nos objectifs explicites - suppose que soit clarifié la question de l'éclatement de ces représentations. D'autre part, la méthode sociologique classique, qui consiste à articuler les représentations aux situations sociales, ne peut être valablement mise en oeuvre, alors que les situations sociales sont assez bien connues - ce qui est le cas dans les lieux de travail -, si les différentes représentations demeurent dans le flou. Enfin, le fait que cette recherche se développe à l'intérieur du cadre institutionnel et intellectuel de l'enseignement de l'architecture tendait à favoriser les directions pouvant articuler notre objet propre : les lieux de travail, avec d'autres domaines de l'activité architecturale. Toutes ces raisons, d'importance diverse, ont conduit à mettre d'abord l'accent sur la question de la représentation de l'espace. D'autant que, par ailleurs, l'activité de l'équipe de recherche maintient sans cesse présentes les autres dimensions du problème, et notamment celles de la référence aux positions et aux activités.

C'est pourquoi, dans la suite de la recherche, le traitement de la tension entre objectivation et subjectivité de l'espace s'est concentré sur les modes de représentations eux-mêmes et les moyens d'en rendre compte de façon à la fois stable et communicable, et donc discutable.

2. RECHERCHE DE FORMALISATION

Que recherchions-nous alors ? Le moyen de rendre lisibles, analysables et au moins comparables les représentations spatiales différentes de personnes différentes à l'intérieur d'un même lieu, leurs espaces .

Plusieurs hypothèses sont possibles en ce sens et ont été explorées : nous les avons discutées notamment dans le texte de janvier 1988, placé en annexe. En fait elles se ramènent à deux : l'espace est donné, et seules va-

rient les relations que les personnes entretiennent avec cet espace ; l'espace n'est rien d'autre qu'une construction représentative.

De la première hypothèse, ils existe nombre de variantes, selon que l'on insiste sur tel ou tel caractère de l'espace. Les deux plus significatives aujourd'hui relèvent de la sémiotique d'une part, de la sociologie d'autre part. Pour la première, l'espace peut être *"une forme susceptible de s'ériger sur un langage spatial permettant de "parler" d'autre chose que de l'espace de même que les langues naturelles n'ont pas fonction à parler des sons"* (A. Greimas). Ce n'est plus alors l'espace qui est en cause mais ce dont il parle, ce qui est parlé dans sa description ou entendu dans les relations que l'on établit avec lui. Pour un sociologue comme H. Lefebvre, l'espace est protéiforme comme le sont les pratiques sociales de l'espace ; on doit donc parler d'espaces sociaux, en nombre aussi indéfini que les pratiques spatiales. Mais dans cette conception, l'espace n'est pas pris en lui-même, dans sa matérialité, mais comme support de pratiques, d'usages, etc., sans qu'on puisse dire si il y a la spatialité au sens plein du terme ou seulement socialité. Des tentatives pour combiner ces deux approches (socio-sémiologie), enrichissent mutuellement les deux problématiques mais n'en conservent pas moins ce qui à nos yeux en fait la faiblesse : l'incapacité à traiter des espaces pour eux-mêmes. Ainsi S. Ostrowetsky, pour qui la production de l'espace n'est intelligible que par référence à un sens (socio-spatial) dont elle étudie les diverses figures historiques ou contemporaines : la spatialité est bien l'objet, mais elle renvoie au sens (à l'imaginaire), non à l'espace.

La seconde hypothèse, n'a pas vraiment été appliquée jusqu'ici, à notre connaissance, à l'analyse d'espaces matériels d'usage social : ville, habitat, lieux de travail, etc., mais seulement en mathématique et en physique. Elle considère l'espace comme une construction de l'esprit, et non comme un état des choses. En topologie, il n'y a d'espace que par les relations qui sont attribuées aux éléments d'un ensemble qui, alors, avec ces éléments et ces propriétés, devient un espace. Certes, on a construit des matrices d'éléments de ville par exemple, notamment pour rechercher les proximités les plus favorables à la vie sociale. De même dans les entreprises a-t-on proposé des schémas analogues, en particulier pour la circulation des matières. Plus généralement, les procédures d'allocation spatiale se sont inspirées de formulation mathématiques de l'espace. Mais dans tous ces cas, on a décidé en fonction d'un projet particulier des relations que l'on prenait en compte et des modalités d'optimisation de ces relations. Cette méthode ne peut convenir pour analyser des spatialisations non volontaires, celles que donnent différentes personnes d'un même lieu : il s'agit alors au contraire de trouver quelles sont les relations qu'elles établissent - plus ou moins implicitement. La démarche possible serait alors plus proche de celle de la physique qui construit les espaces dans lesquels se déplacent les corps en fonction des propriétés de ceux-ci.

Même si nous n'avons pas rencontré d'emploi de cette conception de l'espace dans les sciences sociales ni dans la gestion spatiale, elle nous est apparue répondre aux critères qui découlaient de nos hypothèses. Il y a bien

capacité d'objectivation dans une formalisation régulière ; celle-ci peut s'appliquer à des espaces différents, sans limites ni de propriétés ni de nombre (sous réserve de répondre aux axiomes, très ouverts, de la topologie, si celle-ci est en cause, on peut former une infinité d'espaces très dissemblables) ; et tous ces espaces pouvant se dire en employant les mêmes moyens de représentation, permettent la communication entre les personnes porteuses d'espaces différents.

En fait la topologie nous a plus servi de modèle qu'elle n'a été sollicitée dans sa rigueur formelle et sa pleine efficience. Dès les premières tentatives pour l'appliquer, sur des textes concernant des lieux de travail, des difficultés sont apparues. Notons en une immédiatement, sur laquelle nous reviendrons : la prise en compte des qualités des lieux. Comment formaliser un espace accueillant ou une ambiance sympathique ? Néanmoins, pour certains des textes étudiés à titre d'exemples, la démarche semblait convenir. Ainsi cette recherche sur les questions de sécurité dans les installations électriques à haut voltage, où l'apprentissage des opérateurs s'effectuait dans une spatialité différente, intégrant à la fois des distances métriques et des isolants, aboutissant à ce que dans l'espace de travail, les distances à prendre en compte concrètement soient des distances discrètes et non plus continues. La topologie était ici parfaitement adéquate, la spatialité intéressant ces opérations étant relativement pure de tout parasite qualitatif.

On voit immédiatement ce à quoi notre travail va s'affronter dès lors qu'il s'agit d'espaces concrets et non de mathématiques, ni de corps indéterminés ou sans qualités propres : l'intrusion permanente du qualitatif. C'est à dire de l'interprétation, d'une relativité qui n'est pas celle des éléments les uns par rapport aux autres, mais de ceux-ci à un jugement qui n'a rien de stable, rien de nécessairement partagé, et qui souvent intervient dans la description ou la représentation spatiales. Dès le départ, il semblait donc qu'à un certain niveau, celui des éléments physiques, personnes ou matières, le modèle topologique puisse convenir, alors que toute lecture sensible de l'espace lui échappait. Nous avons donc l'intention de séparer l'un de l'autre ces deux aspects.

Une autre façon d'imaginer cette recherche de formalisation prend appui sur la grammaire. L'espace, éléments, propriétés de ces éléments et relations entre eux, peut être vu comme une grammaire : vocabulaire et syntaxe. Il s'agit alors de formuler les différentes syntaxes possibles à partir des éléments d'un même lieu ; et au delà, les générations de phrases possibles, aux syntaxes et aux vocabulaires indéfiniment variés.

3. L'ÉNONCÉ DE L'ESPACE

Une question est alors apparue, immédiate et difficile : ces espaces supposés, comment en recueillir la représentation ? Dans les travaux précédents, ils s'interprétaient à partir des attitudes, des descriptions des personnes rencontrées ; éventuellement de l'analyse de leurs déplacements, de leurs repères, de leur connaissance des lieux. Si l'on voulait maintenant une recherche systématique, sur quoi s'appuyer ?

Une possibilité attirante était le dessin. Celui-ci présente en effet un double avantage : il est "objectif", et aisément débarrassé de tout parasite qualitatif. Tout particulièrement le plan, apparaît comme la représentation la plus facilement communicable, fidèle et universelle. Mais ce dernier a aussi de graves inconvénients. Tout d'abord il enferme la représentation dans un code préétabli : former un plan c'est suivre des règles, d'échelles notamment, mais aussi d'orientation, qui ne laissent place à aucune malléabilité spatiale. D'autant, nous l'avons mis au départ de notre travail, que le plan est un point de vue particulier, triplement marqué : dans le rapport projectif, avec cette façon de regarder d'en haut l'état des lieux ; dans la tradition de représentation spatiale : il est le paradigme de l'espace classique, celui auquel nous voulons justement qu'on puisse échapper ; dans le jeu social : c'est ce dont disposent les aménageurs des lieux de travail (ingénieurs-méthodes, etc.), ce qu'ils organisent. Certes, il est possible d'utiliser le plan sans se prendre à ses pièges, à sa conformité "naturellement" acquise à l'ordre social et représentatif, d'en jouer, d'en déformer les règles : il nous a semblé que c'était beaucoup espérer que de demander cette liberté aux personnes rencontrées, alors même que notre qualification supposée (l'architecture) renforcerait encore le modèle. De façon plus générale, le dessin renvoie aux mêmes difficultés, auxquelles s'ajoutent le traditionnel "mais, ne je sais pas dessiner...". Aussi bien avons nous décidé très tôt de ne pas nous appuyer sur le dessin, quitte à utiliser cette technique de représentation de façon tout à fait secondaire ; nous y reviendrons.

Restait, à moins de se lancer dans des techniques intéressantes mais à la fois lourdes et aléatoires, sans compter notre incompetence à les maîtriser, comme la vidéo, la parole. Dans la mesure où nous cherchions à ce que les personnes rencontrées puissent au maximum se libérer des contraintes d'un espace pré-modélisé, c'est en effet le discours naturel, qui convenait le mieux. De ce point de vue, il a même l'avantage de ne pas induire la spatialité (même si nous y parlons d'espaces, c'est sans la référence quasi-institutionnelle du dessin). Certes, il n'est pas le moyen le plus court ou le plus efficace pour des représentations spatiales : mais il n'impose rien quant aux formes et aux structures de cet espace. En outre, les premières données que nous avons recueillies sur l'espace dans les lieux de travail l'avaient été sous ce mode et avait donné des résultats tels qu'ils conduisaient à poursuivre. Surtout, il apparaissait que pour que

les personnes puissent proposer une représentation personnelle de l'espace, il leur fallait disposer du moyen de représentation le plus souple, le plus habituel, le plus puissant aussi : le discours. leur discours. Même si nous savions que la situation d'entretien dans laquelle ce discours serait produit n'est pas sans biais et autres difficultés, cela restait la meilleure hypothèse de travail.

Bien sûr cela reportait la difficulté centrale en aval. Il eut été relativement facile de formaliser une présentation planaire de l'espace. Mais cela ne se pouvait faire sans risquer de supprimer l'objet même de notre recherche. Formaliser un discours naturel est infiniment plus complexe : comme on pouvait s'y attendre ce sera en effet la partie la plus problématique du travail.

En outre, le choix de la forme discours, dès lors qu'on ne voulait pas seulement utiliser des textes déjà rédigés mais comprendre les représentations de personnes diverses travaillant dans les mêmes lieux, induisait celle de l'entretien. Celui-ci, on le sait, est chargé de tout un ensemble de complications qui résultent de la situation même qui le rend possible : une relation interpersonnelle et sociale à la fois. Inutile de développer : les publications sur ce thème sont nombreuses et leur diversité ne fait qu'accentuer l'intensité du problème. Bien sûr il y a des moyens techniques pour en limiter la prégnance : les connaître et les employer ne supprime pas ce qui les rend nécessaires et pourtant insuffisants.

4. LE CHOIX DES TERRAINS

Vu le mode de recueil des représentations, l'entretien, il n'était pas question d'en chercher un grand nombre. En outre, le nombre n'aurait rien apporté à ce qui reste une démarche expérimentale. Ce n'est qu'après la mise au point théorique et méthodologique à laquelle nous sommes en ce moment attachés que la question de l'élargissement de l'échantillon pourra se poser utilement.

Pour permettre cependant la diversité de réponses nécessaire dans la phase actuelle, nous avons retenu trois types de terrain caractérisés par des formes de travail différentes, notamment impliquant des relations à l'espace différentes : un ensemble de bureau d'une part, sans contact avec le public ; une usine ; et un lieu de travail où le personnel, dans le cadre de son activité ordinaire est en relation avec des personnes extérieures. Ce dernier choix a été effectué parce que l'on pensait que l'introduction de l'extérieur dans la situation de travail induisait des représentations spa-

tiales qui ne sont pas celles de personnes uniquement reliées à leur lieu de travail.

Dans chacun de ces terrains nous avons retenu le nombre de six à huit personnes, afin de pouvoir diversifier à la fois les variables de personnalité et les positions hiérarchiques, les qualifications et les activités. Afin d'éviter des distorsions excessives, nous avons limité le choix des personnes au niveau du personnel non cadre. Bien entendu il ne saurait être question d'une quelconque représentativité de l'échantillon, dont nous aurions peu à faire ici.

3. déroulement de la recherche

La recherche a été conduite, à partir des décisions décrites ci-dessus, à travers deux moyens : les entretiens et l'effort pour les analyser. Si le premier point peut être rapidement traité, le second est évidemment plus problématique.

1. LES ENTRETIENS

Un premier entretien, hors échantillon (et numéroté 0), nous a permis de tester la possibilité de mener notre investigation. Le contact avec la personne interviewée s'est fait par relations personnelles : elle est volontaire bien que ne connaissant pas elle-même ceux qui feront l'entretien avec elle (curiosité pour une situation de recherche) ; elle travaille dans un bureau, dans le domaine de la Presse, avec une activité de secrétariat.

Il a été mené à deux interviewers, l'un menant l'interview, l'autre intervenant ponctuellement pour des compléments (situation rendue féconde par la nature différente de l'attention que nécessite la conduite directe de l'entretien et son écoute, permettant des interventions différentes de l'un et l'autre). La forme en a été non-directive, selon les techniques ordinaires de ce type d'entretien : une consigne de départ, des champs d'exploration prévus à l'avance, des relances à partir des propos du locuteur, en essayant d'influer le moins possible, par ces relances ou par les questions posées pour explorer les champs, sur la conduite autonome du discours par celui-ci. On connaît les limites et les difficultés de ce type d'entretien (nous en avons même fait la critique dans : "L'entretien non directif", dans *Notes méthodologiques en architecture*, n 6, 1976), qui reste pourtant, en bien des circonstances - et ici nous le pensions tel - irremplaçable.

La question de départ de l'entretien était : "Pouvez-vous nous décrire l'endroit où vous travaillez ?" Les champs d'investigation prévus :

- le lieu principal de l'activité (bureau) : sa localisation, son dispositif intérieur, les autres personnes qui y travaillent éventuellement ;
- l'ensemble de l'établissement : organisation spatiale, entrées, sorties, lieux communs, etc.;
- les relations à l'intérieur du lieu propre : qui y entre, pourquoi, qui en sort, etc ; relations personnelles, mais aussi matérielles ou communicatives (téléphone, etc.) ; relations directement liées au travail ou relations conviviales ;
- les transformations antérieures des lieux de travail ; leurs évolutions probables, celles qui sont souhaitées ou refusées ;
- les déplacements de la personne à l'intérieur de l'établissement : dans le cadre de l'activité, durant les périodes de repos, pour autres raisons ; relations régulières, occasionnelles ; personnes rencontrées, lieux fréquentés, etc. ;
- les lieux où l'on va fréquemment, ceux que l'on ne pratique jamais ; les lieux où l'on aime aller, ceux que l'on préfère éviter ;
- les relations entre l'intérieur de l'établissement et l'extérieur : dans le cadre de l'activité (déplacements physiques ou télé-communications) ; personnes reçues de l'extérieur ; relation lieu de travail - lieu d'habitat.

L'entretien tend à induire le moins possible d'éléments (et surtout de mots, comme lieux, espaces, dimensions, etc.) de spatialisation, et d'employer les termes les plus neutres ou ceux que la personne interrogée a elle-même utilisés lorsque nécessaire. Les relances servent soit à approfondir un thème abordé par la personne, soit à ouvrir des champs où elle ne va pas spontanément. La durée prévue était d'environ une heure et trente minutes.

Il s'achève, avec une question très proche de celle du départ : "Pouvez-vous dessiner l'endroit où vous travaillez ?", en lui donnant une feuille blanche 21x29,7.

L'ensemble est enregistré au magnétophone (y compris les commentaires, questions, etc. autour du dessin), puis transcrit pour analyse. Nous reviendrons ci-dessous sur celle-ci. Indiquons seulement que la transcription de ce premier entretien, n° 0, a confirmé, autant que faire se peut, l'efficacité de cette modalité de travail. Il s'est déroulé sans difficulté particulière, avec un matériel important de représentations spatiales diversifiées.

Les entretiens suivant auront la même structure : en particulier les champs choisis se révèlent satisfaisants en ce qu'ils permettent de couvrir l'ensemble des relations entre activité et lieux, entre personnes et lieux où elles se trouvent, où elles se déplacent, etc. Par contre le choix des personnes se fera dans des conditions très différentes, puisqu'on est passé par les directions des entreprises. Celles-ci ont accueillis favorablement la recherche et proposé un interlocuteur (chef de service) ; lequel a proposé lui-même des personnes à interroger (sur le lieu de travail, pendant le temps de travail) selon les critères de relative diversité que nous avons demandé.

La première entreprise (pour laquelle les entretiens sont numérotés : A1, A2, ..., A7) est sise dans une tour de La Défense. Les personnes que nous rencontrons s'occupent surtout de gestion interne de l'entreprise : gestion du bâtiment lui-même, ou plus largement comptabilité interne. Leurs relations avec l'extérieur de l'entreprise sont donc en général très limitées. Dans la seconde, un hôpital (entretiens B1, B2, ..., B7), il s'agit de personnel administratif dont l'activité est orientée soit vers l'intérieur (service du personnel), soit vers la clientèle (admissions, etc.). Dans tous les cas ce sont des personnes appelées à recevoir constamment du public (intérieur ou extérieur à l'entreprise).

Ici les personnes sont désignées, avec leur accord sans doute, par leurs chefs de services : le volontariat est donc d'une toute autre nature, avec des effets variables suivant les personnes. Dans l'ensemble il n'y aura pas de difficulté majeure ; mais certains traînent un peu des pieds, ayant accepté cela pour se faire bien voir ou simplement prendre un moment d'arrêt ; d'autres au contraire, à qui il a été dit que l'entretien se situait dans le cadre d'une recherche sur l'amélioration des lieux de travail, cherchent à remplir cette "commande", et orientent leur réponses en ce sens. Ce sont là des effets ordinaires de la situation d'entretien : les jeux institutionnels n'y sont jamais absents.

Là aussi les entretiens ont été conduits à deux. Leur durée a varié entre une heure et une heure quarante cinq, terminés par un dessin. Les consignes de départ et les champs à explorer étaient identiques. Cependant, en fonction des caractéristiques particulières de chaque entreprise (très forte informatisation dans l'une, contacts avec le public dans l'autre), nous avons insisté plus particulièrement sur ces points, susceptibles

de spatialisations intéressantes. On trouvera en annexe 2, à titre d'exemple, le texte intégral de l'un de ces entretiens (B5).

2. L'ANALYSE

Rappelons l'objectif de l'analyse. Il ne s'agissait pas pour nous d'une interprétation des comportements spatiaux des personnes interrogées, moins encore de leur rapport personnel, conscient ou inconscient, à l'espace de leur lieu de travail, ou à l'espace en général. Ce que nous recherchions, dans ces entretiens est un système de représentation des lieux où elles travaillent, dont elles font certes partie (et à ce titre il y a bien rapport personnel à l'espace), mais dont on n'interroge pas la subjectivation. Au contraire c'est bien la capacité de ces représentations à être organisées en des ensembles objectivables, avec des règles stables, que nous voulons à la fois montrer et trouver ; d'où la notion de formalisation, comme un aboutissement souhaité.

2.1. Un exemple

Pour illustrer le travail d'analyse effectué sur les entretiens, le plus simple est de partir d'un exemple. Il s'agit du début de l'entretien n° 0 : nous n'avons laissé, dans leur continuité et sans omission, que les réponses de la personne interrogée, sur lesquelles porte justement l'analyse. Ces réponses ont été numérotées pour faciliter les renvois au texte.

1/

«l'endroit où je travaille ... c'est une agence d'information, donc avec beaucoup de monde, des espaces de travail souvent limités, c'est à dire beaucoup de monde dans un même bureau et ...

2/

Mon espace de travail à moi, vous voulez que je vous décrive ?

3/

Oui, il y a exactement 7 étages et à chaque étage il y a des départements, en fait ...

4/

donc le 1er étage est essentiellement réservé aux comités d'entreprise, cafétaria, restaurants d'entreprise, club photo, détente, etc., le 2ème étage ce sont des services de production, donc des bureaux fermés où les journalistes travaillent, le 3ème étage c'est la rédaction en chef avec un grouillement de personnes infernal, beaucoup de bruit, beaucoup de journalistes, des téléscrip-teurs, un bruit très souvent désagréable, le 4ème c'est les services techniques, donc des bureaux plutôt ouverts avec des matériels techniques, le 5ème c'est le service développement-ingénierie, donc souvent des bureaux fermés et où beaucoup beaucoup de monde travaillent dans un même espace et où les ingénieurs sont obligés de travailler chez eux et non pas à l'agence pour pouvoir se concentrer, le 6ème, là où je suis c'est l'étage de la direction, et le 7ème c'est un département commercial qu'on est actuellement en train de développer et où il y a surpeuplement donc ils sont en train de transformer un peu et d'arranger des mezzanines, couvrir une surface, une terrasse qui était à l'air libre jusqu'à présent, ils sont en train actuellement de la refermer pour donner plus d'espace aux gens

5/

oui le 6ème c'est le coin le plus luxueux de l'agence avec moquette, c'est un peu feutré, les gens n'osent pas venir, en fait, ils sont un petit peu intimidés par quelque chose qu'ils n'ont pas l'habitude de cotoyer, donc à l'intérieur des bureaux : moquette, couloir : moquette, les huisseries à la sortie des ascenseurs qui vous accueillent, et petit à petit on entre dans les bureaux, donc souvent les bureaux des directeurs sont des grands, des grandes plages de travail bien spacieuses, bureau noir, sobre, et les secrétaires sont souvent à deux ou à trois dans un même espace, donc à côté du bureau de leur directeur, et là, pareil, moquette, ce sont elles qui ont choisi les couleurs, les peintures...enfin chacune participe au choix pour son propre bureau

C'est un endroit qui est assez restreint mais très fonctionnel où les ordinateurs pour ..., nous sommes 2 à le partager donc, j'ai partagé, j'ai eu l'occasion de partager mon bureau avec trois personnes, c'était plus délicat parce que nous avions beaucoup plus de matériel dans ce bureau assez vaste mais où on nous avait mis un téléscrip-teur, un télex, où il y avait trois ordinateurs plus les imprimantes qui s'y cotoyaient, donc c'était ..., à deux je pense que c'est, c'est correct, on peut vivre à deux dans un emplacement assez restreint, c'est ce que je vis actuellement, donc avec ma collègue nous avons choisi notre couleur de mur, les bureaux sont tout à fait ordinaires.

6/

C'est à dire que en fait il n'y avait pas tellement de possibilités pour se séparer, ils sont accolés et nous sommes l'une en face de l'autre avec chacune son ordinateur derrière sur une place un peu réduite

7/

puis des armoires de l'autre côté et un pilier qui soutient toute la mai-

son et qui passe à travers notre bureau, un énorme pilier de soutènement comme ça se faisait à l'époque quoi!

8/

Oui, sans porte de communication, c'est à dire qu'on repasse dans le couloir pour aller voir la personne avec qui on travaille

*je suis beaucoup plus proche de mon boss que ma collègue
Où je travaille, dans, sur mon bureau et j'ai des relations, je m'occupe un peu de relations publiques donc je suis très souvent absente de mon bureau, je vais dans les différents services; j'organise des stages de, sous l'égide de la coopération, des stages donc je suis obligé d'aller contacter des gens qui travaillent dans les services de production pour pouvoir y passer à la fois dans les services de production et dans des services techniques en fonction des stages soit techniques soit journalistiques [...]
Dans l'enceinte de A, d'autre part je travaille avec le Ministère de Affaires Etrangères et le Quai d'Orsay mais ça se passe plus par téléphone. Parfois les gens viennent me voir, personnellement je ne suis jamais allée les voir, c'est plutôt des contacts téléphoniques
C'est une ambiance, un cadre de travail qui est agréable
C'est autre chose que dans certaines boîtes que je connais où les machines à écrire sont encore mécaniques où l'informatique n'a pas du tout fait son apparition où le sol c'est du lino à moitié déchiré et, c'est sûr que c'est plus agréable de travailler dans ces conditions*

2.1.1. Une première façon d'analyser un tel texte

...est de repérer toutes les données spatiales qu'il contient. Notons ainsi, dans un premier temps en indiquant toutes les formules de spatialisation, puis celles qui apparaissent nouvelles :

-l'endroit - où - l'endroit où je travaille - c'est - c'est une agence - avec beaucoup de monde - des espaces de travail souvent limités - beaucoup de monde dans un même bureau (1) ; mon espace de travail à moi (2) ; il y a - il y a 7 étages - à chaque étage il y a des départements (3) ; le 1er étage - est réservé à - le 2ème étage - ce sont - ce sont des services de production - des bureaux fermés - où les journalistes travaillent - le 3ème étage - c'est - avec un grouillement de personnes infernal - beaucoup de bruit - beaucoup de journalistes - ... - des bureaux plutôt ouverts - ... - où il y a surpeuplement - ils sont en train de transformer - ... - une terrasse qui était à l'air libre jusqu'à présent - ils sont en train actuellement de la refermer - pour donner plus d'espace aux gens (4) ; c'est le coin le plus luxueux - c'est un peu feutré - ... - les secrétaires sont souvent à deux ou à trois dans un même espace (5) ; un endroit très fonctionnel - nous sommes deux à le partager - j'ai partagé mon bureau - ... - c'est correct - la couleur des murs (6) ; il n'y avait pas tellement de possibilités pour se séparer - ils sont accolés - nous sommes l'une en face de l'autre (7) ; des armoires - de l'autre côté - un pilier qui soutient toute la maison - qui passe à travers notre bureau (8) ; sans porte de communication - on repasse dans le cou-

loir - aller voir la personne avec qui on travaille - je suis beaucoup plus proche de mon boss que ma collègue - ... - j'ai des relations - je suis absente de mon bureau - je vais dans les différents services - ... - mais ça se passe plus par téléphone - les gens viennent me voir - ... - contacts téléphoniques - c'est une ambiance - un cadre de travail - dans certaines boîtes - où les machines - où l'informatique n'a pas du tout fait son apparition - où le sol c'est du lino à moitié déchiré (9) -.

Que trouve-t-on dans cette liste ?

- des lieux indéterminés en eux-mêmes, définis de façon neutre : *endroit, espace de travail, bureau,*

- des lieux précis : *mon espace de travail à moi, le 1er étage, mon bureau, un pilier, ...*

- des qualifications (ou définitions) des lieux par leur fonction sociale, leur usage prescrit : *c'est une agence, ce sont des services de production, mon bureau, ...*

- des qualifications (ou définitions) que l'on peut appeler d'enveloppe : *des bureaux fermés, des espaces limités, des bureaux plutôt ouverts, une porte de communication, ...*

- des qualifications de fonctionnement, ou d'activité : *où les journalistes travaillent, où beaucoup de monde travaille dans un même espace, un endroit très fonctionnel, où l'informatique n'a pas du tout encore pénétré, ...*

- des qualifications physiques : *la couleur des murs, le pilier, le lino, ils sont accolés, ...*

- des qualifications de confort : *beaucoup de bruit, une bonne ambiance, c'est correct, le coin le plus luxueux, un peu feutré, ...*

- des quantifications de population, densités d'occupation, encombrements : *un grouillement de personnes infernal, avec beaucoup de monde, donner plus d'espace aux gens, nous sommes deux à le partager, ...*

- des déplacements, réels ou potentiels : *on repasse dans le couloir, je vais dans d'autres services, les gens viennent me voir, ...*

- des aménagements : *ils sont en train de le transformer, ils sont en train actuellement de la refermer, ...*

- des relations : *nous sommes l'une en face de l'autre, j'ai des relations, ...*

- des relations non physiques : *ça se passe plus par téléphone.*

- des adverbes, ou locutions adverbiales, de lieux : *où, il y a, c'est, ce sont, ...*

On notera deux points convergents : que cette liste n'est pas plus exclusive que vraiment satisfaisante ; que certains termes peuvent appartenir à plusieurs catégories. Les catégories que l'on définit ainsi ne sont pas fermées, et leur définition demeure très empirique : à l'évidence on pourrait en former d'autres. Cependant, elles montrent avec suffisance comment se pose à nous la question de la formalisation du discours sur l'espace, dont nous étions partis : le discours sur l'espace contient des notions très variées, inassimilables les unes aux autres.

Plus précisément le modèle topologique que nous avons pris comme référent, ne peut s'appliquer ici sans un travail complexe de préparation, de transformation du discours recueilli. En effet, le fondement de cette formalisation, comme de toutes les mathématiques ensemblistes dont elle font partie, est la parfaite équivalence des éléments. Ce sur quoi s'exerce la topologie, ce sont des propriétés de ces éléments, mais non la nature de ceux-ci.

Certaines formulations de l'entretien sont aisément transformables : par exemple tout ce qui s'exprime avec des notions de limites, de fermeture et d'ouverture, la présence d'éléments semblables (deux bureaux, six étages, trois personnes travaillant dans le même local, etc.), les liaisons (couloirs, portes), etc. A fortiori, les adverbes de lieu entrent bien dans le modèle, pouvant être assimilés à des applications.

On pourrait considérer aussi que les différents types de qualification que nous avons listés peuvent se ramener à des "propriétés", susceptibles, elles, d'entrer dans une formalisation de type mathématique. Mais il apparaît trop que cela suppose un fort gauchissement du discours reçu. Comment par exemple assimiler à la même propriété *beaucoup de journalistes*, *beaucoup de bruit* et *beaucoup de machines* ? Il s'agit toujours d'une densité, d'un beaucoup qualifiant le lieu décrit, mais par des éléments de nature très différente. Garder le seul beaucoup ne suffit pas vraiment, et si l'on détaille les types d'objet densifiant le lieu, on se retrouve avec une multitude de propriétés, doublement immaîtrisable : par leur nombre d'une part, par leur hétérogénéité d'autre part. Ce dernier point est central : une formalisation suppose la possibilité de transformation entre deux propriétés par un opérateur ou une opération (fonction) : on voit certes comment passer de beaucoup de personnes à beaucoup de bruit ; de là à en former une fonction stable ... Et pourtant nous sommes là dans un cas favorable : si c'est la lumière qui est abondante, la transformation devient inacceptable : beaucoup de lumière n'est relié en rien, même aléatoirement, avec la densité des personnes ; il faudrait chercher plutôt vers beaucoup de confort ou d'agrément... On voit le risque : que l'interprétation de l'analyste devienne le vrai objet de la formalisation.

2.1.2. Seconde voie

Ces difficultés ont entraîné la recherche d'une seconde voie d'analyse. Il apparaît en effet que la spatialisation s'effectue par rapport à différentes

catégories d'objet. *Je suis proche de mon boss* relie deux personnes ; *un pilier qui passe à travers mon bureau*, concerne seulement des objets matériels (encore que *mon...*) ; *c'est une agence d'information* indique une définition sociale (ou institutionnelle) de l'espace ; on peut donc traiter séparément ces différents types de spatialisation.

Une première tentative dans ce sens a été de caractériser toutes les phrases ou morceaux de phrases d'une séquence d'entretien en fonction de ces types de spatialisations : de dispositifs matériels, de personnes, institutionnelles. L'idée sous-jacente est celle d'une sorte de superpositions d'espaces, chacun pouvant avoir son existence propre, et donc ses propriétés formalisables propres. Ainsi les critères de confort concernent les dispositifs matériels ou les déplacements intéressent les personnes. On a ajouté une quatrième catégorie, rendue nécessaire par l'introduction d'une autre variable, temporelle : les transformations de l'espace. Ensuite, on a cherché dans chaque type les structures d'application spatiale utilisée par le locuteur. Ainsi retrouve-t-on assez fréquemment les termes comme *c'est*, *ce sont*, etc (opérateurs donnant l'essence de la chose) pour les définitions institutionnelles. De même les termes *avec* et *où* sont fréquemment utilisés pour situer des personnes : *avec beaucoup de monde*, *où beaucoup de monde travaille dans le même espace* ; etc.

En fait, cette façon de faire trouve très vite sa limite dans les combinaisons des différentes catégories d'objets (personnes, institutions, dispositifs matériels, ...). Il est bien rare que l'on puisse isoler de façon significative ces types d'espace. Plus, c'est justement cette imbrication des composantes de la spatialité qui nous intéresse prioritairement : vouloir la réduire artificiellement conduirait à détruire l'objet même de notre recherche en pré-définissant les spatialisations possibles. La multiplication de plans de projection séparés arbitrairement ne fait que souligner la prégnance du mode projectif de spatialisation et le reproduire.

On a donc repris cette catégorisation des objets spatialisés en acceptant les croisements, suivant une formule classique de tableau carré (lequel pourrait d'ailleurs être à plus de deux dimensions). Peuvent se distinguer ainsi trois listes de caractérisation des objets spatialisés :

- selon la nature de l'objet :

- des personnes
- des objets mobiliers (imprimante, bureau-meuble)
- des objets immobiliers (escalier, bureau-pièce)
- des institutions (direction, service de ceci)

- selon le type de propriétés :

- propriétés physiques (fermé, petit, haut)
- propriétés d'ambiance (bruyant, feutré)
- propriétés relationnelles (grouillement, proche)
- propriétés institutionnelles (c'est la direction)

- selon la caractérisation du lieu :

- nommés ou non nommés (endroit vs mon bureau)
- finis ou indéfinis (mon bureau vs des bureaux plutôt ouverts)
- concrets ou abstraits (l'escalier vs la direction)

Les matrices que l'on peut ainsi composer sont alors reliées par les opérateurs spatiaux :

- opérateurs de localisation : *où*

- opérateurs de définition : *c'est*

- opérateurs de qualification : avec, dans lequel on peut distinguer :

- des qualifications de contenu
- des qualifications d'aspect

- opérateurs d'attribution : *est réservé à*

- opérateurs d'abstraction : *les bureaux*

- opérateur de concrétisation : *il y a*

Ces différents opérateurs peuvent d'ailleurs se démultiplier, ainsi pour les opérateurs de localisation, peut on distinguer ceux qui séparent, réunissent, remplissent, etc.

On s'aperçoit alors très vite que l'on a seulement déplacé les difficultés rencontrées dans le premier mode d'analyse. Il n'est certes pas difficile de réaliser un certain nombre d'opérations dans la matrice constituée de cette façon : ainsi *l'endroit où je travaille c'est une agence d'information*, va devenir lieu non nommé (endroit) * opérateur de localisation remplissage (*où*) * personne (*je*) * opérateur de définition (*c'est*) * institution (agence). On peut alors chercher, sur un ensemble d'opérations ainsi construite les fréquences structurelles, les constantes éventuelles, les opérations interdites, etc. Sur un échantillon de phrases suffisant, un traitement informatisé des propos ainsi codés est susceptible de donner quelques résultats.

Le traitement que nous avons fait à la main sur cet exemple était toutefois insuffisant pour faire apparaître ce type de structuration des représentations spatiales. Surtout, et dans des conditions proches de l'essai précédent, il est difficile dès maintenant de se satisfaire des catégories retenues. L'empirisme de leur mise en place est normal. Par contre, une analyse de ce que l'on obtient ainsi montre la fragilité de leur valeur heuristique. D'une part, parce que les termes n'en sont pas bien fixés : ainsi des notions comme remplissage ne sont pas vraiment claires, de même celle de propriété relationnelle, etc. Ceci pourrait se régler, par hypothèse, en y travaillant plus longuement, en cherchant de meilleurs caté-

gorisations, en évitant toute superposition entre elles, etc. D'autre part, à les employer, ces catégories ne semblent pas appartenir à un ensemble fini. Sans cesse on est conduit à compléter, à affiner, à trouver une nouvelle catégorie d'objet ou d'opérateur pour rendre compte d'une formulation du discours. Là encore on peut penser parvenir à arrêter à un moment l'inflation, quitte à devoir réaliser ensuite quelques arbitrages délicats lors du codage.

Mais à quoi cela nous conduit-il ? A mettre au second plan la préoccupation de l'espace au profit d'une catégorisation des substances, propriétés, opérations, objets, etc., rencontrés, et finalement d'un travail de sémiotique. Lequel en soi n'est évidemment pas inintéressant, mais nous éloigne de notre objet de recherche. En effet, plutôt qu'une représentation spatiale du lieu de travail, on aboutit à une recherche du sens des choses, éventuellement à des relations entre éléments signifiants, où l'espace sinon s'abolit, du moins devient largement secondaire.

Si ces tentatives n'ont pas été inutiles, elles se sont donc révélées insatisfaisantes. A vrai dire, il n'y a pas lieu de s'en étonner, et nous savions dès le départ que notre démarche se heurterait à ce genre de difficultés. La question qui s'ouvre est alors celle de leur dépassement.

2.2. La suite des analyses

2.2.1. Le conflit des représentations

Nous avons signalé, à propos des entretiens, que ceux des entreprises (A et B), avaient été fait avec des personnes sensiblement moins motivées, en général, que le premier (0). Cela s'est traduit dans la richesse relative de ces entretiens. Si le premier montre un intérêt évident pour la question de l'espace, conduisant à produire un matériel considérable, beaucoup des suivants manifestent la difficulté des locuteurs à situer l'espace dans leur vie de travail. C'est une réalité ordinaire, que nous avons rencontré auparavant dans des études antérieures : l'espace n'est pas, pour la plupart des personnes, un sujet de réflexion, un objet de pensée : dans une large mesure, on pourrait dire qu'il n'existe pas, du moins spontanément.

Une conséquence en est la tendance des interviewés à fuir le domaine d'investigation proposé par les entretiens, conduisant ceux-ci à être moins riches en matière de références spatiales. Cet aspect est secondaire. Une autre conséquence, plus ennuyeuse, est l'influence d'autant plus grande des interviewers sur leur discours que leur propre représentation est généralement implicite, non exprimée, sans mots propres. Cependant, cette situation nous a conduit à mieux prendre en considération la relation d'entretien et ce qui s'y jouait. Il ne s'agit pas de revenir sur les difficultés re-

lationnelles connues entre interviewés et interviewers, mais bien de la question même de la représentation, et de sa place dans l'échange des discours. Cette question sera développée dans la seconde partie, puis qu'elle est un des aspects de la modification de notre méthode de travail. Disons seulement ici que l'on peut lire aussi les entretiens comme une sorte de conflit de représentations, ou de recherche de consensus de représentations. Nous sommes alors au coeur même de ce qui est l'orientation de notre recherche, même si cela nous éloigne de la problématique de la formalisation.

2.2.2. Une grammaire des espaces ?

En dehors de cette lecture, d'une nature bien différente, nous avons poursuivi, sur les entretiens obtenus la recherche de formalisation dont nous avons indiqué les grandes lignes plus haut.

En fait, sur la technique des catégorisations, nous n'avons guère évolué. On pourrait présenter ici les multiples variantes explorées pour tenter d'obtenir des catégories plus satisfaisantes à la fois par leur exhaustivité, par leur exclusivité, par leur stabilité. Les obstacles demeurent les mêmes, et nous sont apparus jusqu'ici suffisamment forts pour ne pas nous autoriser l'exploitation systématique à laquelle nous espérons parvenir. Elle reposerait, en l'état, sur trop d'imprécisions pour que ses résultats potentiels en justifient la lourdeur. Plus, cette incertitude, sans conduire à remettre radicalement en cause la volonté de formalisation, oblige à repenser celle-ci : dans son modèle, comme dans la distance prise avec le modèle. Quelques unes des questions auxquelles nous sommes ainsi parvenu peut éclairer cette nécessité de révision.

Dans un premier temps nous avons retenu, dans le dépouillement des entretiens, les personnes et les objets placés dans une situation de spatialisation. C'est à dire que c'est le contexte, de description d'un lieu, d'un déplacement, d'une relation qui justifie de retenir telle ou telle partie d'entretien pour son analyse (voir ci-avant, 2.1.1.). Mais on peut remettre en cause ce choix. En effet tout objet, toute personne est par nature spatialisée. Que seraient-ils s'ils ne l'étaient point ? Il ne s'agit pas d'une affirmation de principe à valeur tautologique, mais d'une récusation du point de vue choisi. Ce qui est sous-jacent alors, devient non pas la distinction entre objet spatial et objet non spatial, mais le type de critère employé.

Nous avons dans notre premier temps considéré l'espace comme objectif. Il y a un lieu, avec des personnes, des objets, des relations, etc. Certes ce n'est pas le lieu qui nous est donné par l'entretien, mais sa représentation. Cependant, nous l'avons traité comme une donnée objective (pour tant disions-nous justement au départ, c'est la subjectivité de la représentation qui nous intéresse, et le moyen d'en donner une formulation objectivable). Tombés dans ce piège, il ne restait plus qu'à construire des catégories du réel, une taxinomie. Laquelle, malgré toute l'attention qu'on peut lui porter et le temps qu'on lui consacre, ne peut qu'être im-

précise et incertaine en l'absence de critères simples et surtout d'une théorie sur quoi la fonder (On sait ce qu'il a fallu de temps pour construire, dans d'autres domaines, des taxinomies ayant une durée de validité satisfaisante à partir de critères objectifs, fussent-ils des éléments simples, réparables et dénombrables : ce n'est qu'avec des théories explicatives qu'en chimie ou en botanique par exemple, on y est parvenu, même si ces théories et les taxinomies qu'elles engendraient connaissaient ensuite elles-mêmes des transformations plus ou moins profondes). Il est accepter réellement que la spatialité ne soit qu'une catégorie subjective, plus précisément une catégorie du discours.

Qu'est ce qu'être spatial alors, c'est répondre à un certain nombre de critères référés au discours, de critères grammaticaux si l'on veut. Nous disions antérieurement, il faut rechercher la grammaire commune aux différentes spatialisations ; mais avec cette grammaire apparaît le critère même de la spatialité. On est d'ailleurs ainsi beaucoup plus proche de la topologie mathématique qu'en cherchant à appliquer analogiquement à nos lieux : celle-ci définit en effet un espace comme un ensemble acceptant trois axiomes particuliers, un point c'est tout.

Si cette orientation est maintenant posée, elle n'a pas encore été suffisamment travaillée pour aboutir à des hypothèses concrètes. Les premières voies explorées sont là encore celles qui reproduisent des propriétés des espaces topologiques : inclusion/exclusion, distance, etc. Elles sont manifestement et insuffisantes et insatisfaisantes, n'étant justement pas des propriétés de nature grammaticales.

Une seconde dimension des entretiens nous est apparue par l'analyse : même lorsqu'un lieu est représenté en dehors des formes traditionnelles de la représentation spatiale, les termes utilisés, les modes explicites de représentation sont ceux de l'espace traditionnel. Ainsi, si l'on veut exprimer un espace sans distance, dans laquelle celle-ci est abolie (par exemple par les télé-communications), cela s'exprime par des distances. Ailleurs, lorsque sont considérés comme plus proches des lieux métriquement plus éloignés, parce que justement la représentation de l'espace n'est pas uniquement métrique, cela s'exprime en mesures. Etc. Qu'en conclure ? Une hypothèse est que le matériel verbal, et même représentatif, disponible est celui de la représentation traditionnelle ; que, simplement, il n'y en a pas d'autre (du moins dans le langage courant, les mathématiques n'étant pas ordinairement utilisées par les locuteurs). Cela ne signifie pas qu'il ne peut se former que ce type de représentation, nous avons rencontré des exemples qui le prouvent suffisamment. Mais ils se disent en utilisant ce qui est à disposition : une grammaire de ces espaces n'existe pas.

Si l'on croise alors ces deux nouveaux questionnements, on voit à quelle genre de difficulté on est conduit : la grammaire de l'espace semble ne pouvoir être que la grammaire de la représentation spatiale classique, alors que nous cherchons une grammaire commune à une multitude de spatialités. Si l'essence de l'espace est la règle de spatialisation, cela peut

apparaître comme une impasse. Sauf à supposer que la règle de formulation de l'espace classique contient en elle-même d'autres potentialités. Il y a là tout un ensemble de problèmes qui pour être à peu près clairs n'en sont pas moins difficiles à résoudre, ce à quoi nous ne sommes pas parvenus jusqu'ici. Une direction envisageable est de retravailler sur l'espace classique, à la fois dans son mode de formation et dans son mode de formulation.

Même si on ne les a pas résolues, on peut envisager de dénouer les difficultés que l'on vient de présenter. Un autre aspect ressort des entretiens, qui semble encore plus redoutable : la prégnance de la qualification de l'espace. Comment traiter dans une formalisation un espace agréable, ou un espace trop plein ? Pourtant, dans la représentation des lieux, ce sont là des dimensions évidemment essentielles. C'est même probablement une particularité du discours sur l'espace que nous avons recueilli auprès des salariés d'entreprise : tout autant, plus peut-être, qu'en terme de localisations ou de relations entre lieux, objets, personnes, il est parlé des lieux par leurs qualités.

Là encore, on peut s'interroger sur ce qui serait des qualités spatiales (la densité) et des qualités non spatiales (agréables). Il est clair que ce n'est pas la bonne voie. On est donc ramené à des propriétés spatiales, qui ne le soient pas parce qu'elles seraient particulières, mais parce qu'elles sont insérées dans un discours où elles prennent valeur spatiale. A nouveau, c'est de grammaire qu'il s'agit.

L'analyse des entretiens nous conduit donc à réexaminer nos méthodes d'analyse, et au delà de celles-ci, les hypothèses que nous formulions et les champs théoriques sur lesquelles nous nous appuyions.

4. Bilan provisoire

Si l'on tente de mesurer la distance entre nos points de départ et ce à quoi nous sommes parvenus, quel bilan peut-on proposer ?

Nous n'avons certes pas rempli notre programme. Nous aurions pu bien entendu y renoncer, et de façon plus impressionniste que systématique, raconter les espaces que nous ont racontés les personnes interrogées cela aurait certes composé un embryon de résultat. En outre, il eut été facile d'interpréter, certes sommairement, ces récits : les renvoyer à la position des locuteurs dans l'entreprise, en dégager les conséquences en matière de relation sociale comme de relations aux lieux, etc. Mais ceci nous l'avions fait antérieurement, et d'autres, par d'autres voies, l'ont proposé aussi (voir par exemple les ouvrages de Leslie Kaplan ou de Miklos Haraszti, qui, mieux qu'un exposé sociologique, disent ce rapport aux espaces de l'entreprise).

En eux mêmes, les entretiens ne disent pas plus que ce que l'on a pu recueillir ailleurs. Et ce n'était pas leur objet (sans compter, si l'on voulait les destiner à une analyse sociologique ou socio-spatiale classique, l'évidente insuffisance de leur représentativité). Il n'ont, pour nous, de raison d'être que par rapport à une problématique précise, celle de la mise à jour des conditions d'une spatialité plurielle. Aussi est-ce à cela que nous nous en sommes tenus.

Dans cette dimension, d'une part, ils nous permettent de confirmer, bien qu'encore trop empiriquement, nos hypothèses générales : la pluralité des espaces y apparaît, aussi bien comme représentation spatiale non classique que, surtout, comme diversité des modalités de spatialisation de différentes personnes à l'intérieur d'un même lieu de travail ; d'autre part, ont été infirmées, au moins partiellement, des positions préalables, théoriques ou méthodologiques. C'est là, pour nous, le point le plus important, puisque ouvrant la poursuite de la recherche. On peut résumer les questions qui rebondissent ainsi autour de trois thèmes.

Le premier pourrait se résumer par la question : qu'est ce que l'espace ? Nous avons répondu (sans nous sentir isolés dans cette réponse) : une représentation. Cela mérite cependant d'être approfondi, et de mieux situer les rapports qu'entretiennent les espaces et les représentations : puisque toute représentation n'est pas spatiale, qu'est ce qui caractérise une représentation spatiale, d'une part ; comment se nouent les changements de spatialité dans le concert des représentations, d'autre part.

Le second thème s'articule au premier : comment s'exprime l'espace ? Il recouvre une dualité : la problématique du discours sur l'espace tout d'abord, de ses règles de formation, de la grammaire implicite ou explicite qui en justifierait la caractérisation, etc. ; mais aussi, celle de l'expression socialisée de cette représentation qu'est l'espace. Peut-on la considérer comme échappant aux rapports sociaux complexes qui se structurent autour des représentations ? N'y concourent-ils point des recherches d'alliances, de consensus, des positions de conflits, des tentatives de distinction ou de domination, de l'intention, etc. ? Ce second thème on le voit rejaillit sur le premier : si l'espace n'est que représentation, il ne saurait être considéré en dehors des conditions d'expression de cette représentation.

Le troisième, est plutôt d'ordre méthodologique. La formalisation que nous avons voulu atteindre est-elle un passage aussi nécessaire que nous l'avons pensé pour parvenir aux objectifs de la recherche ? Ne faut-il pas, probablement en la poursuivant, y ajouter des méthodes qui permettent d'explorer les nouvelles hypothèses qu'il faudra formuler à propos de la représentation spatiale et de son expression. Et, à la suite des difficultés que nous avons rencontrées, quelles voies pour avancer : faut-il conserver le modèle topologique, ou chercher dans d'autres directions, du côté des recherches syntaxiques par exemple ?

Le bilan que nous pouvons faire est donc essentiellement celui d'une étape. Il n'a d'utilité que dans la mesure où il permet de reformuler des hypothèses, de reconstruire une méthodologie. C'est ce que proposera la seconde partie de ce rapport.

DEUXIÈME PARTIE : **perspectives**

5. l'espace comme représentation

1. DE L'ESPACE AUX ESPACES

1.1. L'invention de l'espace

Sans remonter au déluge : longtemps il n'y a pas eu d'espace... mais des lieux seulement.

Ainsi les Grecs, à l'exception peut-être d'Archimède, qui entrevoit probablement la notion de projection et explore la mécanique. La géométrie d'Euclide et consorts, si on la prend dans son texte, manipule des éléments : prenez un segment, déplacez le, son milieu, etc... ; ce sont des objets concrets sur lesquels se forme un discours abstrait, mais sans la possibilité d'abstraire les objets eux-mêmes. A fortiori le pythagorisme, où les nombres sont des substances : idéelles peut-être, comme dans certains textes de Platon, mais néanmoins substances. De même leur géographie : des lieux, des marquages, des cités et leurs habitants, lesquels peuvent avoir divers titres à habiter (habitants simples, ou citoyens), signifiant en cela une relation réglée et conceptuelle à la cité, mais celle-ci reste un objet concret. On peut être citoyen d'Athènes ou de Rhodes ou

de quelqu'autre cité, mais on n'est jamais citoyen (d'où par ailleurs, pas de droits de l'homme, abstrait, général, possibles).

Ceci se retrouve avec des variantes à Rome, mais sans qu'on puisse dire qu'il y ait vraiment un changement ... De façon générale, jusqu'au quinzième siècle, il n'y a pas de notion d'espace et ceci dans aucune civilisation. Ni de mot : le mot apparaît au seizième siècle en son sens actuel, après avoir quelque temps signifié un intervalle de temps : liaison temps/espace qui, dans ce contexte, mérite attention, puisque c'est la mesure du temps qui permet celle de l'espace, impliquant tout une série de notions comme celle de vitesse ...

Comment l'espace, comme notion nouvelle apparaît-il ? En deux temps : le premier empirique renoue avec les intuitions de l'hellénisme ; le second, scientifique, innove totalement.

1.1.1. L'empirie,

...c'est la projection. Lorsqu'un Brunelleschi pré-construit sa coupole, il ne se contente pas de dessiner ce qui sera, comme il a été souvent fait avant lui. Il calcule tout un ensemble de données sur le papier, sachant que ce qui est juste géométriquement sera juste dans la réalité du construit. Le travail du trait, tel qu'on le connaissait auparavant exécutait ces calculs sur la pierre elle-même, ou en la représentant. Là ce n'est pas la pierre qui est représentée, mais l'ensemble des relations entre les pierres, lesquelles dans le dessin perdent leur matérialité pour n'être plus que des formes, et le support de forces. Probablement ceci n'est-il pas encore bien compris : mais c'est ce que l'on fait. Cette première tentative sera vite relayée par Alberti, puis toute une série d'autres, jusqu'à Vinci et Dürer qui, séparément, en font la théorie. Et lorsque Vinci définira la perspective comme le regard de l'oeil humain corrigé par les mathématiques, il articule de façon nouvelle le concret : le regard, l'oeil, et l'abstrait : la règle mathématique... L'espace alors est né : c'est cette projection du regard structuré par la mathématique. Le plan de projection est cet espace, sur lequel on peut aussi bien représenter un objet que dessiner celui qui n'est pas encore, tel qu'il sera, dès lors qu'il n'est plus simple représentation de l'objet, actuel ou futur, mais lieu réglé par une autre règle, stable, purement rationnelle, dans lequel les objets se représentent eux aussi selon des règles stables et écrites. Et l'espace, alors n'est rien d'autre que cela.

Ce qui est le plus extraordinaire, et le plus important n'est pas cette nouvelle façon de représenter les choses. Mais la façon dont la notion ainsi dégagée va se développer jusqu'à devenir un absolu de la raison humaine.

Très vite cela va concerner la géographie : l'image du monde ne sera plus celles de lieux vaguement liés entre eux par des chemins, mais un système, ayant des règles de représentation nouvelles : projection de Mercator, etc. On va aussi pouvoir articuler des échelles de représentation, puisqu'on a

la maîtrise de la règle de projection... dessiner des plans des villes, ou plus souvent de fortifications, etc. Et bientôt un Thomas More projettera à l'inverse une société dans l'espace de la règle géométrique, espace qu'il ne peut nommer un lieu et qu'il nomme donc Utopia. D'autres pensent très concrètement que l'ailleurs prévu par la règle de l'espace est aussi un lieu : ils franchiront l'Océan.

De même d'autres domaines : l'un des moindres n'étant pas le corps humain, dont la connaissance ne se heurtait pas seulement à l'interdit de l'anatomie, mais à l'incapacité à représenter cette complexité sans limite. Ou le développement d'un système bancaire qui ne soit pas seulement fiduciaire, fondé sur la confiance, mais sur la règle de représentativité des espèces. Ou, mais cela prend forme plus lentement, la notion de représentation politique : le parlement ne sera plus le lieu où le roi tient palabre, puis où le palabre se poursuit en l'absence concrète du roi mais en sa présence symbolique ; il va devenir - sans jugement de conformité - l'espace de projection de la société. Etc.

1.1.2. La science,

...ce sera Galilée qui en sera le fondateur. Par l'introduction de la relativité : mécanicien, c'est le mouvement qui est son point de départ. Et le mouvement, inanalysable dans les conceptions antiques et médiévales du lieu, devient lisible dans un espace dont les éléments se repèrent relativement les uns aux autres, et non plus dans l'absolu. Il n'y a mouvement que par rapport à l'immobile, et non mouvement en soi. Ainsi un corps peut-il être en mouvement par rapport à un autre et immobile par rapport à un troisième ; ou avoir par rapport à ce troisième un autre mouvement (l'exemple de Galilée : des ballots dans un navire...). Le mouvement s'inscrit dans l'espace défini par les corps immobiles, alors qu'on l'avait jusque là énoncé comme une qualité du corps mobile. Et cet espace n'est évidemment pas concret : puisque le même corps est immobile et mobile en même temps. Il est une représentation, où le mouvement est intelligible, calculable, puis, par renversement, prévisible, construisible : toute la science et la technique mécanique partent de là. Cela conduira loin.

Très vite il y a un ensemble de résultats : calcul de la vitesse, par rapport à ce qui ne bouge pas ; notion d'accélération ; et surtout d'inertie. Ce dernier point est essentiel, même si pour Galilée il y a encore à son sujet une erreur. L'inertie est le fait qu'un corps en mouvement poursuit indéfiniment son mouvement s'il n'est dévié, freiné ou arrêté. Galilée n'arrivant pas à imaginer encore un espace infini conçoit ce mouvement comme circulaire (plutôt à l'échelle astronomique d'ailleurs qu'à celle des corps terrestres). L'espace, comme représentation est encore contaminé pour lui par l'imagination du concret. Néanmoins il a construit les bases pour dépasser cette limite.

Avec Descartes, un nouveau pas est franchi. Là encore il y a difficulté à penser ce que l'on est en train de construire. Descartes cherche la sub-

stance de l'espace, tout en sachant que cela n'a pas de sens (*l'étendue*) alors qu'il en a fait un simple objet mathématique. Plus, grâce à la géométrie analytique, il peut introduire une représentation sans image : définir un point par deux valeurs algébriques, une droite comme une équation, etc., c'est échapper définitivement au lieu concret, et même à la fiction d'une représentation réaliste. L'espace est une *construction légitime* (c'est le nom que donnait Alberti à la perspective...), sans relation directe aux lieux. À l'inverse ce sont les lieux qui vont devoir se situer dans l'espace. La carte devient cartésienne, et le lieu un point sur la carte.

Le troisième larron, j'en omets bien sûr quelques uns, est Newton. Il articule la mécanique galiléenne à l'espace cartésien par une *loi* de correspondance : la fameuse attraction *universelle*... Grâce à quoi, il peut nommer un *espace absolu* et un *temps absolu*, et redresser l'inertie en ligne droite, conduisant ainsi l'espace à l'infini. Tout espace n'est que la partie de cet espace total entièrement défini par le calcul. La porte est ouverte à l'astronomie, et même au rêve d'atteindre la Lune... Jules Verne couve sous Newton, comme le savait déjà Cyrano de Bergerac.

1.1.3. Au delà de la science,

...c'est toute la culture occidentale qui s'est accrochée à cette conception. Déjà, à la Renaissance elle était étroitement liée à un renversement de l'ordre du Monde : plutôt qu'un monde soumis à l'ordre divin, par un enchaînement de causes essentielles, on avait voulu un monde dont le sens soit donné par le regard que l'homme porte sur lui. Et ce regard se donne une objectivité communicable par le moyen de la représentation réglée.

Il est indispensable, si on veut en comprendre la profondeur, l'enracinement, d'associer la représentation spatiale avec les autres enjeux spatiaux de ce moment : communiquer d'un point à l'autre, échanger, des monnaies régulières, des ordres sociaux compatibles, (des langues unifiées aussi, Villers-Cotteret fait partie du même ensemble) ; parcourir le monde (occidental dans un premier temps, très vite tout le monde, fut-ce sous la bannière du Christ colonisateur) ; et puis, bientôt, le transformer : le déploiement de la technique n'est pas loin.

Il y aura des résistances. Culturelles, mais aussi scientifiques : ainsi - outre Pascal, mais celui-ci intervient sur un autre aspect : une première critique de la modernité en quelque sorte - Leibniz. Si celui-ci accepte l'essentiel de la science cartésienne, et participe à son développement, il rejette déjà l'uniformité de l'espace. Ses travaux sur les infinitésimaux comme certains de ses concepts philosophiques en témoignent. Ce n'est pas complètement par hasard que s'il a longtemps été considéré comme une sorte de marginal, doué certes, de la philosophie, sa pensée resurgisse depuis quelques années et qu'il soit de bon ton aujourd'hui d'être Leibnizien.

L'essentiel, au contraire, est que les concepts de la science vont dominer la vie sociale à tel point que seront bientôt effacées les notions anciennes : ainsi le système métrique. Certes il mettra quelque temps à l'emporter, mais on ne sait plus ce qu'est un journal de terre ou un boisseau de céréales (certes les Anglais continuent avec leurs pintes et leurs gallons, mais enfin il sont originaux comme on dit. Et ils y passeront, n'en déplaise à la Reine. ...). Parce que le capital circule, parce que les échanges supposent l'unité des notions, des représentations. Parce que la guerre en tout pays a besoin des mêmes cartes et les sous-marins des coordonnées terrestres. On achète un appartement sur plan, et celui-ci en est la représentation suffisante. Avec l'adresse... que l'on consulte sur un autre plan. Il n'y a plus de lieu d'habitat, mais des espaces ruraux ou urbains, plus de paysans (c'est à dire les gens d'un pays) mais des agriculteurs, etc.

Celui qui sanctionne et théorise cet état des choses est Kant. Pour lui l'espace est une donnée a priori de la conscience humaine, on ne peut représenter qu'un seul espace, et si l'on parle d'espaces ce ne peut être que pour désigner des parties de l'espace absolu. Plus, accéder à cette spatialité est une des aventures constitutives de l'humanité. L'idéal kantien sera largement partagé, le discours de la science s'appuie sur lui, et au delà celui de l'humanisme laïc. Cinq siècles et demi après Brunelleschi, trois siècles après Newton et deux après Kant, l'affaire est entendue : l'espace a remplacé les lieux.

Chacun, comme on sait, raisonne dans cet espace, partage cette représentation fondatrice, en utilise les formulations.

En témoignent particulièrement les formes d'aménagement architectural et urbain de ces dernières décennies. L'architecture *moderne* et l'urbanisme fonctionnaliste en seront les plus beaux achèvements. Ils imaginent l'habitat comme une *machine*, la ville comme un système (en arbre ou en semi-treillis, peut importe), tout sauf des lieux. L'usine est un schéma projeté sur le sol, et les bureaux un concept.

1.2. Les spatialités

Sauf, qu'à bien des égards cela ne marche pas. Et dans une multitude de domaines. Comme on pouvait s'y attendre c'est dans le lieu même où elle s'est fixée que la représentation spatiale d'un espace absolu a d'abord été remise en cause ; mais cela suivra, jusque dans l'habitat et les usines.

1.2.1. La science

...sera la première touchée. Dès le début du dix-neuvième siècle, il semble que Gauss ait remis en cause l'unicité de l'espace (mais cela lui sem-

blait - déjà - tellement inacceptable qu'il n'a pas publié ses travaux et qu'ils sont, à ce jour, perdus). Peu importe, ils seront repris par d'autres mathématiciens, construisant non plus un seul espace mais deux, trois, plus tard une infinité d'espaces. Notamment, la topologie au début de ce siècle, atteignant un niveau d'abstraction supplémentaire par rapport à l'analyse, permet d'engendrer toute sortes d'espaces ayant des caractéristiques très variables (par exemple on peut y supprimer la notion de distance), sous bénéfice qu'ils appartiennent à un ensemble commun défini par des propositions axiomatiques.

Comme on sait les mathématiques ne sont qu'un jeu (il y aurait beaucoup à dire sur l'épistémologie des mathématiques ; pardon il a beaucoup été dit, au début de ce siècle et par la suite, mais il y aurait beaucoup à revoir et relire, peut-être discuter). Tant qu'elles seules sont concernées, est-on réellement dans le champ de la représentation, puisqu'elles ne représentent rien (sous bénéfice d'inventaire... En tout cas on le pensait encore suffisamment à cette époque). Mais c'est bientôt la science en son coeur même, telle que née de Galilée et de Newton qui est concernée : la physique. Durant toute la seconde partie du dix-neuvième siècle, de nouveaux domaines de connaissances se sont fait jour, qui au fur et à mesure qu'ils sont mieux connus et théorisés, apparaissent étrangers au monde de Newton : magnétisme puis électro-magnétisme (avec notamment les notions de charge et de champ). Les équations de Maxwell définissent ainsi des espaces qui obéissent à d'autres règles que celles de l'espace absolu de la mécanique... Tout un temps on cherchera à réduire le paradoxe, jusqu'à ce que ce soit le paradoxe qui conduise à réexaminer l'ensemble.

Ce n'est point le lieu ici de s'attarder sur les bouleversements qu'a connu la physique au début de notre siècle que ce soit dans le domaine de l'espace des infiniments grands ou dans celui des infiniments petits. Einstein puis les théoriciens de la mécanique quantique ont définitivement mis à mal de modèle newtonien et, au delà de lui l'hypothèse kantienne d'un espace qui serait une donnée a priori de la conscience humaine. Encore l'espace de la relativité généralisée peut-il se donner comme un prolongement de celui de Newton ; mais l'espace de la théorie quantique lui échappe totalement, et de plus en plus dans ses développements récents (on sait comme Einstein en fut marri, consacrant le reste de sa vie à tenter de réduire à un seul la diversité des espaces physiques ainsi proposés). Nous ne développons pas ici ces caractères, que l'on peut voir décrits dans de nombreuses publications, non plus que la critique des physiciens aux concepts kantien (notamment celle d'Heisenberg). L'important est que l'on continue à construire des représentations spatiales, des espaces, où se déplacent des corps (notion ambiguë bien sûr), qui n'ont que très peu à voir avec l'espace classique ; mais qui, même si les moyens de celles-ci ont largement évolué depuis Descartes par exemple, demeurent des représentations aussi solides que les siennes, utilisant le même processus représentatif d'algébrisation.

1.2.2. La peinture,

...au quinzième siècle avait été un des domaines où s'était formée la nouvelle conception de l'espace. Rien de paradoxal à ce que ceux qui cherchent à représenter soient ainsi au coeur de la question de la représentation. Il en est de même à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle. Hors le champ proprement scientifique, c'est probablement le seul qui, parallèlement et pour l'essentiel indépendamment du développement des sciences, a dans le même temps que celui-ci, réévalué la notion même d'espace de représentation.

Inutile ici encore d'entrer dans le détail : toute l'évolution de la peinture depuis les impressionnistes, ou même Turner, et surtout depuis Cézanne qui pose le problème très consciemment tourne autour de cela : qu'est ce que représenter, que la représentation. La correspondance entre le réel et l'image construite dans le plan de projection, le tableau, n'est plus requise, n'est plus satisfaisante. Représenter, ce n'est pas seulement (cela n'a d'ailleurs jamais été seulement, mais c'est ce qui était présenté comme la règle et le moyen de former la représentation) donner une image perspective de l'enveloppe de l'objet représenté ; c'est aussi rendre compte de la relation que l'on entretient avec lui, de ce que l'on en déchiffre au delà de l'enveloppe, de ce qu'il porte de sens, etc. Klee parlera ainsi des tensions que l'artiste lit dans la réalité et exprime dans le tableau, et Kandinsky du réalisme vrai de la peinture abstraite en ce qu'elle ne cherche pas à reproduire une image mais des états actifs... Restons en là, il y faudrait un volume.

Ce qui nous importe est ici de deux ordres : d'une part ce qu'il en est de la représentation ; d'autre part ce qu'il en est de l'espace. Représenter n'est pas pour ces peintres reproduire, mais dire, construire si l'on veut (encore une fois ce n'est pas un fait nouveau ; ce qui est nouveau c'est l'analyse qu'ils font et les conséquences qu'ils en tirent). C'est une action positive qui ne se résout pas dans la recherche de la plus grande objectivité, parce que l'objectivité, inatteignable, n'a pas de sens. Le tableau, la représentation, est subjective tout en étant représentation, c'est à dire reliée à un objet, objective donc si l'on veut. Mais le seul moyen de dire un objet c'est d'être un sujet qui parle ; le seul moyen de représenter un objet est d'être le sujet qui peint : et la peinture est donc ce travail du peintre confronté à la réalité, la représentation (action de représenter) authentique, originale, personnelle, qu'il construit - avec souvent le sentiment de n'y point parvenir. La représentation ou les représentations, car il en est, dès lors qu'il s'agit d'une expression, d'un choix, une infinité possible : que l'on se souvienne par exemple des dizaines de dessins et peintures que propose Picasso autour des Ménimes de Velasquez, ou des Sainte-Victoire de Cézanne, etc.

C'est que cette infini possible de la représentation renvoie à l'objet, à l'espace où cet objet s'inscrit. Celui-ci n'est plus réductible à son analyse en termes de physique mécanique : il est intelligible dans mille autres lectures, il est constitué de mille autres dimensions. Ainsi la lumière d'abord,

et les rapports qu'elle entretient avec la couleur. Mais aussi les champs de force ou les échanges de sens qui relient les objets entre eux, leur donnent leur place les uns par rapport aux autres, ne se résument jamais à des positions dans une géométrie à trois dimensions. Chaque tableau, pourrait-on dire, est - ou cherche à être - la représentation d'un espace possible. Il ne saurait être question qu'il n'y en ait qu'un, alors que l'activité du peintre est justement de les explorer les uns après les autres en les représentant.

1.2.3. Les techniques

...apparues durant la même période et développées sans cesse participent de la même explosion de l'espace. Celle qui le concerne le plus centralement est l'acquisition de la vitesse : pour le déplacement des corps d'abord, celle des informations ensuite.

C'est que la vitesse est maintenant différentielle. Certes auparavant il y avait déjà des perceptions différentielles du monde par la connaissance qu'on en avait : du paysan de George Sand s'égayant à quelques kilomètres de sa ferme au navigateur des grandes mers, l'espace n'était pas le même. Mais cela peut se traiter dans les termes classiques d'échelles et de parties d'un espace unique. Peut-on dire de la même façon que l'espace est le même pour qui se déplace à la vitesse des pieds humains, voire du cheval, et celui qui utilise le chemin de fer, bientôt l'avion ? Si l'on se souvient que les fondements même de l'espace classique sont mécaniques, dans un rapport réglé du temps et de l'espace, la seule considération de la distance métrique est certes légitime, mais terriblement réductrice. D'autant que la technique renvoie à ses usages sociaux.

La question alors n'est pas seulement de pouvoir objectiver dans les mêmes termes et selon les mêmes règles formelles les espaces du piéton et de l'aviateur, mais de considérer l'espace dans lequel évolue celui qui ne se peut déplacer qu'à pied et celui qui a accès aux transports les plus rapides. Entendons nous bien, l'espace ici encore est une représentation. Cette représentation est aussi potentialité d'action, champ d'exercice de la vie sociale, rapport au monde. Elle est tout autant que représentation des lieux et de leurs relations *objectives*, justement parce que les relations et les lieux sont subjectifs, affaire de sujets. On peut dire plus. Dès lors qu'on ne représente pas des lieux seulement mais ceux-ci pris dans leurs relations, un espace donc, l'idée d'objectivité tient mal : est-elle plus qu'une des subjectivités parmi d'autres, que différentes raisons (en particulier la tradition projective de l'espace classique) ont privilégié ?

Ce caractère différentiel de l'espace s'est considérablement accentué avec l'émergence puis le développement fantastique des télé-communications. Il ne s'agit plus seulement de mouvements, de déplacements définissant l'espace par l'accessibilité des lieux en un temps donné, mais d'un espace actuel. Espace aux caractéristiques tout à fait nouvelles : abolition de la distance, du moins au sens classique puisque la mise en relation de deux

points est instantanée, sans temps (le coût peut encore en être une, et l'on sait combien il va diminuant : reste surtout l'accès potentiel aux moyens de communication, dont l'inégalité forme distance dans un tout autre espace) ; espace aussi qui ne se forme que grâce à des moyens techniques, lesquels mettent du temps à se banaliser, à s'approprier, et dont la représentation, de ce fait, est encore quelque peu instable, du moins pour beaucoup, y compris des utilisateurs ordinaires de ces moyens ; espace qui ne se substitue pas aux autres mais se superpose à eux : les télé-communications nous conduisent à vivre, et représenter, en même temps l'espace qu'elles forment et celui - plus traditionnel - dans lequel nous demeurons aussi ; espace lui-même multiplié par la diversité des moyens de communication, des réseaux, des performances ; etc.

Il ne s'agit pas seulement là d'une vue de l'esprit, d'une analogie plus ou moins facile, plus ou moins fondée. Si l'on prend un peu de recul, il faut bien remarquer le double mouvement qui affecte le monde où nous vivons tel que nous pouvons nous le représenter : d'expansion et de réduction. Si rien n'a changé de ce qu'est l'espace pour nombre de nos activités et de nos pratiques (a fortiori pour beaucoup de personnes dans toutes les sociétés, inégalement d'ailleurs selon les sociétés, ce pourrait être un indicateur de développement...), le monde qui nous est accessible devient (différentiellement, selon l'accès que nous avons aux moyens de télé-communications) à la fois beaucoup plus grand, et évidemment plus petit (le village-monde de Mac Luhan si l'on veut). En outre, en entrant un peu plus dans le détail, ce n'est pas un espace-monde seulement qui se présente à nous, mais pour chacun des espaces multiples dont les dimensions et la structures varient avec les domaines d'intérêt, les situations sociales et professionnelles, les niveaux économique ou culturel, etc. Car si le monde est un village, nous n'en voulons ou pouvons connaître que quelques maisons... avec au mieux quelque conscience de tout le reste.

1.2.4. La philosophie contemporaine,

...faut-il s'en étonner, tourne pour une bonne part autour des mêmes questions. Il y aurait beaucoup à dire, depuis que - par des voies et avec des projets bien différents, que l'on songe à Kierkegaard et Marx par exemple - l'évidence du monde des Lumières a été réévaluée, du lent effondrement de l'espace absolu où se rencontrerait l'objectivité du monde et le sujet humain.

L'effort de la phénoménologie Husserlienne, que ce soit au contact de la science ou dans l'ébranlement d'un monde commotionné dont l'humanisme du dix-huitième siècle ne peut intégrer le délire destructeur, est à la fois exemplaire et fondateur, même si l'espace est rarement son objet : l'objectivité, montre-t-elle, n'est rien sans sujet, elle est construction active, élan d'intentions ; et souvent mal partageable. Rupture décisive de la pensée (parallèle d'ailleurs à celle à quoi procède Freud) d'où partiront dans des directions multiples, explicitement ou implicitement, la plupart des courants ultérieurs de la philosophie. Dans l'impossibilité de s'y

arrêter, on peut, à travers deux pensées totalement divergentes mais aussi prégnantes l'une que l'autre, rappeler les enjeux que ce travail a mis au jour et ce que l'espace devient alors.

Pour Heidegger, l'espace au sens classique n'est rien que vaines paroles, production technique, artefact. Ce qui importe c'est le lieu, où se révèle dans sa concrétude le monde, où se fonde l'existence. Ce n'est que dans l'enracinement que l'homme est homme. Le travail de la représentation, sans légitimité essentielle, s'oppose à celui de la pensée : c'est la pensée du lieu qui peut seule fonder l'espace, comme son extension, elle-même une pensée. On peut dire alors que l'espace tend à s'étendre au monde dans la mesure où celui-ci est approprié par la pensée de ce qu'il est, où l'éloignement de la distance s'abolit dans la présence pure, sans spatialité donc, sans temporalité non plus. Ce qui le fait exister comme objet n'est rien que l'action de l'homme, qu'elle soit pensée ou pratique, manipulation, en deçà de toute représentation qui ne pourrait en être que la négation. La question de l'objectivation de l'espace bascule ainsi du côté de l'ontologique, la rendant définitivement irréductible.

A l'opposé, Wittgenstein fait de la représentation le seul mode d'être intelligible de toutes choses et de la spatialité la façon dont elles se donnent à connaître. A partir de quoi l'essentiel du travail philosophique est d'établir les règles de la représentation. Entendons : non pas les inventer, mais les constater, les montrer ; non pas une règle, mais un ensemble de règles, un réseau de règles dont la légitimité ne peut être que structurale, en aucun cas essentielle. Il n'y a pas une représentation, mais des représentations claires ou non selon que leur règle est ou non élucidée et surtout acceptée ; et de celles qui ne sont pas claires on ne doit rien dire, elles sont non-sens. La superficialité, la spatialité sont le but ultime de la philosophie, et le moyen d'en finir ainsi avec elle.

Bien d'autres directions auraient pu être indiquées ici : notre propos était seulement de montrer, par ce qui n'est même pas un survol, combien la question philosophique de l'espace avait changé depuis les élaborations kantienne.

1.2. 5. La vie quotidienne,

...dans une large mesure confirme, à sa manière, ce qui s'est joué dans la pensée ou dans les pratiques technique et artistique. S'il a été admis, voilà déjà quelque temps, que les lieux de vie devaient se résoudre en espaces, si les villes et les architectures *modernes* sont régies par l'espace de la mécanique, où ça fonctionne, comme une machine, etc., les pratiques sociales divergent largement d'avec ce modèle. Un thème est à cet égard révélateur : celui des racines.

La nécessité de retrouver des racines est une idée neuve : elle est simplement le verso d'un espace qui dans sa forme même rejette l'enracinement. Pour celui qui toute sa vie avait été dans le même lieu, ou sans cesse rat-

taché à lui, fut-ce à distance, la question des racines n'avait pas de sens : il en avait et de solides. Car le plus souvent aujourd'hui ce ne sont pas de racines vivantes qu'il s'agit, mais d'en refaire vivre, soit en les inventant de toute pièces, soit en réanimant un lien rompu de longtemps. Ainsi voit-on renaître tout un ensemble de représentations qui donnent sens à des lieux dans des formes qui sont antérieures à la modernité, voire d'un grand archaïsme : espaces mythiques, reconstruction d'une logique du sacré (qui peut n'être fondé que sur l'histoire individuelle ou collective), pèlerinage, géomancie parfois - bien que cela soit une représentation et une pratique importés, etc. Parce que, quelque soit la volonté de rationalisation, il est clair que les hommes ont besoin d'autre chose que d'être distribués dans l'espace du plan où les disposent les aménageurs divers. Ce qu'avait largement senti W. Benjamin dans son analyse de l'espace parisien, témoignage et critique de la modernité.

Dans le même sens, on voit fleurir une nouvelle figure de l'espace : le local. Ce n'est évidemment pas une distinction fondée sur l'échelle ou une partie d'espace, mais bien sur une structure différente de celle du ... faut-il dire central ? ou national ? ou quoi ? Justement, que le local ne soit l'antonyme de rien de précis signifie bien qu'il ne s'agit pas d'un lieu mais d'un espace, et que cet espace n'est pas une partie d'espace, un ici plutôt que là, mais un ailleurs : un espace autre, fonctionnant autrement, autrement représenté. Ce paradigme, à travers des formes sociales comme l'écologie politique, mais aussi dans des tentatives d'organisation économique ou sociale concrètes, est certes réactif à la situation insupportable engendrée par l'évolution parfois délirante de nos sociétés. Mais on peut penser qu'au delà de cette réaction, il s'agit en fait de la recomposition d'une complexité relationnelle qui avait été quelque peu oubliée dans l'idéologie scientifique et techno-cratique du progrès.

Même si elle n'a que très rarement réussi à dépasser l'anecdote, l'architecture post-moderne s'apparente au même phénomène. Sa limite est, sauf exception, de n'avoir rien d'autre qu'elle-même pour faire exister le rapport aux lieux qu'elle voudrait réanimer. D'avoir le plus souvent pris l'histoire de l'architecture comme référent ne lui permet pas de faire surgir le sens local qu'elle prétend recréer. Produite dans la rationalité spatiale ordinaire des aménagements, elle ajoute seulement à celle-ci une abstraction supplémentaire, celle de la citation, du culturel, de l'élitisme parfois, de la préciosité ailleurs, etc. Loin de parvenir à enrichir l'espace des dimensions oubliées par la modernité, elle se contente souvent d'en souligner l'aspect désincarné par sa fausse incarnation. Peu importe ici l'échec, lequel d'ailleurs pourrait être dépassé si le rapport aux lieux intéressait les architectes autant que le rapport à leur oeuvre : la recherche va dans le même sens.

On pourrait y ajouter encore le retour à l'histoire aux dépens des sciences humaines ; le ruralisme résurgent dans des termes qui, pour n'être plus ceux de Vichy par exemple, réagissent à un déséquilibre par l'espoir d'un retour impossible et de toute façon insupportable ; et de façon générale, les thèmes de l'annulation du présent et de la modernité, que la fuite en

avant (les post-) ou en arrière (les néo-). Tous ces symptômes néanmoins convergent vers la réintroduction dans ce présent et cette modernité des dimensions absentes, à la fois de conscience et d'agir : la question de l'espace habité y tient une place centrale et paradigmatique à la fois. Qu'est ce qu'une ville aujourd'hui ?

2. REPRÉSENTATIONS SPATIALES

Lorsqu'est énoncé le projet de construire à La Défense la plus haute tour d'Europe (d'Europe seulement hélas !), l'enjeu n'est évidemment pas principalement d'y loger des mètres carrés de bureaux dans les meilleures conditions fonctionnelles, techniques ou sociales.

Cette recherche de la démesure, vieille affaire dont on peut citer mille exemples passés ou actuels, rappelle une autre manière pour l'espace de représenter. Non plus représenter un lieu ou un ensemble de lieux, mais signifier un projet individuel ou social, des rapports entre personnes ou groupes, une relation au monde. Nous y avons parfois fait allusion précédemment, sans nous y arrêter : pourtant, cela est aussi l'espace comme représentation. L'espace sous-tend du sens comme il en est saturé. On ne peut y échapper, même si l'on se donne comme objet la représentation des lieux : il y a là de l'insécable.

2.1. La règle et le sens

2.1.1. Perspective sur le portrait du roi

Dans un très excitant ouvrage, interrogeant la notion de représentation, Louis Marin prend pour modèle *Le portrait du roi*, du Roi-Soleil en l'occurrence. Y est montré, à travers l'étude de différents objets, ce que le portrait du roi gérait alors : les récits de l'histoire du roi, les monnaies et médailles avec la figure qui y est gravée, la distribution de l'espace du château de Versailles, etc. "Le corps du roi est ainsi visible en trois sens : comme corps sacramentel, il est visible *réellement présent* sous les espèces visuelles et écrites ; comme corps historique, il est visible *représenté*, absent redevenu présent en "image" ; comme corps politique, il est visible comme *fiction symbolique*, *signifié* dans son nom, son droit, sa loi." Si nous le citons ici, ce n'est pas tant pour en commenter l'analyse, laquelle s'in-

téresse surtout à l'élaboration de ces représentations, mais pour constater l'étrangeté de la situation historique décrite.

En ce milieu du dix-septième siècle, les modes représentatifs sous lesquels se forment le portrait du roi sont encore ceux que fondent une vision du monde d'avant Galilée et Descartes, d'avant la Renaissance même. La place du mode sacramentel, par exemple, avec la référence claire à la transsubstantiation, (l'hostie royale, dit Marin à propos des médailles) renvoie à une physique implicite alors abandonnée depuis déjà longtemps, bien que l'Eglise freine des quatre fers. De même l'histoire immobilisée en mythe, en récit quasi-biblique, où la parole du roi révèle en quelque sorte l'ordre du monde, où son action en est la raison d'être, relève d'une forme dont s'étaient évadées la littérature où l'historiographie. De même ce n'est pas un espace qu'organise le château de Versailles, mais le lieu où séjourne le roi ; lieu qui ne peut être relié à d'autres tant la transcendance lui est nécessaire : on peut en proposer une image, mais non la placer dans l'espace-étendue, dans le réceptacle sans qualité de l'espace moderne.

Bien que le roi et sa cour ne soient pas les derniers des ignorants, les dispositifs représentatifs employés pour exalter le roi ne sont pas ceux de la modernité de l'époque ; ils sont ceux de la tradition. Certes, celle-ci est remise en cause par une science et des pratiques : mais, bien qu'admises à peu près par les intellectuels, les artistes ou les élites, elles n'ont pas encore d'efficace social suffisant pour cette grande affaire. On peut noter d'ailleurs que, si des références historiques à cette représentation devaient être cherchées, ce serait plutôt du côté des grands empires, chinois ou égyptien par exemple, que dans une tradition féodale.

En matière de représentation des lieux, la perspective cavalière par exemple est à cette époque souvent employée pour les villes, les châteaux, etc., en même temps que se généralise l'usage du plan. L. Marin montre comment se combinent ces deux modes de représentations dans le plan de Paris de 1652 : d'une part l'exactitude *scientifique* du relevé et de la projection des rues, des jardins, des parcelles dans le plan ; d'autre part la figuration non perspective des églises, palais, et autres éléments d'ordre public. A la différence des plans touristiques d'aujourd'hui, où les curiosités sont parfois traitées de cette façon, c'est, dit-il, la représentation des bâtiments publics, ceux qui renvoient à l'ordre essentiel des choses, qui avère la justesse de la représentation réglée du plan aux yeux des utilisateurs d'alors. L'interprétation de Marin en est que : "le savoir et la science de la représentation, pour démontrer sa vérité que son sujet déclare sans ambages, se coulent néanmoins dans une hiérarchie sociale et politique". Ne pourrions nous ajouter que la hiérarchie est justement la forme antérieurement dominante de représentation du monde : s'agit-il d'une vérification par l'ordre social ou par un mode *normal* de représentation de cet ordre aux yeux des populations de l'époque ? Nous pencherions volontiers vers la seconde hypothèse.

2.1.2. La représentation comme tri et comme automatisme

Individuelle ou collective, la représentation n'est pas reproduction, mais, en cherchant à présenter à nouveau, à re-présenter, elle choisit ce qui est présentable, ce qui rend présent l'absence à représenter : absence qui peut être physique, lorsqu'il s'agit d'un corps, d'une personne ; ou qui peut être l'effet de l'immatérialité de ce que l'on veut présenter : un être immatériel (que de corps d'anges malgré qu'ils soient "purs esprits") ou un concept (allégoriquement par exemple). Comment se forment les signes distinctifs, ceux qui rendront présents cette absence, c'est là tout le travail de choix qu'effectue la représentation.

Les opérations qui y procèdent n'obéissent pas le plus souvent à une règle scientifique établie, ou simplement acceptée comme réglée. Cependant, dans un moment social donné, il y a une certaine convergence de ces opérations : technique en un premier sens, correspondant aux moyens disponibles et effectivement employés ; mais plus encore culturelle : les signes sont connus, communs, partagés (les ailes de l'ange ou les trompettes de la victoire), relativement stables. Plus encore ce qui est représentable ou ne l'est pas est socialement délimité, comme le sont les contenus de sens que l'on peut exprimer dans la représentation (peut-on dénuder un saint ou un ange "adulte", par exemple ?).

A l'intérieur de cette stabilité relative, il y a bien sur des transgressions, des inventions, des évolutions : l'art y jouant un rôle essentiel, mais non unique. Cependant, pour être retenues, pour se stabiliser elles-mêmes, ces représentations nouvelles devront être reconnues, acceptées. On peut même parler d'une négociation sociale des représentations : c'est que le nouveau n'est pas ici seulement quelque chose qui n'avait pas été fait, mais quelque chose qui n'avait pas été montré, qui n'avait pas été présenté. Le montrer peut n'être pas seulement un ajout, mais une rupture : de toute façon c'est un surgissement de sens qui comme tel est ou n'est pas assimilable. Et il ne s'agit pas là seulement des représentations picturales ou plus généralement plastiques : c'est tout le jeu métaphorique et métonymique du discours qui est en cause ; c'est finalement ce qui peut être dit ou ne pas l'être. Quelles que soient les causes du possible et de l'impossible. Si bien que l'on est conduit à dire que la représentation opère un tri : positif d'une part, par élimination d'autre part. Elle obscurcit ce qu'elle ne présente pas, ce qu'elle laisse dans l'absence, tout autant qu'elle montre ce qu'elle présente.

Mais aussi elle tend à s'automatiser. La métaphore se fixe comme se fixent dans l'habitude les ailes de l'ange. L'opération de représentation n'apparaît plus alors pour ce qu'elle est, mais comme expression *naturelle*, directe de la réalité : non plus comme choix mais comme transparence. Cela va souvent jusqu'à une identification quasi ontologique entre le représenté et le représentant : les anges ont bien sûr ces ailes et ces airs... angéliques. Sans distanciation, comme dirait B. Bretch, il n'y a plus représentation active, ou même implicite, mais adhésion du sens, sens commun. Echapper à cette forme de représentation suppose un travail

social, même toute question de transgression de sens mise à part : comme on vient de le voir pour le plan de Paris, il faut que la nouvelle représentation soit sanctionnée; par son insertion dans l'ancienne éventuellement, par d'autres moyens parfois (par exemple par décret de la puissance publique).

2.1.3. L'espace représentation : la règle

Depuis la science classique, l'espace est une représentation réglée. Sa règle est particulièrement puissante puisque, d'ordre mathématique, elle est congruente à la raison universelle ; plus, nous l'avons rappelé, elle a ultérieurement été réassurée par son assimilation à l'humanisme : chez Kant explicitement, mais aussi dans toute la tradition rationaliste qui, de la Révolution Française (et le système métrique) aux positivistes du dix-neuvième siècle, identifiera progrès humain et progrès des sciences, progrès des sciences et fidélité à la raison mathématique.

Certes il a fallu longtemps pour que cette raison représentative l'emporte. Nous venons de le rappeler, la légitimité nouvelle ne pouvait se substituer aisément à l'ancienne : d'autant plus que celle-ci était souvent plus *juste*, du moins par rapport à l'usage . Ce n'est qu'avec la standardisation industrielle des pratiques et des produits que la généralisation des mesures modernes a pu se diffuser sans frein, justifiée par les nouvelles nécessités ainsi créées. Il reste que c'est aujourd'hui le mode de représentation de l'espace quasi unique de nos sociétés et le seul reconnu.

Par rapport à d'autres représentations, il a une particularité fondamentale : sa règle. S'il y a dans d'autres domaines des constantes plus ou moins stables de représentation, toujours fragiles cependant, celle-ci est à la fois permanente et certaine. (On peut d'ailleurs se demander si une particularité de la période contemporaine n'est pas l'éclatement du sens et des formes de sa production ; mais ceci est une autre histoire, qui nous intéresse cependant quelque peu en ce qu'elle permet de comprendre la prégnance de ce qui reste de sens certain, de règle.) Ainsi cette règle est-elle automatisée au plus haut point : on est dans le domaine de l'évidence absolue. Le plan de projection, la construction homothétique de la représentation, le jeu des échelles, le système de coordonnées cartésiennes, etc. tout ceci est absolument indiscutable et indiscuté : l'espace c'est cela.

A tel point, que lorsque un mathématicien remet en cause cette règle, lui-même ne le supporta pas. H. Poincaré, après avoir fondé la topologie, rendant manifeste le caractère conjoncturel de notre espace classique, donnant le moyen réglé, mathématique de concevoir une infinité d'espaces - tout aussi justifiables en raison que l'espace classique, et intégrant celui-ci comme un cas particulier - revint en arrière et, philosophiquement du moins, se réassura en adhérant à la notion kantienne d'espace absolu de l'homme, à l'espace classique comme espace humain naturel. Et la topologie alors ? un jeu de l'esprit ? Cette anecdote est assez éclair-

rante : si la stabilité de la représentation spatiale est fondée sur son caractère absolument réglé, cette régularité n'est pas suffisante : la règle topologique est tout aussi forte que celle de l'espace cartésien. Règle donc, plus sanction sociale, adhésion au sens porté par la représentation et sa règle.

Si l'on compare en effet les significations secondes - ou premières ? - des deux représentations spatiales, que trouvons nous ? Nous avons rappelé à propos de l'espace classique la liaison intrinsèque entre sa mise au jour et tout un ensemble de réexamens de l'ordre du monde ; sans revenir sur le détail, insistons sur un point fort : le rapport projectif, qui engendre l'espace classique place l'homme, le regard de l'homme, au centre du monde dès lors qu'il règle son regard par la raison (mathématique) universelle, humaniste. Lorsque Descartes ira jusqu'à expliciter que le point de vue de la science est celui de Dieu, comment ne pas voir la puissance de sens de l'espace qu'il met à plat sous nos yeux, dont il nous donne le moyen de toutes les manipulations comme de tous les repérages. Dès lors du moins qu'on est apte à s'élever au dessus du plan de projection : si l'on veut on se repère mieux qu'on ne s'oriente (Heidegger opposera justement l'orientation dans le monde à la situation dans l'espace), parce que l'on comprend d'en haut mieux que dedans. A l'inverse, que dit la topologie ? Si l'on peut se permettre l'analogie, elle réalise en quelque sorte elle aussi un renversement copernicien : il n'y a pas un espace humain qui serait l'espace, mais une infinité d'espaces dont celui qui aujourd'hui est donné comme consubstantiel à l'humanité. Plus, l'espace n'est pas là avant, mais il n'est que le résultat des opérations qui le créent ; en fait *il n'y a pas* d'espace, sinon justement des représentations, aléatoires comme telles. Ce qui nous semblait être totalement objectif est totalement subjectif, même si le mode de représentation est lui-même réglé et maîtrisable en toute objectivité. L'espace n'est pas une substance, même immatérielle, mais un choix, une intention plutôt. Et l'homme n'a pas de place autre que celle qu'il se donne.

La résistance à de nouvelles représentations, encore une fois elles-mêmes parfaitement réglées, ne peut étonner : elle pose cependant mille questions si l'on fait l'hypothèse d'une structuration sociale en correspondance avec ces représentations. On y reviendra. Mais il y a aussi, tout ce que les représentations éliminent et, pour ce qui est de la représentation spatiale, le tri qu'elle effectue. L'espace classique ne peut qu'éliminer ce qui ne saurait entrer dans sa règle : la différenciation qualitative par exemple. Ainsi un lieu peut se caractériser par ses relations aux autres (centralité par exemple), non par ce qu'il est en lui même (sacralité par exemple). L'espace classique est homéomorphe ("Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune."). Là encore il y a légitimation sociale de la règle de représentation : l'espace de la modernité rompt avec celui de la société médiévale et se laïcise n'ayant plus pour exprimer des hiérarchies qu'un mode distributif. Que l'on se souvienne par exemple de la violence calviniste contre la nouvelle Babylone : c'est bien la notion d'espace sacré elle-même qui est alors rejetée. Assez vite cela deviendra la norme

commune malgré quelques surgissements réactifs (ainsi les apparitions de la Vierge, sacralisant des lieux, ont toujours été au moins réappropriées, dans la période contemporaine, par les secteurs anti-modernistes de l'Eglise : La Salette ou Fatima en sont de parfaits exemples).

Pour être éliminées de la représentation réglées, les formes antérieures de l'espace n'en avaient pas disparu pour autant. Précisons, ce qui était présent dans des représentations anciennes a pu demeurer, en partie du moins. Nous avons signalé plus haut quelques unes de ces permanences ou résurgences, avec la notion de racine par exemple. Leurs représentations ont pu être déspatialisées, ne plus avoir place dans l'espace, elles ont trouvé néanmoins leurs modes et leur efficace. De nouvelles règles de spatialisation permettraient, et c'est le cas de la topologie, de réintégrer en raison ces représentations : il n'est pas certain que cela soit compatible avec l'ordre social présent, ou du moins que cela s'y intègre sans quelque difficulté.

L'espace-représentation a donc cette particularité d'être rigoureusement réglé dans l'opération même de représentation. Ce qui, probablement, renforce d'autant l'automatisation de cette représentation et la difficulté à imaginer, à voir d'autres règles possibles, d'autres représentations possibles, d'autres espaces. Sauf à ce qu'eux-mêmes soient avérés par les règles classiques et que, comme le plan l'était par l'image, ils s'appuient sur l'espace classique.

2.1.4. L'espace représentation : l'interprétation

Ce qui rend l'analyse de l'espace particulièrement complexe, est la dualité de son statut. L'espace est représentation réglée avons-nous rappelé : il est aussi immergé dans un discours. Et ceci à un double titre au moins. Hors les représentations réglées par un procédé contraignant (plan, maquette, coordonnées, etc.), il est parlé à un niveau de rigueur qui n'est pas celui de la règle de représentation, d'une part ; il fonctionne de façon constante comme métaphore, d'autre part, avec les contaminations en retour de la métaphore sur son interprétation.

Arrêtons nous tout d'abord sur ce second aspect, lequel explique largement le premier. L'espace est une structure de sens au delà de toute réalité spatiale : dire qu'on est au centre du problème, ou que tel travail est superficiel n'implique en rien la spatialisation du travail ou du problème. Au delà, le dehors et le dedans, le haut et le bas, l'ouvert et le fermé, etc, sont des significations dont la référence est certes spatiale, mais dont l'usage est beaucoup plus général : parce qu'aux positions spatiales sont associées, à l'intérieur d'une culture donnée, des significations. Ces significations ont souvent une origine dans les usages sociaux de l'espace, et se sont figés - de façon plus ou moins stable - en une symbolique reconnue, partagée. Ces usages peuvent eux-mêmes résulter de représentations qui en quelque sorte en authentifient la symbolique. Ainsi le haut, le ciel, lieux où se tiennent (en représentation) les puissances transcendantes,

et auxquelles se réfèrent (en usage social) les puissances humaines qui cherchent à être associées aux premières, en se plaçant matériellement ou en représentation au dessus du "commun des mortels". Etc.

S'est constitué ainsi au long du temps un aller-retour permanent entre distribution spatiale physique, significations associées aux dispositifs spatiaux, sens métaphorique de l'espace, sens métaphorique des mots de l'espace. Peu-importe d'ailleurs pour nous qui a commencé de l'espace ou du sens. Se tenir en haut, c'est signifier une position sociale ; la partie haute d'un espace n'est pas ressentie et comprise de la même façon que la partie basse ; et parler d'une haute considération indique autre chose qu'une considération simple. On peut évidemment multiplier les exemples. Mais si les mots et les réalités spatiaux se sont ainsi considérablement enrichis, la capacité à représenter objectivement des lieux ne s'en est pas vraiment accrue. Surtout si l'on fait attention à la viscosité étonnante de tout ce qui touche à l'espace, et en particulier le sens.

En effet, cette métaphorisation de l'espace est ancienne, et durable. Bien des sens couramment employés renvoient à des modes de représentation qui ne sont plus les nôtres, mais dont l'usage perdure... faisant ainsi quelque peu perdurer, en dehors du discours réglé sur l'espace, certes, mais de façon très pregnante, quelque chose de ces modes de représentation. Qui ne connaît le septième ciel ou le trente-sixième dessous, bien que la cosmologie où ces termes avaient un sens réglé soit depuis longtemps abandonnée ? Ou encore une certaine nature d'"Au delà" ? etc. Tant et si bien que non seulement il y a métaphorisation, mais des contenus métaphoriques emboîtés, généralement articulés entre eux sans doute, mais d'origine et de sens relativement diversifiés. Essayer d'indiquer toutes les significations métaphoriques possibles de la notion de centre par exemple, entraînerait très loin. Mais, dans la mesure où ces effets de sens font toujours retour vers les dispositifs spatiaux matériels que l'on décrit, représente ou aménage, ce qui est une richesse évidente du langage devient la source d'une difficulté majeure. Lorsqu'on place quelque'un ou quelque chose au centre, à quel sens du centre le place-t-on ?

Ces questions nous renvoient à une sémiologie spatiale qui a été développée par d'autres, et dont l'intérêt est évident. Notamment, elle aide à situer les enjeux et les effets de l'aménagement, de l'architecture et plus généralement de toute spatialisation, comme elle permet de dépasser une vision simpliste de la rigueur fonctionnaliste. Mais la sémiologie, si elle nous aide à analyser le sens, ne nous aide pas pour l'étude des spatialités diversifiées que nous avons repérées : sinon pour nous dégager de l'impression première d'embrouille dans laquelle nous plonge cette contamination réciproque de l'espace et du sens.

La seconde question que nous évoquions au début de ce paragraphe s'éclaire sans mal maintenant : les discours sur l'espace, y compris ceux qui cherchent une certaine objectivité, sont immergés dans cette culture où l'espace fait sens. La règle de représentation s'en trouve évidemment obscurcie, brouillée, perturbée. Distinguer dans la description d'un lieu ce

qui relève de la représentation de l'espace lui-même ou des représentations métaphoriques, ce qui désigne un dispositif matériel ou une organisation du sens n'est pas simple. Surtout si l'on cherche à s'abstraire quelque peu des formulations de l'espace classique : une notion comme celle de perméabilité d'un espace, par exemple, est éventuellement formalisable en topologie ; mais il est souvent difficile de savoir si l'indication est spatiale, renvoyant à la facilité à pénétrer ou non dans un lieu, à en sortir, etc., ou si cette indication est métaphorique, signifiant la capacité à comprendre les personnes qui s'y trouvent, à y être accueilli, etc. La difficulté est d'autant plus grande que les personnes qui parlent mêlent alors intrinsèquement ces deux modalités qui, dans le discours naturel, n'ont pas lieu d'être ordinairement séparées. C'est ce que nous tentons d'exprimer et de clarifier en distinguant la représentation réglée et la représentation interprétation. Mais ce propos reste évidemment analytique, la différenciation demeurant en pratique souvent difficile.

2.2. L'ouverture aux espaces

2.2.1. La résistance galiléenne

Dans ce contexte, il semble intéressant de revenir sur la résistance qu'oppose l'espace classique, galiléen, aux spatialités qui pourtant se font jour dans la société. Nous avons rappelé plus haut la difficulté à laisser émerger, avec un discours spatial nouveau, les règles de représentation qui le fondent. Mais il ne s'agit pas seulement d'une difficulté culturelle ou intellectuelle. Il y a là des enjeux sociaux qui interfèrent de façon permanente. L'unité de la règle de représentation comme sa nature font sens elles-aussi.

Il faut rappeler l'extraordinaire convergence qui s'est réalisée à partir du dix-huitième siècle autour de la science moderne et de l'idée de progrès qui la meut et qu'elle ne cesse de raviver. Peu importe que la science ait changé entre temps : pour beaucoup encore, ne serait-ce que parce c'est elle que l'école enseigne, c'est cette science positive, unifiée, sûre d'elle-même et dominatrice qui est le fondement de la modernité et l'assurance de la raison. Surtout, c'est encore largement le rapport au savoir, à ce savoir là, qui régit les positions sociales et assure les places. D'une double façon : d'une part, par l'effet de compétence potentielle associée à la disposition du savoir scientifique ; d'autre part, parce qu'à la périphérie des sciences se sont constitués, on pourrait dire en décalque, des structures organisationnelles et de pouvoir qui donnent leur rôle effectif à ceux qui détiennent par leur savoir la légitimité sociale de les gérer.

On pourrait citer parmi ces avatars ceux qui ont débordé largement du domaine des sciences dites naturelles, pour penser puis organiser sur son modèle les relations sociales, économiques, politiques. Ils sont d'autant

plus puissants qu'à la fois ils s'appuient sur cette science et la justifient en retour, la légitimant dans un ordre de réalité autre que la sienne. On sait comment l'épistémologie s'est inquiétée des sciences irréfutables, qui ne peuvent avancer qu'en affirmant sans risque de dénégarion leur vérité. Plus souvent encore, plutôt que sous forme scientifique, cela fonctionne par la seule affirmation de scientificité ; surtout lorsque des résultats en assurent le succès (Peut-on rappeler que dès le début du dix-neuvième siècle, Saint-Simon puis Comte réclamaient pour les savants - ingénieurs puis sociologues - le pouvoir, dont leurs connaissances assureraient sans doute la bonne fin ; que l'idée à fait des petits, et qu'aujourd'hui leurs descendants, polytechniciens ou énarques, ingénieurs, médecins ou travailleurs sociaux prolongent leur programme et le réalisent en bonne part).

Parmi d'autres, le taylorisme (lui-même très spatialisé, avec un usage constant du schéma, et appuyé sur un modèle d'espace classique : "one best way") est un bon exemple. Il a à l'évidence permis des progrès économiques considérables et, en version complète (avec le fordisme), des améliorations sans précédents du niveau de vie de presque tous dans les pays industrialisés. Mais il est aussi une forme de rapport social dans les entreprises souvent insupportable et insupportable, en même temps que ses limites d'efficacité sont souvent dépassées. S'il est parfois remis en cause, la résistance à le larguer réellement (je ne parle pas des palinodies paratayloriennes qui prétendent en sortir) est très forte. A la fois parce que cela remet en cause le paradigme scientifique où il s'est construit et qui demeure celui de la plupart ; et parce que son abandon ébranlerait des structures de pouvoir bien établies : ce n'est d'ailleurs pas principalement celui des hautes directions mais, plus important encore, celui de tout un encadrement moyen dont le rôle risquerait alors d'apparaître caduc ou abusif. Abandonner le modèle taylorien semble aujourd'hui un travail excessivement difficile : son enracinement idéologique et sa capacité organisatrice réciproquement renforcées en font un magnifique bastion.

Il en est de même de l'espace et de tout ce qui gravite autour. Comment accepter que soit remise en cause la *légitimité* de la construction projective lorsqu'elle fonde par exemple tout un jeu de représentations sociales et politiques (les sondages...) et fait constamment la preuve (moins certaine, mais enfin...) de son efficacité comme fondement théorique de nombre de calculs et de prévisions économiques ? Quand elle se trouve assimilée souvent au modèle même de la démocratie ? Comment imaginer que des représentations diverses d'un même lieu soient également justes, dès lors que les modes de représentation en sont également réglées, alors que demeure une forme de pouvoir dont la base est l'exclusivité de la capacité à nommer les choses et ce qu'elles sont ? Comment accepter que la représentation spatiale peut se passer des notions de centre ou de haut, alors que ceux qui détiennent le pouvoir de nommer s'évertuent à parvenir ou demeurer au centre d'en haut... ? D'autant là aussi que la force d'objectivation de la représentation classique lui a permis, lui permet encore des réalisations et des réussites constantes, qu'elle est légitimée par son usage quotidien et ses succès évidents.

Il n'est bien entendu pas question de dénier à cette représentation son efficacité ou sa valeur : simplement de remettre en question son monopole. C'est un résultat acquis dans le domaine scientifique : ce n'est même pas encore une question pour la plupart de ceux qui, quelle que soit leur fonction, utilisent des notions d'espace ; ce n'est pas non plus quelque chose qui - dans les représentations/ interprétations - émerge clairement. Alors que nombre de pratiques se développent qui s'appuient concrètement sur des espaces non classiques.

2.2.2. Des représentations multiples

Nous ne reviendrons pas ici sur les représentations spatiales divergentes que nous avons auparavant mises en évidence dans les lieux de travail. Il nous semble plus utile, pour élargir et restituer la question, d'en rappeler les manifestations dans d'autres domaines.

Un aspect essentiel, que nous avons déjà indiqué plus haut, est la réévaluation, consciente ou non, des spatialités que l'espace classique semblait avoir définitivement aboli. Mais il est aussi nécessaire aujourd'hui de prendre en compte celles qui résultent de l'accélération des vitesses et surtout de l'informatisation de la société. Des travaux récents ont développé cet aspect de l'évolution socio-technique et de son rapport à l'espace, notamment les ouvrages de P. Virilio. Mais ce ne sont pas ces représentations qui nous semblent les plus difficiles à repérer ou à analyser, même si il est encore malaisé d'en voir tous les effets. Ce sont plutôt les représentations des lieux ordinaires qui nous semblent à reconsidérer.

A imaginer les villes sur un mode projectif, on a créé des lieux où se développent des relations qui échappent pourtant en bonne part à cette représentation. Les modes de voisinage par exemple sont aujourd'hui beaucoup moins marqués par la distance au sens métrique classique que par des relations qui ne dépendent pas d'elle mais des diverses activités des uns et des autres. La forme association et tout ce qui se développe d'actions ou de revendications de type localiste autour d'elle, exprime bien cette nouvelle proximité. Dans nombre de cas on a pu noter qu'étaient ainsi valorisés les rapprochements qui prenaient sens dans l'espace sans lieu de ces relations, jusqu'à les nommer voisinage, ou à induire des erreurs patentes de mesure des distances.

Mais ce qui est vrai des personnes l'est tout autant des institutions, ou des entreprises. Dans leurs choix de localisation, on a ainsi montré que celles-ci ne considéraient pas un espace isomorphe, qui n'aurait de caractères que ceux des systèmes de communications ou des services qui s'y trouvent disponibles : elles le repèrent plutôt comme un ensemble de champs, avec des propriétés différenciées, sans que celles-ci puissent se réduire à des éléments spécifiés. La distance évoquée est alors plus souvent d'ordre affectif que basée, par exemple, sur la durée nécessaire pour joindre deux points : et pourtant ce sont bien des espaces qui sont considérés, avec

toutes les caractéristiques de ceux-ci : dedans et dehors, ouvert et fermé, avec des limites, des distances, etc.

Au delà, c'est la représentation des espaces territoriaux qui évolue aussi très rapidement : à tel point que des idées comme celle de frontière, ou de nation - du moins en ce qu'elle désigne une entité socio-politique rassemblée plutôt qu'une culture - tendent à l'obsolescence. La présence du monde, et la présence au monde, s'est considérablement accrue, permettant des représentations complètement nouvelles de son espace propre, irrigué qu'il est de cette présence. Il suffit d'écouter des jeunes pour savoir combien leur monde n'est pas celui d'il y a quelques décennies. Leur monde, c'est à dire aussi bien la représentation qu'ils en ont que celle de leur place en son sein.

Un second aspect doit aussi retenir l'attention. Il ne s'agit pas seulement d'espaces nouveaux ou différents. Mais pour la même personne ou le même groupe de vivre dans ces divers espaces. Chacun, dans un pays comme la France - et à l'exception des personnes qui n'ont pas accès aux conditions de vie considérées comme normales - est amené à passer fréquemment d'un espace à l'autre. Il y a celui, le plus traditionnel, où les distances métriques se franchissent à des vitesses de quelques mètres par secondes, où la voix atteint, en instantané, au mieux quelques centaines de mètres, où il n'y a pas de superposition possible de plusieurs corps en un même point précisément situé, etc. Et puis il y a pour rester au plus simple, celui du téléphone, celui de la télévision, celui des réseaux télématiques d'entreprise ou publics, etc. Avec pour chacun d'eux des formes particulières, des conditions d'accès différemment réglées, des capacités de superposition (ne serait-ce que dans la conférence téléphonique) ou de transmission de données spécifiques... Chacun de ces moyens, et leur usage, installe un espace propre, et nous passons de l'un à l'autre, sans difficulté excessive d'ailleurs.

La présence à ces différents espaces a sa correspondance possible dans l'organisation des lieux eux-mêmes et de la façon d'y vivre ou d'y travailler. La disposition d'un réseau de télécommunication dense pourrait ainsi permettre de penser l'urbanité de façon nouvelle. A condition que soit reçu et reconnu ce qui se joue là.

2.2.3. La règle et le bricolage

Ce qui frappe, lorsqu'on cherche à décrire ces manifestations de nouvelles spatialités, c'est la difficulté à trouver les mots adéquats. De même ceux qui proposent ou produisent des représentations spatiales non classiques semblent le plus souvent ne pas disposer du matériel verbal et surtout conceptuel nécessaire à les exprimer. Probablement n'est-ce que dans la littérature la plus onirique, certains ouvrages récents de science-fiction notamment (W. Gibson, par exemple), ou chez quelques cinéastes (W. Wenders) que le "paysage" composé de ces espaces différents articulés les

uns aux autres est rendu, sinon visible, du moins lisible. Il ne suffit pas que des représentations se forment, il faut qu'elles trouvent place.

On touche ici au coeur de la question de l'espace comme représentation. Que trouve-t-on en effet noués ensemble dès lors qu'il ne s'agit pas d'une approche scientifique de l'espace, mais du domaine des activités et représentations ordinaires, quotidiennes ? D'abord, un ancien mode de représentation, admis sans partage, parfaitement "automatique" au sens où nous avons entendu ce mot précédemment ; puis un système de sens articulé au précédent, tout aussi solidement implanté, tout aussi immanent au discours naturel ; enfin l'émergence de pratiques ou de situations nouvelles, difficiles à isoler, à penser pour elles-mêmes, dont les correspondances en terme de significations sont rares et instables. Par exemple, des notions comme celles d'ubiquité ou d'éternité pourraient être retenues pour exprimer ces nouvelles significations. Mais leur sens est encore trop celui d'une pensée pré-scientifique, notamment théologique, pour pouvoir être repris dans l'usage courant : encore qu'on puisse voir depuis quelque temps leur relance par la publicité des Télécommunications. De même la notion de carrefour utilisée par celle de la RATP : "la ville est un carrefour", si elle est moins chargée de sens ancien, reste pour beaucoup une idée pauvre malgré l'intention beaucoup plus intéressante qu'elle porte en elle. Aussi bien, et même si l'on peut aligner encore quelques exemples, les nouvelles représentations spatiales se trouvent dans un état d'infériorité manifeste. Et cela d'autant plus que, nous l'avons rappelé, ce qui est en cause les dépasse.

Ce qui fait obstacle ici, c'est le paradigme établi. Sans reprendre les analyses qui ont mis en valeur cette notion (M. Foucault d'une part, mais aussi T. Kuhn, bien que celui-ci s'intéresse exclusivement au milieu scientifique), on doit noter que le paradigme de l'espace classique tient, du moins en dehors de la science. Enfin, il tient encore.

En effet, de nombreux symptômes tendent à montrer que, au delà des pratiques, nous en avons parlé plus haut, sa discussion comme paradigme est ouverte. Notons dans le désordre : la multiplication des publications de vulgarisation scientifique traitant notamment de l'espace (de l'astronomie à la physique quantique) ; la montée en puissance idéologique de notions comme celle de décentralisation ou d'écologie, qui portent en elles, même si c'est encore implicitement, une autre représentation spatiale ; des notions nouvelles en urbanisme, et une façon différente d'appréhender la ville, autour des réseaux plutôt que des axes, à partir des pratiques plutôt que des normes, etc. ; la remise en cause de conceptions très liées à une certaine vision de l'espace, comme la représentativité (politique ou sociale) ou la légitimité hiérarchique ; etc.

Ce qui semble bouger n'est certes pas seulement l'espace, mais un ensemble de représentations, dont l'espace classique est une part. A l'inverse, on peut penser que ce sont les mouvements propres et autonomes de diverses conceptions plus ou moins liées entre elles qui émeuvent l'ensemble représentatif. Cet ensemble, on pourrait dire que c'est, dans les termes

du premier Wittgenstein, *le monde* où nous vivons : alors force est de dire que ce monde est en négociation. D'un côté un système de règles et de sens déjà ancien, bien installé et défendu (le retour à Kant, très à la mode ces derniers temps, le montre bien) ; et de l'autre, des notions incertaines hors leur champ réglé (les concepts scientifiques), n'ayant pas encore leur place assurée dans l'ordre du sens, tentant de bricoler leur expression. D'un côté des pratiques instituées, même si souvent en crise, appuyées sur l'ordre social et le confortant ; de l'autre des tentatives encore brouillées, marginales même si elles atteignent une certaine notoriété, voire quelque puissance effective. C'est aussi que l'absence de représentation englobante appuyée sur ces pratiques et ces tentatives les affaiblit ; que leur faiblesse institutionnelle rend difficile la mise en place d'un ensemble représentatif cohérent ; qu'elles ne sont justement pas encore comprise dans un paradigme établi ; et qu'à ne l'être pas, elles sont moins repérables et moins efficaces, moins aptes aussi à conquérir cette position paradigmatique.

Aussi bien, lorsqu'il s'agit des représentations spatiales, constate-t-on comme une espèce de bricolage. Les spatialités nouvelles utilisent le plus souvent pour se dire des notions et des mots qui sont ceux de l'espace classique, sa grammaire si l'on veut : vocabulaire et syntaxe. On parlera de distances, de centres, d'isochronies, etc., alors qu'on cherche justement à échapper à la centralité, aux distances métriques ou temporelles. Les espaces urbains en réseau ne trouvent pas d'expression représentative, sinon le plan qui, lui, ne peut exprimer cette réalité. Sans parler des espaces télé-structurés. On se trouve en quelque sorte dans la situations des premières voitures automobiles utilisant les formes des voitures à cheval, avec un moteur en plus ; il faudra quelque temps pour que la forme de l'auto se détache de cette image : combien de temps pour faire exister la représentation des espaces pluriels contemporains ? Combien encore pour que ces représentations trouvent, dans l'usage quotidien, des formes réglées ?

2.2.4. Les paradoxes de la gestion spatiale

Cette incertitude de la représentation, règle et sens, a sa traduction dans la gestion spatiale : urbanisme, aménagement des lieux de travail, ou du territoire, etc. Au moment où elle a besoin de nouveaux instruments pour traiter des problèmes spatiaux actuels, elles reste engluée dans ses représentations traditionnelles, avec les formes matérielles et les significations qui y sont liées, avec les formes sociales et les mode de décision qui s'y accordent.

Les débats actuels sur la ville, notamment dans les métropoles européennes, est tout à fait significatif de cet état des choses : recherche vraie de nouvelles voies et carences théoriques et méthodologiques, carences d'imagination aussi (c'est à dire de moyens de représentation dans l'imaginaire). Le cas de Paris est exemplaire (celui de Londres aussi, d'ailleurs, malgré certaines différences ; il faudrait probablement mettre à part Ber-

lin, où un travail particulièrement intelligent et novateur s'accomplit...; mais Berlin, est-ce sans rapport, est singulière à bien d'autres égards). Le blocage de la métropole parisienne, notamment sa thrombose circulatoire récurrente est bien analysée ; on en connaît les causes et l'évolution probable. Quelle solution est-elle préconisée ? Faire un peu plus et un peu mieux comme auparavant ; renforcer la centralisation dans une sorte de Gross Paris nostalgique du Second Empire ; ajouter des voies aux voies et des voitures aux voitures ; densifier les zones saturées pour justifier ces nouveaux travaux ; etc. Quelque chose comme du délit de fuite. Mais l'absence de représentation d'autres spatialités que celle de la ville du dix-neuvième siècle - quand ce n'est pas celle du dix-septième - rend difficile d'entendre d'autres propositions (sans parler une fois de plus des structures socio-politiques en cause). La multiplication du dual rocade-zone piétonnière dans les villes européennes est du même aloi, ou cet autre : zone de bureau, zone d'habitat... Bref, au moment où les câbles s'allongent, où le nuage des satellites s'étend, où dans d'autres régions du monde des urbanités autres se formulent et se mettent en forme, on continue à user d'une modernité qui était déjà archaïque lors de sa reconnaissance.

On ne s'attardera pas sur un paradoxe secondaire mais significatif : c'est au moment où la science avait abandonné l'espace classique que la gestion spatiale a découvert sa vocation (et sa légitimation) scientifique, dans le couple zonification-circulation. On y a certes ajouté depuis une dose aléatoire de systémique du meilleur effet : il reste que l'on se trouve là en face d'un magnifique exemple de compactage du sens, de la règle de représentation et des positions sociales, dont il est particulièrement difficile de sortir.

Citons-en un dernier exemple, celui de la campagne. La campagne se vide, la campagne se meurt nous dit-on. Et puis que faire ? Mais comment ne pas voir qu'il n'y a - en Europe occidentale - pratiquement plus de campagnes ? La campagne, de mode d'organisation de la production et de la vie quotidienne est devenue une catégorie sur la carte : l'absence d'agglomération importante (ainsi que le dit la définition statistique du rural) ; de pays s'organisant et formant ainsi des lieux particuliers, elle est devenue paysage, pittoresque. Quelles modalités d'y produire et d'y vivre aujourd'hui sont-elles différentes de la ville ? quelles en sont les usages, et ce sont les usages de qui, etc. ? Là encore il y a carence d'image, et d'imagination. Restons-en là pour le moment. Encore qu'il faille signaler, ne serait-ce qu'à titre d'indice la multiplication des festivals divers, des stages de ceci ou cela, des sentiers de petite et grande randonnée, mais aussi des hyper-marchés ou des entreprises agricoles sans lieu : des urbanités si l'on veut.

Le paradoxe alors se déploie autrement : c'est celui de l'ouverture des possibles face à la difficulté à les faire exister comme tels, c'est à dire à les représenter. On retrouve ici au travail les trois instances souvent évoquées ci-avant : les pratiques, les représentations réglées, les ensembles de sens avec leurs appuis dans les structures sociales. L'enjeu de ce travail sociétal est double : faire exister les spatialités nouvelles dans le

champ des représentations reconnues, réglées ou quasi ; et faire évoluer les ensembles représentatifs qui gèrent l'ordre social par la reconnaissance de ces spatialités ; ou bien s'efforcer de maintenir les choses en l'état, avec le risque d'y perdre la vie. Négociation de la société avec elle-même dont il est difficile, quelle qu'en soit l'urgence, de penser l'achèvement.

6. reprise théorique et méthodologique

Les problèmes méthodologiques rencontrés dans cette recherche ne sont pas accessoires puisqu'ils nous amènent à repenser son déroulement. En effet, si cette dernière a pu aboutir à quelque chose, c'est d'abord à une reformulation de sa problématique sous l'effet de la confrontation de ses avancées théoriques aux faits récoltés au cours du processus d'enquête.

On l'aura compris, il ne s'agit pas de méthodologie au sens de recette permettant d'accommoder l'hypothétique avec du réel ; il s'agirait plutôt de méthodologie comme pouvoir de questionnement du théorique.

1. PROBLÈMES DE COMMUNICATION

1.1. Stratégies d'intéressement et entretiens

Si l'entretien apparaît comme le seul moyen de mettre en scène les représentations des usagers des *espaces de travail* étudiés, il reste qu'il faut préciser quelques enjeux essentiels sur un plan méthodologique aussi bien que théorique, de cette approche.

En effet si l'entretien renvoie sur un plan méthodologique *classique* à l'analyse de contenu, il faut préciser que cette dernière est tout à fait incompatible avec notre approche. Ce qui retient notre attention est plutôt une manière d'appréhender à travers le matériel discursif la mise en jeu d'un système représentatif formalisable et susceptible de donner cours à une méthodologie reproductible. Ce qui implique néanmoins une possibilité de développement d'une méthode d'analyse du discours d'espace produit par des sujets divers.

Bien entendu, nous sommes amenés à rappeler les remarques classiques de conduite et d'analyse d'entretien, il s'agira toutefois de réorganiser ces données connues et communes en fonction des problèmes spécifiques soulevés par l'appréhension de notre objet particulier.

Cependant il faut reconnaître l'existence de difficultés inhérente à cet enjeu. Une première confrontation des entretiens apporte quelques éléments. Par delà le truisme qui consiste à énoncer l'inégalité sociale et psychologique des sujets devant l'usage de la parole, nous pouvons pointer des manifestations essentielles de cette réalité. Il ne s'agit pas de constater que certains entretiens sont plus *intéressants* que d'autres bien que cela soit, il faut plutôt préciser comment cette différenciation se manifeste et ce qu'elle peut apporter à notre démarche. *L'intéressement* peut se manifester à plusieurs niveaux par :

- Des phénomènes classiques de soumission aux désirs du chercheur, mais cette manifestation que les psychologues qualifient de *transférentielle* ne nous permet pas (dans le cadre de notre investigation) de faire avancer le problème.
- Des tentatives de reformulations et d'interprétation de la demande exprimée par les chercheurs. Cet aspect du phénomène est beaucoup plus intéressant puisqu'il est au centre de toute investigation s'attachant aux représentations. Bien entendu le succès de cette stratégie reste aléatoire, puisque soumis à une adéquation entre le discours du sujet de l'entretien et la tentative de *non-discours* de celui qui le mène. Il reste que ce phénomène est susceptible de donner des résultats intéressants ne serait-ce que dans ces effets sur l'épistémologie de la recherche

(questions que nous aborderons plus loin). Bien entendu ces phénomènes sont liés à celui que nous évoquions précédemment.

- La maîtrise discursive peut se manifester classiquement par des phénomènes de lexique (quantifiables et étudiés par la socio-linguistique) qui peuvent évidemment contribuer aux fonctionnements interprétatifs évoqués ci-dessus. Mais une autre manière de parvenir au même résultat consiste en une *narrativisation* des données. En effet, la compétence linguistique qui consiste à être capable de raconter une histoire présente un certain nombre d'avantages. Contrairement à une tentative interprétative toujours soumise à une erreur d'appréciation, la *narrativisation* permet une fuite en avant du sujet, qui se caractérise par sa conformité sociale ("être capable de parler devant un public") tout en se distribuant plus largement dans le champ social (l'aspect traditionnel de cette pratique qui existe en divers lieux avec des règles variables selon les groupes concernés). L'intérêt second de ce type de manifestation réside dans sa capacité de mettre en jeu une rhétorique qui n'est pas sans poser d'autres problèmes puisqu'elle ramène les représentations à un niveau strictement discursif. Toutefois cette dimension peut être multiforme puisque la *narrativisation* peut être stéréotypée ou au contraire inventive (par recouvrement de ce qu'elle a de rhétorique).
- La dernière manière consiste à parler et à représenter de l'espace. Cette réponse peut emprunter aux autres modes, mais sa problématique réside dans le fait que cet *espace* peut se limiter à quelques signifiants perçus dans la communication ("chercheurs", "architecture", "Espaces du Travail", etc.). Insistons sur le fait que la demande formulée par les chercheurs est elle-même paradoxale¹ dans ce qu'elle impose de parler d'un "lieu de travail" sans s'étayer sur les stéréotypes inhérents aux dissimulations nécessaires à l'exercice d'une spontanéité représentationnelle du sujet.

Si l'entretien apparaît comme la méthode permettant d'appréhender les représentations de l'espace chez des sujets différents, il soulève donc toutes ces difficultés que nous avons tenté de sérier.

La séparation des effets du discours qui ont été rapportés à autant de stratégies discursives mettant en jeu les protagonistes de l'entretien, ne doit pas faire illusion, un même sujet peut faire appel à toutes ces ressources au cours d'un seul entretien. Ainsi ce que nous tentons de séparer pour le comprendre se mêle et agit d'une manière ou d'une autre. En effet, il

1 Tout comme l'est l'injonction "soit spontané !".

ne faut pas seulement mettre en avant les manifestations discordantes qui laissent paraître leur *procès de production*, au contraire il faut toujours songer au critère du succès discursif qui se mesure à l'aune de sa dissimulation du construit au profit de l'ineffable spontanéité¹.

A partir de ces jeux subtils et cependant communs du langage, on peut mesurer les variations du produit d'entretiens menés selon le même protocole et avec un échantillon sélectionné en fonctions de critères socio-professionnels ainsi qu'en tenant comptes des hypothèses particulières concernant l'organisation spatiale du travail. Et c'est ce que nous avons tenté de souligner, ces variations ne sont aucunement réductibles aux facteurs sociaux de définition de l'échantillon. En effet, la compétence discursive qui produit l'intérêt de l'entretien ne peut jamais être imputée à une conformité aux compétences standard du chercheur. Insister sur ce point ne consiste pas à rappeler les conventions d'usage socio-épistémiques qui tendent à ne pas sombrer dans un certain socio-centrisme ; mais il n'est pas question non plus d'une déclaration d'intention relativiste (que nous ne rejeterions pas totalement) ; il faut simplement insister sur les fondements discursifs des relations sociales du niveau *micro* (celui de l'entretien) jusqu'au *macro* (disons l'idéologique par exemple).

Il reste peut-être souhaitable de confronter ces constats à la problématique linguistique de l'énonciation. En effet, il est utile de revenir à la distinction *récit/ discours* introduite par Benveniste², pour désigner une distanciation ou non de l'énoncé par rapport à ses conditions de production. Mais seulement la seconde notion sert à caractériser la majorité des produits de l'activité langagière. Il reste cependant que si cette distinction ne permet pas vraiment de séparer les différentes occurrences de notre échantillon d'entretien, elle lui apporte néanmoins un éclairage nouveau. Si notre problématique est aux antipodes des analyses linguistiques qui constatent une impossibilité de maintenir d'une énonciation dans le cadre étroit du récit, il faut admettre que nos problèmes sont probablement résultat d'une démarche à la perspective inversée.

Les entretiens se caractérisent plutôt par une *modalisation* (un marquage du lieu de l'énonciation) qui est également une manière d'*euphémiser* un rapport à la situation. Ainsi cette démarche vient à nouveau rencontrer une pratique plus valorisée puisque le récit dans son acception plus générale vise également à réutiliser un complexe de contenus et de formes qu'il tente de rendre intéressant tout autant que crédible.

1 On peut citer sur un plan théorique l'analyse de ce phénomène que développe E. VERON, *La sémiologie sociale*; ainsi que l'étude plus efficace que consacre à ce phénomène B. LATOUR, *Les microbes*.

2 Cf. E. BENVENISTE, *Problème de linguistique générale*, tome 1,
- *Récit* : "il s'agit de la présentation des faits survenus à un certain moment du passé, sans intervention aucune du locuteur dans le récit", p.239 ;
- *Discours* : "toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière", p.241-242.

Il fallait donc faire un détour par cette voie difficilement réutilisable, des études de l'énonciation afin de préciser les enjeux de l'analyse discursive d'un corpus d'entretiens qui ne peut-être appréhendé comme pures données mais qui fait appel, au contraire à une formalisation. Si l'entretien permet d'accéder à des représentations grâce à son statut de *donné a priori moins formulé*, moins formalisé ; toute formalisation sérieuse de ses représentations nécessite cependant une attention aux formes de son organisation discursive.

1.2. Négociation sur la nature de la notion d'espace

Au delà des problèmes particuliers d'interférence d'éléments extérieurs dans le procès de communication que nous tentons d'établir au cours de chaque entretien, une question particulière se pose, celle de *l'objet* de la communication. En effet, nous avons montré jusqu'alors comment le discours sur l'espace pouvait être parasité par des signaux provenant des contraintes fonctionnelles de son émission ; il faut encore se pencher sur ce que pourrait être le *pur objet* des différents messages.

Il est bien illusoire de prétendre atteindre un objet constitué dans n'importe quel processus scientifique, toutefois, il reste souvent à préciser les modalités de construction d'un objet particulier dans leur contribution à une problématique particulière. Ainsi la question de qui nous vient est : comment parler de l'espace avec des sujets sans induire une représentation de celui-ci. La gestion de cette induction qui se limite souvent à une *non-directivité*¹ chère à la psychologie sociale, est ici essentielle en ce qu'elle conditionne toute visée de formalisation de cet objet complexe que constitue l'espace. Il semblerait donc qu'il y ait là matière à interroger une première négociation qui s'exprimerait sur des représentations ou plutôt sur du représentatif non encore structuré.

Afin d'illustrer les problèmes de cet ordre, examinons un fragment d'entretien :

Sujet - « Non, c'est vrai que j'aime bien les contacts humains, donc, je préfère bien souvent, plutôt que de perdre un téléphone, ... bon inévitablement je dois passer 50% de ma vie au bureau au téléphone, mais lorsqu'il s'agit de contact sur place, lorsqu'il s'agit d'aller voir les chefs de *desk* par exemple pour les stages ou pour demander des informations, je préfère aller les voir plutôt que de leur téléphoner lorsque ce sont des gens qui sont **proches** de moi, c'est-à-dire qui alternent entre le 3ème et le 4ème étage. »

1 Dont les modalités pratiques ont été codifiées par Carl Rogers.

Enquêteur - «Qu'est-ce qui est loin de vous?»

Sujet - «**Rien** en fait [rire], je marche très vite, j'ai des patins à roulette, un skate-board.»

Enquêteur - «Vous dites qu'il y a du "proche" c'est qu'il y a du loin.»

Sujet - «Qu'il y a du loin !?...»

Enquêteur - «Je ne sais pas si vous dites qu'il y a du "proche", c'est qu'il y a du loin, vous dites "les gens sont "proches de moi" alors qu'est-ce qui est loin ?»

Sujet - «Ce qui est loin ce sera peut-être le **Ministère des Affaires Etrangères**, le **Quai**.»¹

Que se passe-t-il dans ce fragment de discours d'espace ?

L'enquêteur ayant repéré des *proximités* dans le déroulement du discours du sujet tente une interprétation qui n'est rien d'autre qu'une banale reformulation interprétative, et le sujet ne répond pas en désignant directement des lieux concrets ou abstraits mais en insistant sur sa propre mobilité. L'enquêteur pense en terme de d'opposition isotopique de lieux (reformulation interprétative axé sur "proche"/ "le 3ième et le 4ième étage" = > "loin"/ "x"), et face à ce qui apparaît pour lui comme un défaut de réponse ; il livre sa reformulation suivie de sa reformulation-interprétation (qui peut être présentée sous forme d'équation) en guise de réitération de la question. Face à cette dernière, le sujet n'a pas de réponse et ne comprend pas puisqu'il ne partage pas la même structure topique (et peut-être topologique), la même représentation de l'espace. Puis dans un troisième temps l'enquêteur développe sa propre représentation et c'est alors que le sujet peut répondre avec une certaine réserve à la demande implicite qui lui est faite de formuler une représentation conforme.

Représentation, communication, induction, il semblerait que les processus jouent ici un rôle d'interdéfinition d'une réalité commune sur laquelle il y a moyen de s'entendre par une négociation symbolique.

Ce détour qui peut sembler anecdotique, n'est pas là pour souligner quelques inévitables défauts de conduite d'entretien mais pour illustrer toutes les difficultés de communication à propos de notions aussi essentielles que celle d'espace. Rapprochons ces problèmes particuliers auxquels nous nous trouvons confrontés aux expériences que la psychologie génétique met en place pour mesurer dans un processus expérimental et clinique classique, la position d'un sujet sur un axe de développement génétique balisé par l'acquisition de certaines qualités sensorielle et symboliques.

1 Entretien recueilli par nos soins, c'est évidemment nous qui soulignons pour marquer le processus d'argumentation et qui faisons apparaître en gras les objets spatiaux de ce processus.

Ainsi nous pouvons avancer que la situation de communication à propos de la notion d'espace quelque soit la particularité de l'objet que nous appréhendons ne nous éloigne pas des démarches plus appareillées s'attaquant à des notions plus élémentaires. Ainsi nous ne sommes pas si loin de la question fondamentale qui travaille les psychologues du développement lorsqu'ils se penchent sur la "conservation des quantités" ou de n'importe quelle autre étude d'épistémologie génétique. En effet si la communication avec le jeune enfant à propos des *opérations* qu'un chercheur fait subir devant lui à des liquides laisse toujours place à une ambiguïté communicationnelle. Lorsqu'un enfant répond que l'eau colorée qui vient d'être transférée d'un récipient haut et à section réduite dans un autre plus bas et à section plus large est en *quantité moindre*, nous sommes jamais certain que c'est bien au même concept de *quantité* (et non pas de quelque chose qui serait plus proche de la hauteur, par exemple) qu'il fait référence.

Il ne s'agit donc pas de dévaloriser la réflexion des chercheurs en psychologie du développement pour nous dédouaner, mais plutôt de constater qu'en dehors des restrictions précédemment soulignées, il y avait une importante similitude d'approche. Après avoir accentuer la différence de niveau d'organisation des problématiques de la Représentation¹, il nous faut envisager l'hypothèse d'une certaine liaison (plutôt que continuum) entre les différents niveaux. Insistons cependant sur le fait qu'il est nécessaire de penser l'objet dans des termes plus ou moins systémiques, afin de prendre compte l'aspect morpho-dynamique des concepts appréhendés.

Nous avons donc examiné deux situations qu'il faut mettre en parallèle sur un plan qui ne soit pas limité à l'analogie. Recensons donc la part d'identité en la rapprochant aux différences de ces deux types d'étude :

1 Nous avons choisi d'écrire Représentation afin de la distinguer d'une représentation en tant qu'élément isolé tantôt sommable ou juxtaposable ; la Représentation désignant une activité globale mais néanmoins structurée par niveaux d'organisations qu'il faut penser en fonction de but, de protagonistes, de paradigme, le tout constituant un système représentatif dynamique faisant l'objet d'une Négociation (produisant sur le même modèle des négociations locales).

Ressemblances :

Toutes deux sont des démarches de recueil d'information orientées par rapport à une théorie qui est sensée prendre en charge la définition de la réalité et sa communication, mais avec une attention portée à la "spontanéité" de l'expression des sujets

Toutes les deux cherchent à obtenir des faits qui releveraient du *réel* par un jeu de communication détournée, oeuvrant sur sa nature ou ses qualités.

Toutes les deux sont amenées à engager une négociation sur la nature du réel en investissant la médiation sémantique qui relie les faits à leur manifestation/ expression.

Dissemblances :

Elles sont diversement appareillées dans leur quête d'information, la première utilise une situation problématique (l'entretien) mais en faisant appel à une pratique commune et spontanée (la discussion), alors que la seconde se sert d'un dispositif créant une situation de test à l'aide de petites expériences de physique sensée reproduire des situations concrètes.

Mais les réalités abordées sont très différentes puisque la réalité d'un lieu de travail a besoin d'une démarche discriminative et interprétative (complexe) alors que la situation de test en psychologie génétique est amenée à produire une information simple (binaire).

Alors que la première situation nous avons affaire à un dispositif négociatif qui assume ses contradictions même s'il tente d'en limiter les effets (*non-directivité*), la seconde négociation assure une maîtrise du procès par un dispositif physique éludant sa dimension discursive.

Cette mise en relation de deux types d'expérience peut illustrer les avantages et les inconvénients d'un processus ouvert de recueil et de négociation sur la nature des faits par rapport à un dispositif expérimental fermé¹. Cependant il semble que ce mise en perspective permet également d'interroger ce qui lie les deux démarches, c'est-à-dire cette négociation sur la nature du réel qui caractérise aussi bien la pratique représentationnelle que son analyse. C'est donc cette pratique représentationnelle qu'il nous faut interroger pour analyser les ressemblances/ dissemblances entre

1 Notons que ce dispositif, quelque soit ses avantages n'existe qu'en relation avec une vaste entreprise théorique menée par Piaget, et actuellement constituée en secteur de recherche à part entière puisque la *psychologie de l'enfant* est devenue synonyme de *psychologie génétique*.

deux situations qui pourraient être réduites à de simples représentations, en insistant encore si besoin est¹, sur le fait que notre approche en terme de système représentatif vise à dépasser la thématique (/problématique) de la représentation développée dans l'analyse sociologique classique. Donc si la logique des représentations est l'élément commun qui permet un rapprochement des pratiques, elle permet sous réserve d'un problématisation qui affronte les questions de l'organisation sociale de la Représentation, de ne pas buter indéfiniment sur l'interprétation du réel.

La question qui découle logiquement de cette problématique ne se limite pas à l'objet particulier de l'espace, mais dépend plus généralement de l'analyse des systèmes représentatifs. En effet, lorsqu'on parle de "représentation" on évoque tout à tour "les représentations des distances chez l'enfant de 3 à 6 ans" et les "représentations politiques des ouvriers de l'industrie automobile". S'agit-il du même objet ? Il semble bien qu'il y ait des différences significatives entre les niveaux d'organisations de ces deux systèmes. Ainsi le second type de représentation est plus secondarisé et s'il peut s'étayer sur des représentations plus élémentaires n'en met pas moins en jeu un autre niveau du rapport sujet/objet.

Mais il faut bien préciser qu'il ne s'agit pas de séparer deux ordres de représentation au nom d'une référence au biologique pour les premières et au sociologique (l'opposition classique nature/culture), mais d'insister sur le fait que la communication qui a pour objet ces différentes représentations ne fait pas appel aux mêmes codes sociaux.

Notre problématique se situe donc à un niveau très élémentaire bien qu'elle fasse appel à des objets très élaborés. Cette situation est importante à préciser car comme nous le verrons par la suite, l'analyse des représentations de l'espace du travail est à chaque fois menacée de sombrer dans une prise en compte d'un espace social qui s'opposerait à un espace rationnel. Avec le choix (préalable et peut-être provisoire) de l'entretien nous sommes amené à manipuler non seulement du discours (sur quoi nous reviendrons) mais surtout des objets qui se caractérisent par leur haut niveau d'élaboration et d'organisation. Il est évident que si l'espace du travail présente un certain nombre d'avantages, dont surtout celui de représenter sous une forme relativement stable toutes la complexité d'une société, la contrepartie de cela réside dans son encombrement aussi bien physique que notionnel.

Il apparaît que nous avons alors affaire à un problème de communication puisque la demande adressée au sujet de l'entretien est toujours susceptible d'entrer en résonance avec des représentations plus secondarisées que celles que nous visons. En effet, il existe déjà un discours sur l'espace qui se trouve pré-existant à notre investigation et qui est toujours susceptible d'interférer avec celle-ci.

1 Puisque l'insistance s'est faite théorie, Cf.

L'examen de ces différents problèmes permet de reconsidérer un choix méthodologique qui pouvait paraître au départ mal assumé, celui de l'absence de protocole de test ainsi que la priorité donnée à l'approche des représentations de l'espace à travers des entretiens non-directifs. Après avoir clarifié en partie cette position méthodologique à travers un examen des enjeux respectifs des deux approches, il faut préciser à quoi notre choix correspond :

- A une nécessité de prise en compte d'un terrain nouveau qu'il faut baliser avant de pouvoir le parcourir par des procédures plus formelles et abstraites.
- Au souci *d'ouverture* de la méthode afin de ne pas surimposer une prédéfinition de la réalité à celle qui peut exister chez les sujets de l'étude.
- A l'hypothèse que les représentations peuvent faire l'objet d'une communication et ainsi susceptibles d'être réutilisées (d'être *négociées*).
- Au fait que nous appréhendons une population moins malléable (et c'est souhaitable) que ne le seraient des enfants quant aux *tests* qui ne prennent pas en compte la responsabilité communicationnelle des sujets.
- Et enfin, que cette absence n'en est pas tout à fait une puisque nous avons prévu une demande de représentation graphique du lieu de travail au terme de l'entretien.

Face aux difficultés méthodologiques inévitables impliquées par les problèmes de négociation sur la nature du réel spatial, il semble qu'il soit illusoire de pouvoir produire un test en prise directe sur ce type de réalité mouvante ; il est donc préférable d'affronter la logique de ce système dynamique en intégrant la question de la négociation comme une variable d'analyse de son fonctionnement.

Autrement dit, la dimension interactive et communicationnelle des différents modes de spatialité n'est plus envisagée comme un facteur de perturbation du signal mais plutôt comme une donnée liée à l'exercice d'une *pluralité* spatiale. S'il ne s'agit pas de développer une approche clinique qui mettrait l'accent sur les raptus du discours d'espace afin d'en faire avancer l'analyse, il ne s'agit pas non plus de les occulter, et c'est ainsi que nous sommes amenés à nous intéresser au caractère discursif et représentationnel des faits spatiaux étudiés.

2. ESPACE ET DISCOURS

Au risque de nous éloigner un peu de la stricte réalité de notre objet, il importe à ce stade de procéder à un état des questions de formalisation du discours. En effet, une bonne part de notre *recherche* a consisté à *tester* différentes modalités d'approche de ces discours obtenus à partir des multiples entretiens que nous avons conduits. Il nous a donc paru important de restituer quelque chose de ce parcours afin d'en marquer l'existence et d'en objectiver le bilan méthodologique.

De même que notre insistance s'est portée dans un premier temps sur la pragmatique de la communication sur les notions d'espace, il faut maintenant insister sur les moyens d'enregistrer au niveau du texte les modalités d'expression et de communication sur la notion d'espace (de travail).

Nous avons constaté combien la définition de la notion d'espace était fluctuante et complexe en entrant dans un mécanisme d'interaction communicationnelle (*Négociation*), et c'est à partir de ce constat qu'il faut se donner les moyens de décrire le jeu subtil du discours et de ses objets.

Donc, cet état de la réflexion discursive que nous avons tenté de confronter à nos problèmes spécifiques (lié à la nature de notre objet) en parvenant cependant à une position de remise en question de ces méthodes à partir de ce spécifique primordial que constitue l'espace, ce qui se décompose en :

- Un état de la question portant sur l'analyse thématique de contenu, la sémiotique, et la pragmatique ; afin de constater une difficulté d'utilisation stricte de ces méthodes et pour conclure à l'intérêt d'un usage non-standard susceptible de se muer en méthode (mais nous n'en sommes pas encore là).
- Un complément à l'état des lieux discursifs examinant de manière plus spécifique le problème du passage à la formalisation de l'espace à travers ses gangues discursives. C'est encore à une approche linguistico-discursive que nous ferons appel pour discuter cette question, mais il faut cependant insister sur le fait que nous attribuons un statut différent aux grammaires génératives qui ne nous apparaissent aucunement comme une méthode de formalisation mais plutôt comme modèle d'analyse du formel lui-même.

2.1. Le discursif : première organisation de la représentation ?

Le problème de l'entretien est qu'il produit du discours et que l'appréhension en terme d'analyse de discours est déjà assez complexe lorsqu'il s'agit d'extraire une thématique très secondarisée (en terme de représentation), que l'on n'ose pas imaginer ce qu'elle peut produire comme interface entre une parole singulière et une formalisation mathématique de type topologique. C'est à ce type de problèmes que nous nous sommes affrontés car si une première lecture des entretiens pouvait à un certain niveau permettre de développer une analogie topologique, nous butions par contre sur son application systématique à des fragments plus conséquent de discours.

S'il semble possible d'appliquer la topologie à notre matériel ce ne peut-être que de manière analogique et de façon ponctuelle. Il semble donc qu'il y ait là une résistance du réel qui doit être interprétée par rapport à une illusion de signification directe. En effet, il faut plutôt envisager de réorganiser notre matériel, et c'est là que nous rencontrons sa structuration la plus immédiatement accessible qui n'est rien d'autre que son expression discursive. Si nous avons insisté sur les problèmes de l'entretien dans la partie précédente, ce n'était que dans une dimension qu'on pourrait rattacher la problématique actuelle de la *pragmatique*¹, cependant comme on l'annonçait, ce niveau réagit sur son produit puisque le matériel discursif se trouve organisé selon ses différentes modalités.

Résumons nous, face à deux problèmes classiques on peut apporter deux réponses classiques et deux autres qui le sont moins :

Conduite d'entretien :

solution méthodologique classique de la non-directivité

étude en terme d'énonciation/
pragmatique

Analyse du discours :

réponse méthodologique classique d'analyse de contenu

étude de type sémiotique

Nous avons déjà examiné les solutions de la non-directivité, en répondant dans le sens non-classique d'une approche communicationnelle assez différente de ce qu'on entend habituellement par cela. Il faudrait cependant revenir sur l'application des deux pôles essentiels que constituent la pragmatique et la sémiotique dans un programme d'analyse des discours et de leurs effets.

1 Entendue sur un plan linguistique comme l'objet des investigations issues de la philosophie analytique et des études de l'énonciation, et sur le plan des théories de l'action et de l'interaction autour de la problématique communicationnelle de Habermas.

2.1.1. Le contenu et son analyse

Penchons-nous d'abord sur la seconde approche classique qui se préoccupe du matériel discursif, "l'analyse de contenu". Toutes les difficultés sont déjà présentes à travers sa formulation "de contenu" qui sinon qu'elle offre une représentation de la spatialité du langage et de l'expression linguistique, elle entretient un rapport ambiguë à son étrange familier linguistique. En effet, sur un plan méthodologique on constate que ce type d'analyse qui se veut spécifiquement sociologique ou plus exactement qui prétend jouer un rôle ancillaire vis-à-vis des sciences humaines, correspond dans les faits à des pratiques très variées dont la transmission comme méthode est le plus souvent impressionniste dans sa version modeste et obligatoirement linguistique lorsqu'il lui faut via l'analyse de discours prendre quelques risques théoriques. L'autre objection qui nous concerne plus directement correspond à cette version modeste pour laquelle le langage aurait un contenu qui ne serait autre qu'une certaine réalité sociale. Ainsi dans ce type de programme une spatialité pourrait être *contenue* au sein de ce magma langagier que constitue le produit d'un entretien. Cela est bien entendu difficile à imaginer, un pur objet qui ressortirait d'un pur transmetteur. On voit combien il est illusoire de pouvoir ainsi décoder des entretiens, pour en dégager un espace-pour-un-sujet. Bien entendu nous caricaturons à souhait cette approche mais il reste toujours cette illusion méthodologique qui est aussi une représentation théorique du discursif pour une certaine sociologie trop classique.

Car dans des versions plus ambitieuses, celles qui s'expriment en terme "d'analyse de discours", il y a véritablement une tentative de développement d'une méthode linguistique orientée vers des objets (essentiellement les discours politiques). S'il y a là également multiplicité d'approches il faut remarquer que celles-ci se déroulent jusqu'à des formulations qui s'assument comme linguistiques. Notons d'ailleurs que ces approches plus riches sont en général redevables soit de la théorisation d'un objet particulier (le discours politique), soit d'une approche linguistique particulière (lexicologie, énonciation) confrontée à un objet historique, social ou politique.

Toutefois lorsqu'on reste dans un cadre explicitement méthodologique et donc nécessairement modeste, on est enfermé dans le dilemme du contenu/ contenant qui par delà ses limites en tant que représentation du rapport au réel, pose plus immédiatement le problème d'une appréhension de la spatialité en tant que règle(s) à l'aide d'une méthode d'orientation ontologique ou plus exactement réificatrice. On découvre ainsi une partie des raisons qui nous incite à la méfiance envers ce qui se présente comme analyse de contenu.

Examinons maintenant les approches moins classiques de la discursivité entendue dans ses deux dimensions sémiotiques et pragmatiques.

2.1.2. Sémiotique ?

Disons le tout de suite la sémiotique qui représente le projet le plus abouti en matière de théorie linguistique de la discursivité ne semble pas pouvoir s'appliquer à l'objet de notre recherche, et c'est ce qu'il faut tenter d'explicitier.

En dehors du postulat d'unicité de l'espace souligné ailleurs¹, il faut admettre la difficulté d'utilisation de l'outil sémiotique qui apparaît de plus en plus comme le moteur qui entraîne une démarche *lourde* en linguistique du discours. En effet, plus que jamais, la sémiotique se présente comme une méthode séduisante par son formalisme scientiste (et néanmoins critique) mais ne présentant qu'un intérêt interne. A la limite on pourrait l'envisager comme une didactique formelle enrichissante pour la formation de l'esprit (un peu à la manière des mathématiques, qui incarnent son paradigme, sauf qu'il s'agirait de mathématiques manipulant des objets au statut moins défini et avec des effets moins évidents).

Par ailleurs, il faut remarquer les sursauts de la sémiotique pour intégrer dans son système la pragmatique et les analyse de l'énonciation. Il semblerait ainsi que la concurrence des deux paradigmes plus vive que jamais ne laisse pas la place à une synthèse théorique. En effet, ces deux démarches adoptent des perspectives opposées dans la visibilisation d'un hypothétique même objet.

Pour résumer il faudrait dire comme l'admettent certains utilisateurs de la sémiotique que cette dernière n'est pas adaptée à une investigation de longue haleine². On peut cependant s'en inspirer en faisant appel à d'autres systèmes lorsque la nécessité s'en fait ressentir.

De plus il faut ajouter qu'en plus des réserves déjà formulées à l'encontre d'une sémiotique de l'espace (quant à sa représentation réificatrice de l'espace), il semble que cette visée reste essentiellement programmatique et soit amenée à poursuivre une sémiotique du discours d'espace. Cette nouvelle médiatisation qui ajoute un palier de plus ne nous semble pas représenter un investissement rentable dans une étude de la *pluralité* de l'espace. En effet, l'introduction de niveaux intermédiaires supplémentaires qui ne ferait pas appel à une théorie sociale de la représentation risque au contraire de renforcer une impression de pluralité de l'espace redevable à sa position médiate (discursive dans le cas de la sémiotique).

1 Cf. F. LAUTIER, "Recherche d'une méthode d'analyse plurielle des espaces de travail", p.10, reproduit en annexe.

2 "La sémiotique me servira s'il le faut de justification. Mais comme elle est trop méticuleuse pour suivre facilement cinquante ans et des milliers de pages, j'ai par pillage et par bricolage les deux mamelles du travail intellectuel limité la méthode sémiotique au strict minimum.", in Bruno LATOUR, *Les Microbes*, p.1

2.1.3. Pragmatique ?

La démarche pragmatique est beaucoup moins définie que la sémiotique mais reste néanmoins intéressante par les perspectives qu'elle ouvre. Il faut tenter au delà de l'indéfinition de ce champ nouveau d'y repérer ce qui serait susceptible d'alimenter notre démarche. Ainsi retenons un certain nombre de points de passage pragmatique :

- théorie de l'énonciation
- philosophie analytique
- ethno-méthodologie et interactionnisme

Si la démarche linguistique d'analyse de l'énonciation a été avancée à partir de Benveniste pour distinguer plusieurs modalités discursives, il est intéressant de constater que cette approche présente un autre intérêt quant à l'analyse d'un discours d'espace. En effet, la typologie des expressions discursives auxquelles nous avons fait appel se base sur une analyse à partir de marques formelles de l'énonciation (les *embrayeurs*¹). Il faut noter que ces marques visent à mettre à jour différents éléments d'articulation d'une situation d'énonciation à son environnement (réel et virtuel). En partant de l'hypothèse que dans le procès d'énonciation (variable, puisqu'il peut s'agir de parole ou de texte) a lieu un marquage ou un balisage langagier visant à contextualiser l'énonciation par la définition d'un rapport au monde. L'intérêt de cette approche est qu'elle procède par une relecture critique² des grammaires traditionnelles qui conjugue une théorie linguistique couplée à une analyse de discours. Ce qui jusque là est assez commun devient d'autant plus intéressant lorsqu'on réalise que cette pratique d'un métalangage peut apparaître assez familière puisqu'elle consiste somme toute, en une recomposition grammaticale (au sens traditionnel).

Toutefois les théories de l'énonciation ne présentent pour nous qu'un intérêt limité dans la mesure où leur démarche essentiellement linguistique devient assez lourde lorsqu'il s'agit d'analyser non plus les processus de gestion des effets de parole³ mais plutôt le rapport représentatif d'un sujet à son environnement. Encore une fois nous avons affaire à une approche linguistique qui propose une méthode d'analyse qui reste globalement orientée par des visées de connaissance du langage lui-même. Ainsi nous risquons en permanence de confondre la spatialité en général avec l'espace reconstruit dans la formalisation du discours par la linguistique.

1 Ou *shifters*, tel qu'ils étaient désignés dans les travaux de Roman Jakobson.

2 Autour des notions de Temps, Personnes, mais en développant une approche qui s'organise également en termes spatiaux (déictiques).

3 Qui explique ses succès dans l'étude des discours politiques, publicitaires et des médias.

Avec la philosophie analytique nous avons une radicalisation de ce qui est amorcé par un linguiste comme Benveniste. La lecture de l'activité langagière telle que l'analyse Austin par exemple insiste sur la rhétorique représentative inhérente à la communication langagière. S'il y a une convergence de vue avec l'approche précédente, cette dernière sort cependant du cadre linguistique pour investir à plus long terme celui de la connaissance. Cette démarche interprétative utilise à des fins épistémologiques les quelques notions linguistiques dégagées par Austin.

Si cette démarche présente donc l'intérêt de ne pas s'enfermer dans le cercle du langage, elle pose le problème de ne pas toujours analyser le passage qu'elle pratique du langage à sa thématique philosophique. Ainsi elle n'offre pas de méthode et ne tente pas une théorie de l'articulation entre discours et représentation.

Pour ce qui concerne l'interactionnisme nous ne nous y arrêtons que brièvement puisqu'il insiste de manière psycho-sociologique sur les jeux de communications, soit comme contribution à un exercice de la socialité¹, soit dans une visée quasi éthologique. C'est dans ce sens que peut être pensée la proxémique de E.T. Hall². Si ce type d'étude présente l'avantage de parler d'espace elle présente par son systématisme une lourdeur qui n'a rien à envier aux sémioticiens³, et comme l'indique toute définition de la proxémique⁴, il n'y a pas de place pour une pensée de la pluralité représentationnelle de l'espace, mais plutôt une division écologique⁵ du spatial.

Bien entendu, nous ne prétendons pas avoir été exhaustif dans l'appréhension de la sémiotique et des approches pragmatiques, pour lesquelles nous avons laissé de côté quelques avancées plus récentes en nous polarisant sur les modèles que constituent ces démarches et en quoi ils sont susceptibles d'entrer en résonance avec notre étude. C'est ainsi que nous avons également orienté notre critique de ces logiques en fonction de ce que nous recherchons sans que cela oblitère leur efficacité et leur cohérence interne.

1 On pense entre autre aux travaux de E. Goffmann.

2 Cf. *La dimension cachée*, par exemple ; mais également l'ouvrage collectif *La nouvelle communication* qui présente une tentative d'articulation de ces différentes tendances qui constituent le fameux "collège invisible" de Palo Alto.

3 L'exemple de l'analyse de la célèbre scène de la cigarette par Birdwhistell dans sa tentative de *kinésique*.

4 "l'étude de la perception et de l'usage de l'espace par l'homme, [...] Elle est beaucoup plus proche, au contraire, du complexe des activités comportementales et de leurs extensions, connues des éthologistes sous le concept de *territorialité*", "Proxémique" in *La nouvelle communication*, p.191-192.

5 Notons l'existence de ce développement du paradigme écologique dans une approche comme celle de *l'école de Chicago* qui noue des liens (paternels) serrés avec l'interactionnisme de Goffmann et l'ethno-méthologie.

2.1.4. Apports de ces approches (synthèse et bricolage)

Maintenant, il nous faut reprendre ces pistes afin de constater que ce qu'il y a d'intéressant dans la sémiotique ou dans les études pragmatiques, correspond à une reprise critique de la démarche d'ensemble qui donne lieu à des expérimentations novatrices redevables à des bricolage méthodologiques et théoriques.

Ainsi pour ce qui concerne la sémiotique, il semble qu'on assiste à une reformulation des problématiques que l'on pourrait représenter de la manière suivante (graduée) :

- Tentative de reconduction de la sémiotique en s'appropriant les questionnements soulevés par l'énonciation. C'est la thèse d'Eric Landowski lorsqu'il essaie de distinguer des phases du développement de la sémiotique¹. Il faut insister sur la problématisation sociale et communicationnelle de la sémiotique développée par ce chercheur.
- Tentative de remise en perspective des mêmes questions à partir d'autres apports sémiotiques (essentiellement C. Pierce) et en intégrant éventuellement une problématisation d'objets spécifiques qui soutiennent la formalisation².
- Tentative d'utilisation active voire même *régressive*³ de la sémiotique afin d'analyser du discours dans un contexte social. On peut signaler aussi bien les travaux de E. Fouquier et E. Veron que ceux de B. Latour. Mais il faut insister sur la diversité des reprises théoriques mises au point par ces chercheurs.

Il semble donc que nous sommes confronté au même dilemme, et que plutôt que de s'enfermer dans le cercle sémiotique, il soit plus riche de se cantonner à ses franges afin de rencontrer d'autres problématiques, mais surtout afin de pouvoir analyser des discours sans se bloquer sur leur fonctionnement.

Pour ce qui concerne le domaine de la pragmatique qui apparaît d'emblée comme un univers plus ouvert, il semble difficile de dégager des reformulations de la problématiques mais plutôt des tactiques locales qu'il faudrait signaler :

- Sur un pôle moins discursif, on trouve les travaux d'Habermas qui parle d'agir communicationnel dans une interrogation qui se sert sur le plan du langage de la philosophie analytique et de la

1 Cf. E. LANDOWSKI, *La société réfléchie*, p.

2 L'exemple le plus abouti est celui de E. VERON.

3 *Régressive* en ce qu'elle semble parfois retourner aux racines proprement de la sémiotique par une démarche visant à *conter* les événements étudiés afin d'en mettre à jour le fonctionnement discursif.

réflexion herméneutique (ses débats avec Gadamer) dans un questionnement philosophique et social. Il n'y a bien entendu pas d'avancées méthodologiques chez Habermas mais plutôt quelques concepts et quelques problématiques qui peuvent stimuler notre processus de recherche.

- Dans une approche tout aussi riche mais néanmoins plus concrète et *appareillée* (par un usage modéré de la sémiotique et de la pragmatique), signalons l'approche de Louis Marin qui ouvre un certain nombre de pistes concernant l'étude du spatial¹ mais également en présentant une problématique ingénieuse de questionnement des systèmes représentatifs.

2.2. Du discursif à la formalisation du spatial

Venons en maintenant à l'analyse des représentations de l'espace de travail. S'il a fallu passer par une réflexion sur la structure discursive du matériau qui nous sert à produire cette dernière, c'est parce que la toute première difficulté réside ici. En effet, les représentations de l'espace ne peuvent s'exprimer qu'à travers ce médium essentiel qu'est le langage. Et ce dernier constat nous ramène à la question précédente et à sa réponse concernant le choix d'une approche non-sémiotique. Ayant choisi de formaliser ces représentations à l'aide de la topologie en essayant de produire une grammaire des représentations de l'espace, reste la question du passage entre le discours et cette ultime formalisation.

En effet, si certaines séquences de certains entretiens donnent l'impression de pouvoir passer directement du discursif à la formalisation mathématique, dans la majorité des cas l'opération semble moins évidente. Ainsi la première limite que nous rencontrons est justement celle des objets de l'espace.

Ceux-ci doivent-ils être formalisés afin de donner lieu à une définition d'ensemble et de classe permettant dans un second temps d'en étudier les relations. Ou au contraire doit-on se polariser uniquement sur la nature des relations en en gommant les objets. Cette question est celle qui nous arrête aujourd'hui puisqu'il faut admettre que pour ne pas nous enfermer dans une pseudo-mathématique sans objet, il nous faut envisager une interdéfinition des objets et de leurs relations.

Il semble donc que la première erreur soit de penser qu'il puisse y avoir une traduction instantanée d'un entretien en représentation d'espace. Il faudrait donc se diriger vers l'hypothèse d'une structuration intermédiaire

1 Questionnement discuté dans *l'espace comme représentation*, cf. *supra*.

qui nous permettrait de mettre à jour un espace particulier. Ce dernier emprunterait beaucoup à ses particularismes discursifs, et nous amènerait peut-être à différencier *un espace intermédiaire du discours* susceptible d'être rapporté aux autres dans un second temps. Ainsi il serait possible de ne pas tomber dans le piège classique qui consiste à confondre la formalisation et l'objet visé par la recherche.

Il faut donc définir les conventions de traduction des entretiens de façon à atteindre ce stade intermédiaire qui ne prétend pas se dégager des questions discursives¹.

Nous avons jusqu'alors dans une problématisation orientée vers la discursivité de nos faits spatiaux, confronté notre démarche avec deux des principales approches d'inspiration linguistique de l'analyse du discours. Pourtant notre position de départ fait référence à une autre problématique linguistique, celle de Chomsky et de la grammaire générative. En effet, il s'agissait dans les premières formulations de cette recherche de production d'une "grammaire d'espace", et nous en sommes encore à nous débattre de manières diverses (systémique et communicationnelle, jusqu'alors) avec des questions de structuration des manifestations de l'espace.

Ainsi la référence à la grammaire nous amène au modèle linguistique élaboré par Chomsky et poursuivi aujourd'hui dans diverses directions. Il est intéressant de s'arrêter sur les avantages de celui-ci. D'abord son caractère "explicite" qui ne fait pas appel dans son analyse à un meta-référent extérieur. Remarquons l'intérêt de cette démarche qui nous évite d'avoir à nous référer à un espace, mais invite plutôt à penser la production des multiples occurrences spatiales comme le produit de l'espace (non-substantivé), et inversement. Toutefois, préservons nous du démon de l'analogie qui nous guette en laissant supposer que les principes théoriques d'une approche linguistique pourrait se reporter instantanément à un autre objet. Il faut donc se limiter à l'appréciation d'une convergence analogique qu'il faudrait transformer.

L'autre intérêt non-négligeable de cette grammaire, est qu'elle ambitionne de décrire et même de produire ("générer") toutes les énonciations/ occurrences spatiales en les ramenant à un système commun qui ne soit qu'un produit de ses différences. Soulignons également que la structuration des données permet la prise en compte d'une pluralité des grammaires traditionnelles tout en reconnaissant une certaine légitimité au non-standard qui se trouve rapporté à des groupes particuliers et non à des écarts par rapport à une norme. En effet, cette grammaire ne se veut aucunement normative puisqu'elle tente au contraire de trouver une logique combinatoire qui dépasse la prescription socialement marquée.

1 Signalons que le problème de la sémiotique de l'espace est similaire même s'il est exposé à une réification plus rapide.

Autrement dit, pour qu'il y ait grammaire sans aborder pour l'instant le caractère strictement linguistique de ce type de démarche, ou plus exactement "pour justifier une grammaire générative" il faut :

«A un premier niveau (celui de l'adéquation descriptive), la grammaire sera justifiée dans la mesure où elle décrira correctement son objet, à savoir l'intuition linguistique la compétence tacite du sujet parlant. En ce sens, la grammaire est justifiée par les arguments *externes*, tirés de sa correspondance avec le fait linguistique. A un niveau bien plus profond, et de ce fait bien plus rarement atteint (celui de l'adéquation explicative), une grammaire sera justifiée dans la mesure où elle sera un système descriptivement adéquat *réglé par des principes*, ce qui signifie que la théorie linguistique à laquelle elle est associée la choisit de préférence à d'autres grammaires, à partir de données linguistiques primaires avec lesquelles toutes ces grammaires sont également compatibles. En ce sens, la grammaire est justifiée par des arguments *internes*, tirés de sa relation à une théorie linguistique qui constitue une hypothèse explicative concernant la forme du langage comme tel.»¹

Pour résumer il faut donc que deux conditions d'adéquation soient vérifiées :

- "adéquation descriptive" : soit la possibilité de décrire correctement l'intuition linguistique des sujets ; ce qui aménage la possibilité de l'existence de plusieurs grammaires, et,
- "adéquation explicative" : soit le niveau de discrimination théorique de l'ambiguïté résiduelle.

Notons que cette citation ne rappelle plus la nécessité d'une "adéquation observationnelle" qui correspond à la possibilité d'engendrer tous les énoncés de la langue².

Ainsi le principal facteur de remise en question de cette démarche est bien évidemment celui du sens qui fait retour à travers l'approche syntaxique qui est le point de départ de cette théorie. C'est en essayant d'analyser des énoncés impossibles mais grammaticalement adéquats que cette approche rencontre ses limites.

Après avoir resitués les enjeux de la notion de grammaire, il faut convenir que cette démarche linguistique très minutieuse et aboutie est diffi-

1 Cf. N. CHOMSKY *Aspects de la théorie syntaxique*, p.45.

2 Ce texte met en effet l'accent sur les problèmes de description syntaxique de l'ambiguïté sémantique qui implique des remaniements pratiqués par Chomsky et par ceux qui donneront naissance à la *grammaire casuelle*.

lement applicable au domaine qui nous intéresse. En effet, la grammaire générative n'offre que peu d'exemple¹ de passage à une "linguistique des discours" (dépassant le cadre d'analyse d'une phrase selon la distinction que fit Barthes), et il se pose donc plus crûment que pour ce qui concerne la sémiotique, la question de l'applicabilité à un corpus large et à une perspective ouverte d'une approche trop minutieuse.

Il ressort donc de cela qu'il faut préciser le niveau d'application de ce modèle grammatical à notre objet. S'il semble évident qu'il ne présente aucun intérêt au niveau de la traduction des discours, c'est plutôt dans leur conversion topologique qu'il peut nous aider. Il ne faut donc plus compter sur une aide méthodologique stricte de la part de cette théorie linguistique sinon sur le plan d'un *bricolage* tel qu'en parle Bruno Latour et tel que le pratique sans conteste la plupart des approches pragmatiques par l'énonciation ou la sémiotique dans lesquelles nous avons rencontrés, sur des objets différents du notre, des problématisations éclairantes. Mais il ne suffit pas de défendre la position d'un syncrétisme méthodologique, il faut plutôt alimenter notre démarche par des pensées décalées par rapport à son point d'application mais néanmoins fécondes.

1 Le seul exemple d'envergure que nous connaissions, a pu agir au prix de bricolages méthodologico-théoriques : Cf. J.-P. FAYE *Langages totalitaires*.

7. remarques sur le paradigme spatial dans son rapport à la représentation

On prend rarement en compte au sein d'une recherche la dimension paradigmatique des questions abordées. Pourtant il nous semble de plus en plus difficile de passer cette dimension sous silence alors même qu'on est amené à analyser un objet qui est, comme on tentera de le montrer dans les lignes qui suivent, susceptible d'interactions fondamentales avec ce niveau. Nous avons donc choisi d'aborder ces problèmes sous forme d'une digression dont le caractère incontournable s'imposera peut-être à son issue.

Nous avons jusqu'alors mesurer l'intérêt que pouvaient revêtir diverses démarches critiques dans l'élaboration de notre propre étude. Ainsi nous écartions progressivement la sémiotique, la pragmatique, la grammaire générative, qui dans leur application stricte ne pouvaient être adaptées à notre investigation, et nous choissions de ne retenir qu'un certain nombre d'éléments de problématisation recensés dans les parties précédentes.

1. REPRÉSENTER LA REPRÉSENTATION

Il est maintenant possible d'esquisser une démarche inverse qui tendrait à cerner l'incommensurabilité de la pluralité de l'espace qui se dégage de ce premier examen des limites rencontrées dans toutes les entreprises d'appréhension de ses manifestations.

Les questions actuelles sont donc :

- En quoi l'espace et la problématique de sa pluralité sont-ils non formalisables dans des termes classiques ?
- Comment les approches nouvelles (non-classiques) de la représentation/ communication ont-elles des difficultés à formaliser l'espace non-classique ?

Nous avons jusqu'alors apporté à ces questions des réponses d'ordre théorique-méthodologique, il s'agit maintenant d'y répondre de manière paradigmatique¹.

Tout d'abord, puisque notre problématique a également une histoire (petite et grande), il semble qu'il y ait eut une intuition quelque peu présomptueuse qui consistait à dire :

- *l'espace est une donnée à l'évidence paradoxale (tout comme la question du temps), qui ne peut être résolue à travers ses représentations particulières.*

Ainsi la sémiotique apparaissait comme incapable d'extraire l'espace de sa structuration discursive qui ne pouvait être autrement que contingente, de même les thématiques classiques en terme de représentations n'apparaissaient que comme de pâles reflets d'une problématique plus cruciale. En un mot l'espace était *unique*, non pas dans son existence objective mais au contraire comme processus réglé toujours susceptible de poser mieux qu'ailleurs des problèmes qui travaillaient et rejaillissaient dans toute situation sociale-historique.

Jusqu'ici rien de très grave, qui ne puisse être objet de révision dans n'importe quel procès expérimental. Pourtant dans un très long processus de

1 Par la notion de paradigme, nous renvoyons bien entendu à la démarche de T.S. Kuhn dans *La structure des révolutions scientifiques*, sans illusion sur une possible définition du concept sous-jacent puisque cet auteur admet lui-même la difficulté d'une définition univoque au sein de ses propres travaux. Cependant on peut souligner que nous entendons, dans sa version minimale, le paradigme comme un élément du système de la Représentation que nous tentons par ailleurs de définir ; et pour ce qu'il en est de sa version maximaliste, c'est justement l'objet de ces *Remarques*...

communication scientifique, et d'essai de formalisation c'est finalement cet aspect qui s'est imposé comme vecteur de pénétration de la spatialité.

2. REPRÉSENTATION(S), REPRÉSENTATION

Nous avons mainte fois été amené à parler de "représentation" en nous renvoyant implicitement à une esquisse de problématisation effectuée en dehors du cadre strict de cette recherche¹, il semble que cette formulation constitue une étape transitoire nécessaire à la définition des termes d'une communication sur notre *objet spatial*. Cependant, cette tentative de définition du *vocabulaire raisonné* d'un meta-discours d'espace² n'aborde pas directement les problèmes paradigmatiques de la notion de représentation.

En effet, nous avons jusqu'alors essentiellement insisté sur l'opposition entre des *thématiques de la représentation* et une *problématique de la Représentation* qu'on a tenté de dialectiser en posant *représentation(s)* et *Représentation [sociale]*. Cette position ne suffit pas puisque nous avons insisté sur la possibilité de parler d'activité de Représentation sociale entendue comme première étape vers une théorie de la Représentation. Il n'est donc pas question de dire qu'en parlant de représentations au pluriel on soit nécessairement dans la *thématique* et qu'en abordant la Représentation comme activité on soit automatiquement dans la *problématique*. C'est en repensant les termes du fonctionnement des représentations en essayant d'y retrouver une activité sociale de Représentation étudiable à travers un *système représentatif [social]* que nous pouvons espérer accéder au problème, voire au théorique.

Quel est l'intérêt de cette distinction, et de l'introduction d'un nouveau terme "système représentatif" ? Il semblerait qu'ainsi nous échappions au caractère hétéronome (immanent) des représentations. Ainsi il est possible de passer d'une hétéronomie des représentations (qui s'imposeraient en l'estant le social) à une situation où il serait possible de percevoir les

-
- 1 Dans une tentative de reformulation des éléments communs aux différentes approches d'un même champ par les différents programmes de recherche du LET.
 - 2 Puisqu'il s'agit bien de cela lorsqu'on pose le problème en terme de langage ou "meta-discours" s'entend comme discours sur le discours, c'est-à-dire faisant appel à cette fonction meta-linguistique repérée par Jakobson.

conditions d'une autonomie sociale. Ne nous illusionnons pas à nouveau, il ne s'agit pas de dire que cette critique des représentations dévoilera ou démystifiera le rapport qu'entretient une société ou ses composantes à elle-même, il s'agit plutôt de produire à partir de cette analyse une communication ayant pour objet des représentations et entreprenant ainsi une négociation sur le représentatif même. L'autonomie apparaît ainsi comme une Négociation sociale et non comme un état de la société. Notons d'ailleurs que cette conception passe également par une remise en question du fixisme de l'hétéronomie qui donne également lieu à une négociation moins explicite, moins consciente et surtout non généralisée. Il ne s'agit plus de penser en terme fonctionnalistes classiques de "sociétés froides" ou de "sociétés fermées"¹, puisque la Négociation ou le "choix de société" fonctionne de manière un peu moins stéréotypée et un peu plus dynamique que ne le laissent entendre ces notions.

Avoir présenté cela n'indique pas forcément la portée du propos, il faut assumer la culture dans laquelle s'enracine ce type de problématique ; c'est celle de la pensée sociale et sociologique classique puisqu'il y a ces enjeux chez Marx, Weber, Durkheim et Mauss ; et que ce type de problématique se structure encore chez des penseurs de l'action collective et de la culture comme G. Lukàcs, H. Lefevre, et L. Goldmann². Mais toutes ces pistes ne peuvent se lire qu'à partir des développements contemporains de la pensée de l'auto-organisation (de l'analyse critique de la systémique) entendue chez ces penseurs-critique que sont J. Habermas et C. Castoriadis.

3. PARADIGME

Après cette notice sur les présupposés de notre pensée de la Représentation, il faut procéder à un travail sur la notion de paradigme pour constater que le système que nous avons décrit ne constitue pas directement un modèle permettant de penser l'espace tel que nous entendons le penser mais un cadre hypothétique.

-
- 1 Les réponses à ces visions figées ont été données par des anthropologues comme P. Clastres ou M. Sahlins.
 - 2 Il est évident que nous ne pouvons les citer tous, mais qu'il s'agit de donner quelques exemples généraux.

Et c'est comme nous allons le voir parce qu'il pose des problèmes que nous désignerons comme "paradigmatiques", que l'espace vient questionner le modèle qui lui confère en échange une position problématique.

Repartons donc des représentations. Lorsqu'on étudie une question comme "les représentations politiques des ouvriers de l'industrie automobile française"¹, on se trouve face à quelque chose qui présente une évidence inversement proportionnelle à son immatérialité. Par contre lorsqu'il est question des "représentations de l'espace de travail", la juxtaposition de "représentations" et de "espace" ouvre la voie au doute ; s'agit-il :

- du concept ou de la notion,
- d'un produit d'une activité praxique (dessin, schéma, plan),
- ou d'autre chose (un mixte des deux, par exemple).

Ainsi l'expression "représentation" risque à terme d'apparaître comme plus ou moins liée à la représentation géométrique classique. Nous sommes donc devant un cas de figure où la "représentation" n'est plus un processus qui est à étudier dans le cadre d'un système et en fonction de règles spécifiques ou d'autres contraintes structurelles ; mais où le système se trouve au contraire mis entre parenthèses (figé, occulté) au nom de la non-contingence d'une pureté mathématique et dispose ainsi de règles prédéfinies, explicites et acquises.

A partir de cela il faudrait en venir à parler de *Représentation des représentations spatiale* pour se placer au même niveau que celui de notre premier exemple, nous obtiendrions ainsi :

Niveau d'organisation	Objet	Sujet
représentation(s)	politique	ouvriers de l'industrie automobile française
Représentation	représentation(s)	usagers de l'espace de travail

On constate alors que notre objet n'est plus l'espace mais un mode représentation (géométrie classique) qui est diversement représenté.

Toutefois, revenons à l'exemple fictif qui nous sert à illustrer une problématique simple de la Représentation. Nous avons évoqué une certaine *évidence* à son propos, et pourtant l'expression imaginaire du politique même dans son occurrence la plus particulière semble emprunter à des

1 Il s'agit d'un exemple fictif mais néanmoins réaliste.

dispositifs plus anciens et généraux qui correspondent à une "mise en scène du politique" qui ne doit laisser aucun doute sémantique sur la spatialité de son mode d'expression¹. Il faut donc mesurer ceci, même les représentations les plus étrangères au spatial peuvent avoir affaire à la spatialité, et c'est plus particulièrement le cas lorsqu'il s'agit comme dans notre exemple de représentation d'une pratique sociale aussi prégnante que celle du pouvoir et du politique.

Bien entendu au petit jeu classique de l'originalité dans la conformité, de l'appréhension homologique d'une toujours nouvelle configuration représentative, il pourrait arriver qu'en créant un artifice thématique de plus, on échappe dans ce type d'étude à la spatialité. Cela serait d'autant plus possible que la démarche d'étude des représentations est elle-même une construction théorique qui peut privilégier n'importe quel thème et le thématiser de manières diverses. Mais une fois que l'on a admis que la thématique spatiale n'était pas automatiquement présente dans une thématique des représentations, on ne s'est pourtant pas complètement affranchis de ce qu'il va falloir admettre comme paradigme spatial de la Représentation.

Sans anticiper sur la suite de notre présentation on peut admettre que le spatial apparaît ailleurs que dans le thème de la représentation. Et cela peut être problématisé de manières assez différentes :

- La première qui peut être admise et réfutée dans un même élan est celle de l'inscription nécessaire des productions humaines dans un espace. C'est un des postulats d'une des disciplines programmatiques de la sociologie durkheimienne (la *morphologie sociale*), c'est également un des moyens d'action de l'urbanisme classique. Il semble que par delà le truisme nous puissions adresser à ce type d'approche une critique banale du fonctionnalisme ordinaire. En effet, cette surestimation du rôle et de l'effectuation de l'espace annule tout l'imaginaire qui donne forme et qui *réalise* le donné à travers sa Représentation et sa Négociation. D'autre part il faut souligner que ce type de démarche est ame-

1 Pour plus de détail sur cette question nous renvoyons à divers travaux de Louis Marin dont *Le portrait du Roi* qui est analysé plus précisément ci-dessus (5/ 2.1.1.)...

née soit à réifier l'espace comme pure donnée, soit à le mentionner comme réel dont on ne peut rien dire.

- Une autre d'entre elles consiste à considérer le spatial comme un élément surdéterminant l'imaginaire humain par son caractère de donnée plus malléable et plus rassurante. Une des manières classiques d'aborder cela existe dans l'étude de l'espace à travers la littérature entreprise par le lexicologue Georges Matoré¹. Il existe également des versions plus contemporaines de cette position qui se caractérisent cependant par une certaine relativisation de la surdétermination spatiale qui devient ainsi un lieu ou un thème parmi d'autres. Il semble qu'il en soit ainsi avec la sémiotique, mais on retrouve ceci également dans la problématisation des représentations humaines recensées par G. Lakoff et M. Johnson².

Le problème de ces types d'approches provient de leur incapacité à gérer le passage entre la thématisation systématique qu'elles développent et ses manifestations sociales. Bien entendu ce défaut provient également du plan d'application de ce type d'approches qui proviennent d'une analyse discursive ou d'une quasi-philosophie du langage.

- La dernière, qui peut paraître plus fructueuse consiste à considérer à titre d'hypothèse que le spatial peut servir de paradigme à la Représentation elle-même. En effet, plutôt que d'être paralysé par une certaine incommensurabilité - au titre de la représentation -, de l'espace, il faut admettre que ce qui se joue à propos de l'espace à la période classique peut fournir un étayage thématique aux systèmes représentatifs traditionnels (le pouvoir se représente par une impression des lieux), ainsi qu'un paradigme aux représentations y compris dans leurs visées cognitives.

1 Ce qui donne :

«L'espace, plus docile que le temps aux exigences rationnelles de l'esprit, est un facteur d'intelligibilité et un appel au concept. C'est lui qui impose son moule aux choses ou plutôt qui les réalise, qui permet de dépasser la zone du rêve et la contemplation des virtualités ; c'est grâce à lui que le monde accède à l'existence et à l'objectivation. Plus rassurant et plus efficace, l'espace est enfin susceptible d'être désigné par des mots qui peuvent conjurer et contraindre les puissances mystérieuses ; alors que le temps, s'il est la matière de notre vie, est aussi surtout la promesse de notre mort, l'espace est le milieu vital où s'incarne notre activité.», in *L'espace humain*, p.286.

2 Cf. *Les métaphores dans la vie quotidienne*.

4. L'ESPACE COMME REPRÉSENTATION ET NON PLUS REPRÉSENTATION(S)

Si le système représentatif de l'espace classique permettait de manipuler une infinité d'*espaces qualifiés*, c'était justement parce que subsistait un horizon inamovible d'espace substantialisé comme référence absolue. Ainsi la multiplicité de l'espace était entendu à partir de cette opération originelle¹ d'abstraction de lieux mouvants constitué en un meta-référent (ou autrement dit, substantialisé, ontologisé, hétéronomisé, etc.).

Il semblerait donc qu'à partir de ce point de vue, l'espace que nous essayons de penser comme qualité a-référenciée, comme pure règle, comme Représentation sociale déréférencialisée, comme grammaticalité autonome, n'échappe que difficilement et que paradoxalement au paradigme de la représentation classique, qui tolère le déplacement mais pas la remise en cause de son orientation (projection orientée) et encore moins la problématisation des traces de sa production imaginaire ou social-historique.

L'espace et sa problématisation non-classique apparaissent comme moyen d'analyser le paradigme classique de la Représentation qui peut être résumé par une opération d'extraction-abstraction-instantialisation, qu'on trouve à l'oeuvre dans bien des secteurs de la vie sociale et de son mode de connaissance. Ainsi, il reste à prolonger les explicitations déjà présentes de cette situation² entreprises jusqu'alors sur le mode de la déconstruction³, par une mise en question de la Représentation doublée d'une production de programme méthodologiques (plus que de méthodes) adéquats.

Après ce périple parfois hasardeux à travers les bribes d'un état de la réflexion sur la mise en place d'un système où il est à la fois possible de penser :

- l'espace comme paradigme de la Représentation,
- la Représentation et les représentations comme ayant à voir avec l'espace en tant que Représentation, et
- la Représentation et l'espace comme des systèmes aux enjeux sociaux et rationnels.

1 Dont Michel Serres n'arrête pourtant de rappeler la généalogie locale qui va de l'Égypte à la Grèce.
2 Qui existent à différents niveaux chez M. Foucault, L. Marin, ou plus proche de notre objet, chez P. Virilio.
3 Qui semble correspondre au mode privilégié d'expression des "discours philosophiques de la modernité", du moins tel que les aborde J. Habermas.

Si les questions et les hypothèses théoriques et paradigmatiques peuvent se contenter de ce qui a été jusqu'ici esquissé, il faut néanmoins faire le lien avec ce qu'il nous reste à poser sur le plan méthodologique.

Il est certain qu'ayant déconstruit laborieusement la méthodologie classique et non-classique, tout en mettant l'accent sur les dimensions communicationnelles et représentationnelles des problèmes soulevés nous sommes plus ou moins resté face à une aporie :

- *Celle de la formalisation d'un discours orienté vers un objet qui dans son abstraction et sa réalisation a à voir avec le discours lui-même, et inversement.*

5. LA RHÉTORIQUE DE LA TOPOLOGIE

Question insoluble qui surdétermine le méthodologique et à la laquelle il faudrait pourtant répondre en suivant pas à pas, un peu plus que de coutume, quelques pistes déjà signalées sans être jamais totalement balisées.

5.1. Le message du philosophe

Il y a chez Michel Serres, que nous avons mainte fois appelé au secours une réflexion sur la connaissance qui rencontre les mathématiques comme un discours dont la généalogie topologique alimente la rhétorique du penseur qui ne connaît qu'à travers l'application du topologique à l'ensemble du monde vécu et surtout du monde sensible. Le philosophe ne nous offre aucune solution formelle dans sa déconstruction des formalismes mais tord au contraire le réel autour de ce qu'il recèle de topologique. Ainsi à partir d'une *découverte* dont il est malaisé de préciser les contours, Michel Serres nous fait sa *démonstration* de la puissance évocatrice (rhétorique) de la topologie dans son exercice d'analyse du formel (plutôt que réel).

L'oeuvre de Michel Serres s'organise autour du parcours des *Hermès* qui incarnent autant d'étapes de la formalisation que l'on peut en imaginer. Il ne faudrait pas dire que tous ces livres se ressemblent, la pensée semble au contraire s'y épurer d'une étape à l'autre de l'interminable périple du dieux ailé. Pourtant la structure de chaque livre semble réexaminer la

même trame en y évoquant de nouveaux paysages qui nous laissent pourtant une impression familière. Partant de cela il semble que la pensée s'affine au fur et à mesure qu'elle se topologise, et c'est ainsi que les lourdes démonstrations faisant appel à une forte problématique d'histoire de la philosophie qu'on suivait lentement dans les premiers *Hermès* se parcourent d'un pas plus lesté dans les derniers.

C'est ainsi qu'on peut trouver dans ce fameux *passage du Nord-Ouest* qui fait encore prendre le philosophe pour un de ces multiples aventuriers dont l'époque se nourrit, la narration (qui ne peut être réduite à cela) d'une genèse commune aux langages naturels et formels :

«Le système grec est incapable d'intuition. Il ne peut la représenter que comme une fin. Comme toute culture alphabétique, algébrique. D'où sa fascination pour l'Égypte et la géométrie. La philosophie de Platon, le voir, le modèle, l'idée, le soleil, les solides stéréométriques, tout cela est construit sur le manque le plus noir du système signalétique. Sur la réminiscence égyptienne. Sur le voyage de Thalès, de Solon et des autres.»¹

Cette genèse d'objets multiples part donc de la rencontre imaginaire de ces deux lieux riches d'un virtuel inversé et qui se retrouvent à travers des acteurs qui traversent des lieux, qui incarnent ce voyage en orientant de manière décisive l'histoire puisque tout est contenu dans ce récit : la langue, l'abstrait, le rationnel, la connaissance, et toute l'historicité critique de l'occident. Mais de ces deux lieux, un seul sortira vainqueur de l'histoire, mais nous n'en sommes pas encore là.

Il y a d'abord l'interaction entre deux systèmes symboliques et formels et ce sont des actants qui se rencontrent, ce sont toujours des espaces, qu'on dirait plutôt *lieux* ; avec pour horizon quelque chose de plus que la somme des parties. Mais laissons parler le narrateur :

«Solon, Thalès, arrivent en Égypte : un système quasi algébrique entre en court-circuit avec un système quasi géométrique. Un discours rencontre une image. Un formalisme découvre une forme. [...] Voici un langage, un système signalétique fidèle aux objets, mais qui ne peut évaluer de soi cette fidélité. Répétitif, par conséquent, et mort, puisque incapable de se thématiser. Voilà un système de signes qui désigne des signes. Leur décalage est bien valable en rigueur : les deux systèmes sont ensemble comme un langage et un métalangage. L'un décrit les mots-choses, l'autre analyse les mots-signes. Quelque traduction que vous imaginiez entre les deux systèmes, il reste, en résidu, le préfixe méta. La rencontre a produit l'abstraction.»²

1 Cf. M. SERRES, *Hermès V - Le passage du Nord-Ouest*, p.183.

2 *Ibid.*, p.181-182.

Cette abstraction qui est *provisoirement* (en tant que condition nécessaire) autonomie telle que nous la définissons sur un plan communicationnel. Cette abstraction soulève de terre les nouvelles idoles pour les projeter dans ce qui deviendra, bien plus tard, un espace réglé qui enclôt la pensée et sa société.

L'intérêt de l'analyse des lieux de la Représentation sociale entreprise par Michel Serres permet d'appréhender la liaison entre le discours, le géométrique et cette mathématique. En effet si nos trois événements s'entrecroisent c'est de façon univoque et orientée, le système ne produit pas du chaos mais une organisation réglée et hiérarchisée qui a tout le loisir de rejaillir d'un niveau à l'autre. Donnons encore une fois la parole au philosophe, pour examiner la dynamisation du système dont il nous entretient :

«De fait, la mathématique est un discours interminable, cette définition n'étant pas réciproque. Il faut donc trouver le moteur de ce qui est engendré là, indéfiniment poursuivi jusqu'à nous et sans risque de borne. Le court-circuit, la concordance, qui a produit l'abs-trait, voici le moteur même.»¹

Voici donc brièvement comme on peut raconter le paradigmatique du système représentatif qui réorganise la Représentation à partir d'un état de manque, d'un événement réalisé par l'entremise d'acteurs/ actants dont la Négociation produit un nouvel état dynamique. Remarquons que comme toute entreprise rhétorique, représentative, communicationnelle, qui est réussie le complexe géométrico-discursif s'en sort plutôt bien en produisant non-seulement des faits (techniques par exemple) mais également de l'histoire. C'est d'ailleurs à cette histoire que Michel Serres tend un piège. En effet, sa narration n'est pas très éloignée de ce qu'on raconte partout sur le génie de quelques-uns qui génère ce formidable potentiel. Seulement en disant avec une *naïveté* mesurée ce que tout le monde savait plus ou moins le narrateur insiste sur le récit des événements en extrapolant la forme sur la substance. Car ce qui rend décisif le récit de Michel Serres² ce n'est pas le recensement de faits nouveaux mais c'est la conjugaison d'une vision moderniste (systémique) des choses qui fait sa généalogie en retournant la genèse (comme forme et fond, comme récit et comme lieu) sur elle-même.

Bien entendu ce type de discours est dangereux car équivoque, on y trouve une simplicité apparente qui n'est en fait qu'érudition épurée, en réalité ce discours montre plus qu'il ne démontre mais dans cette *monstration* patiente il formalise l'objet en donnant plus de forme que la somme de ses parties.

1 *Ibid.*, p.182.

2 Comme ce qui rend décisif celui de Bruno Latour, ce qui a déjà été plus moins signalé.

5.2. L'espace et la pensée

On trouve peu d'approches aussi marquantes que celle de Michel Serres pour présenter aussi précisément le problème du formel et de la Représentation. Il y a bien entendu d'autres tentatives qui se déroulent sur le même plan, celle de Castoriadis, est à ce titre la plus notable mais nous ne feront pas le détour par cette pensée car elle ne parle pas essentiellement du spatial et parce qu'elle ne l'illustre pas non plus dans ses mises en formes discursives.

Il existe cependant une pensée à laquelle nous avons déjà fait référence, la philosophie analytique, qui est susceptible de générer dans ses marges philosophiques quelques réflexions articulant le discours à la Représentation en allant même parfois jusqu'à alimenter notre projet méthodologique. Il en est ainsi de l'étude de George Lakoff et Mark Johnson qui se donnent pour programme de retrouver derrière l'usage des métaphores une véritable structuration de l'imaginaire humain (voire de l'esprit humain tout simplement) :

«L'hypothèse la plus importante que nous avons émise jusqu'ici est donc que la métaphore n'est pas seulement affaire de langage ou de mots. Ce sont au contraire les processus de pensée humaine qui sont en grande partie métaphoriques. [...] Les métaphores dans le langage sont possibles précisément parce qu'il y a des métaphores dans le système conceptuel de chacun.»¹

On reconnaît là l'ambition et la naïveté d'une certaine philosophie américaine. Cependant il faut admettre que ce programme donne à penser et cela d'autant plus qu'il se préoccupe de notion comme celle d'espace. Bien entendu ce type de raisonnement reste assez mécaniste, voire mentaliste, ce qui ne lui permet de reconstruire un modèle articulant de façon dynamique ce qu'il repère d'une manière fort pertinente :

«La parole suit un ordre linéaire : dans une phrase, nous plaçons certains mots avant d'autres. Comme l'acte de parole est lié au temps et que le temps est métaphoriquement conçu en terme d'espace, nous concevons naturellement par métaphore le langage en terme d'espace. Cette conceptualisation est renforcée par notre système d'écriture. Noter une phrase par écrit nous permet de la concevoir encore plus aisément comme un objet spatial formé de mots ordonnés dans une séquence linéaire. Nos concepts spatiaux s'appliquent donc naturellement aux expressions linguistiques : nous savons quel est le mot qui occupent "la première position" dans la phrase, si deux mots sont "proches" ou "éloignés" l'un de l'autre et si un mot est relativement "long" ou "court".

1 Cf. G. LAKOFF & M. JOHNSON, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, p.16.

Du fait que nous concevons une forme linguistique au moyen de termes spatiaux, il est possible que certaines métaphores spatiales s'appliquent directement à la forme d'une phrase telle que nous la concevons spatialement. Des liens automatiques et directs entre la forme et le contenu peuvent être ainsi créés, qui se fondent sur des métaphores générales de notre système conceptuel. De tel liens font que la relation entre la forme et le contenu est rien moins qu'arbitraire et qu'une partie de la signification d'une phrase peut être due à sa forme.»¹

Cet extrait un peu long permet d'illustrer comment le problème de la formalisation discursive est liée à une autre mise en forme, plus essentielle aux yeux de ces auteurs. Si cette étude que nous ne suivrons plus au delà de ces deux citations, présente un avantage de simplicité sans malice par rapport à la démarche de quelqu'un comme Michel Serres, cela ne l'empêche pas de donner cours à des jeux de langage sur les métaphores. Cependant ces jeux sont plus apparents et rendent compte d'une tradition inhérente à la méthode de la philosophie analytique².

On conçoit que l'intérêt de cette démarche ne peut nous enrichir qu'à partir des détours que nous avons fait par la généalogie topologique de Michel Serres mais en faisant également appel à toutes les problématiques que nous avons convoquées et critiquées. Il semble qu'il n'y ait pas de recette miracle pas plus qu'il ne peut y avoir pour nous servir de *malin génie* cartésien. Mais cela nous le savions déjà.

Il ne peut y avoir que d'incessants jeux qui travaillent le langage, qui systématisent les représentations en tentant de braconner la topologie pour faire apparaître les failles et irrégularités de l'espace (comme on en parle en terme de grammaire). Il ne peut y avoir que d'innombrables formalisations qui essaient de faire parler les espaces et leurs acteurs en les reprenant à travers un discours critique qui signe l'actualité d'une herméneutique³. Il ne peut y avoir que Représentation, mais représentation qui s'avoue, qui se dit, autrement dit qui s'aménage un nouvel espace.

1 *Ibid.*, p.136

2 A laquelle nous a habitué J.-L. Austin.

3 Et donc l'actualité de Paul Ricoeur et de Jurgen Habermas.

8. relance

Tout au long de cette partie, nous avons voulu, par différentes voies, tantôt chemins de détour, tantôt au plus près de notre recherche, resituer celle-ci, après en avoir, préalablement, décrit l'objet, les méthodes, et les modalités. Ce dernier chapitre sera donc une synthèse. Réunir les différentes orientations retenues pour problématiser la recherche en une problématique ; tirer parti des difficultés rencontrées antérieurement et des reprises qu'elles ont entraînées pour redéfinir une méthode, tel en est l'objet.

L'évolution de notre problématique a été largement développée et nous en présenterons seulement ici un résumé, permettant de fixer, au seuil d'une nouvelle étape de la recherche, ses lignes de force. De même, les principes méthodologiques ont été exposés : nous avons à préciser surtout, tout en les rappelant, les techniques que nous pouvons utiliser pour répondre aux objectifs ainsi définis.

1. L'ÉVOLUTION DE LA PROBLÉMATIQUE

Les hypothèses qui ont fondé cette recherche n'ont pas été abandonnées, pas plus que la problématique qui l'organisait. Elles ont été cependant relativisées.

Un objectif central de la recherche est, avons nous dit, de rendre possible une véritable négociation sur les lieux de travail, dans laquelle le poids des formalisations traditionnelles de l'espace (le plan surtout) et de ceux qui, en disposant (ingénieurs méthodes par exemple), les tiennent et les font tenir pour seules objectives, soit réduit en apparaissant comme une formalisation légitime parmi d'autres, comme une spatialité parmi d'autres. D'où l'accent mis sur la formalisation des représentations multiples des uns et des autres : celle-ci avait aussi pour but de rendre possible un dialogue sur la base des représentations ainsi homogénéisées quant à leur règles de formation, par une sorte de grammaire commune aux différentes spatialités. Par ailleurs, et en relation étroite, il s'agissait de rendre possible la mise en rapport des représentations des personnes avec leur activité, leur place dans les structures de production ou les hiérarchies d'entreprises, leur usage des lieux de travail, etc.

Cependant la représentation ne peut plus être considérée du seul point de vue de son objectivation, de sa formalisation. La représentation, ici spatiale, cela est d'autant mieux apparu que nous avons retenu le discours (l'entretien) comme mode de sa saisie, parle du sujet et de sa relation aux autres sujets (à commencer par l'interviewer). La multiplicité des représentations de diverses personnes dans un même lieu n'est pas seulement un kaléidoscope pour lequel il serait nécessaire de trouver la grammaire qui permette de le comprendre en les déchiffrant toutes unes à unes. Ce sont des positions dans un système social, c'est, là où l'on est et tel que l'on est, quelque chose que l'on dit aux autres.

Dès lors que l'on considère la représentation comme étant elle-même communication, les objectifs de la recherche se réorganisent. Il ne s'agit plus seulement de mettre en relation les représentations et les situations des personnes, mais d'analyser ces représentations comme expression de ces personnes, en situation. La volonté d'homogénéisation formelle des représentations laisse apparaître, si elle reste une finalité unique, le risque de soustraire de celles-ci ce qui les fait exister comme moyens de communication. D'autant que cette communication est aussi négociation.

Précisons, il ne s'agit pas seulement ici, pas principalement même, des négociations diverses qui, dans une entreprise, se nouent autour des lieux de travail. Ce qui se négocie, pourrait-on dire plutôt, c'est le droit à produire une représentation, à faire exister celle-ci dans le concert des autres, à exister soi-même avec une identité reconnue au travers de ses manifestations, notamment spatiales. On sait combien dans les entre-

prises cette question de l'identité personnelle et de sa reconnaissance par l'ensemble des personnes, collègues déjà, hiérarchie surtout, est centrale. Ce ne peut être une simple reconnaissance passive, la reconnaissance que quelqu'un est là, ce qui n'est pas toujours acquis d'ailleurs : cela passe par l'acceptation de la contribution de cette personne à la parole sur ce qui est commun, par la prise en compte de cette communication qu'est sa représentation des choses, des lieux en général, des lieux communs que sont l'atelier, le bureau, l'entreprise, en particulier. Finalement, s'il y a négociation, c'est celle de ces représentations personnelles multiples pour former ensemble une représentation collective, reçue comme telle parce qu'ainsi négociée.

Cet accent mis sur des dimensions que nous n'avions pas considérées jusque là ne signifie pas que nous ayons abandonné les objectifs de la recherche, et notamment l'ambition d'une "grammaire" des espaces. Ils sont seulement repris dans un ensemble plus large où la formalisation n'est pas un but en soi, devant enfin permettre, si on parvient à la mettre au point, un autre dialogue ou une autre négociation des lieux de travail. Le dialogue et la négociation sont inscrits dans la représentation elle-même. Sa formalisation est un moyen de la reconnaître, peut-être de la valoriser, ce n'est pas le seul.

C'est aussi, et cela faisait partie de nos intentions initiales, le moyen pour les intervenants extérieurs à l'entreprise, architectes en particulier, d'accéder aux termes de ce dialogue ou de cette négociation de façon à la fois rapide et efficace. Les obstacles rencontrés à une participation effective des salariés à l'aménagement ou la conception de leurs lieux de travail, alors que la demande des directions d'entreprises elle-même est assez souvent de les associer au processus en cours, justifient largement cette préoccupation.

On peut synthétiser les orientations problématiques auxquelles on est ainsi parvenu autour de cinq hypothèses simples :

- Il y a des représentations spatiales diversifiées d'un même lieu de travail, non seulement dans leur contenu, mais dans leur nature même, c'est à dire dans le procès de représentation.
- Ces représentations, pour n'être pas le plus souvent formalisables selon les règles traditionnelles de la représentation spatiale (notamment projection sur un plan), sont néanmoins susceptibles de formalisation (par exemple en référence à la topologie mathématique).
- Ces représentations sont en relations avec les positions sociales, productives, organisationnelles de leurs auteurs ; plus elles sont un moyen d'exprimer ces positions, d'en communiquer certains aspects dans le système où elles sont produites.
- Elles forment ainsi un mode et un moyen de communication sociale, y compris dans leur hétérogénéité aux règles ordinaires et dominantes de

la représentation spatiale : on peut même penser que les enjeux de communication interviennent dans la structuration des formes de la représentation, pouvant conduire, suivant les moments et les relations, à des formulations différentes des spatialités.

- En ceci, elles forment une instance de négociation, portant sur l'organisation sociale elle-même et la place qu'y tiennent les uns et les autres ; négociation qui peut demeurer latente ou implicite ; qui peut aussi prendre pour objet explicite ou implicite soit des positions sociales, soit des lieux.

Les objectifs, en terme de résultats attendus de la recherche, demeurent. Rappelons en l'essentiel :

- connaissance des modalités réglées de représentation des lieux de travail non classiques utilisées par les personnels des entreprises ;
- mise en relation de ces représentations avec les situations de travail, organisationnelles, sociales des personnes et des lieux ;
- ouverture de possibilités de négociation sociale sur les lieux de travail, ordinairement, ou dans les phases d'aménagement et de conception ;

En outre, il est bien évident que ce qui s'étudie ici dans le cadre des lieux de travail n'est pas propre à ceux-ci. Certes, les questions qui ont orienté la recherche proviennent des lieux de travail, et c'est sur ce terrain qu'elles sont étudiées. Mais la question de la représentation spatiale, telle que nous avons essayé de la poser, dépasse largement ce contexte. Il serait même loisible, bien que cela dépasse de beaucoup nos intentions, de l'élargir à la question de la Représentation elle-même. Dire cela, c'est pour nous, plutôt qu'une orientation, préciser un autre élément du contexte : non pas celui du terrain mais celui de l'objet de la recherche, et par là de la complexité du travail entrepris et de l'importance des enjeux que - en demeurant dans son lieu propre - il porte avec lui. L'architecture comme modalité de représentation sociale, art social, est directement concernée par ces enjeux.

2. L'ORIENTATION MÉTHODOLOGIQUE

La méthode employée dans les étapes précédentes de la recherche en fonction des hypothèses formulées antérieurement, et complétées aujourd'hui.

d'hui, était le recueil des représentations par entretien, et leur analyse dans une démarche de formalisation.

Le choix de l'entretien demeure : le discours est en effet la seule forme d'expression relativement simple (on pourrait penser à la vidéo, mais sa manipulation d'abord, son analyse ensuite poseraient des problèmes qui nous sont insolubles) où puisse se donner une représentation de l'espace non totalement conditionnée par les règles de représentation classiques, auxquelles nous ne voulons justement pas être contraints. Nous serons conduits cependant à en revoir les techniques d'analyse, à la fois en raison des difficultés rencontrées jusqu'ici et pour tenir compte du développement de la problématique. En outre, il nous semble indispensable, pour cette même raison, d'y ajouter des moyens d'investigation complémentaires.

2.1. Les entretiens et leur analyse

Nous disposons déjà d'une quinzaine d'entretiens recueillis dans deux lieux de travail (un immeuble de bureau et un hôpital), partiellement mais de toute façon insuffisamment analysés. On sera conduit ultérieurement à compléter comme prévu cet ensemble, à tout le moins par sept à huit entretiens réalisés dans une usine. Le protocole de ces entretiens ne semble pas, en l'état, devoir être révisé, puisqu'il permet d'obtenir le type de discours qui nous est nécessaire. Eventuellement, les besoins de la recherche (par exemple pour explorer certaines dimensions particulières) peut nous conduire à élargir notre échantillon : en tout état de cause, nous ne le pensons ni grand ni représentatif. L'essentiel, ici, n'est pas la quantité des discours de représentation spatiale obtenus, mais leur analyse.

Pour ce qui est de l'analyse des représentations obtenues par les entretiens déjà réalisés ou à venir, la réorientation théorique de la recherche conduit à ne pas se concentrer exclusivement sur le procès d'abstraction pouvant aboutir à la formalisation attendue, au risque de laisser de côté nombre d'autres éléments. La dimension de communication de ces représentations, dont l'analyse relève d'autres moyens, doit y tenir toute sa place.

C'est même cet aspect qu'il nous faut privilégier tout d'abord. Nous avons montré en effet que la structure même de la formalisation envisagée pouvait dépendre d'une meilleure caractérisation des enjeux communicationnels de la représentation spatiale. Ce qui passe principalement, dans le cadre de l'analyse des entretiens, par deux moyens :

- Le premier est seulement une lecture différente des entretiens. Ceux-ci, dans le cadre de la description des lieux, contiennent nombre d'autres informations concernant l'activité, l'organisation du travail, les relations so-

ciales, etc., aussi bien du locuteur lui-même que des personnes avec lesquelles elle est - ou parfois n'est pas - en relation. Jusqu'ici cet aspect des entretiens a été éludé : il sera repris. Il ne s'agit pas de revenir à ce que nous avons évité dès le départ : une lecture sociologique classique des entretiens. On veut plutôt y voir se dessiner les structures communicationnelles du locuteur, ainsi que les formes de représentation dans lesquelles il s'insère.

- Le second, probablement plus fécond parce que plus au centre de nos préoccupations, renvoie à des pratiques classiques de l'analyse de contenu que nous avons laissé de côté parce que ne répondant pas à notre objet de formalisation. C'est tout particulièrement la relation établie entre la personne interrogée et l'interviewer. Elle est l'occasion de jouer, le plus souvent sans en avoir conscience d'ailleurs, une part des charges communicationnelles (ou conflictuelles, mais c'est encore une façon de communiquer) de la représentation. On a montré ci-avant (6.1.2.) sur un exemple comment pouvait se former ainsi une négociation communicationnelle (ou une mauvaise communication) dans la difficulté de faire coïncider les représentations spatiales de la personne et celles de l'interviewer. D'autres situations analogues sont présentes dans les entretiens qui, systématiquement étudiées, parlent de façon très riche des conditions de la représentation des lieux.

Précisons, puisque c'est justement là le changement méthodologique que nous voulons apporter : ce n'est pas le procès de représentation, tel que nous l'avons entendu jusqu'ici et que nous cherchons à objectiver par une formalisation, qui peut se voir dans ce type d'analyse ; c'est son procès social. Comment se noue, dans la relation d'entretien, le rapport entre les représentations des deux parties, comment se forme (ou ne se forme pas) une articulation de ces représentations, comment se résolvent (le cas échéant) les conflits de représentation. De cette analyse, nous attendons un double résultat : un résultat direct, tout d'abord, dont l'intérêt est évident en regard des objectifs de la recherche, notamment les moyens de gérer les négociations spatiales ; le second, indirect, est une meilleure connaissance des structures de la représentation, pouvant enrichir, et améliorer, le travail de formalisation.

Celui-ci, en effet, sera poursuivi. Nous en avons examiné longuement les orientations possibles, que ce soit en poursuivant dans la direction du modèle topologique, ou en choisissant plutôt un modèle grammatical. Le premier est particulièrement puissant en matière d'espace. Le second éviterait qu'on s'oblige à rejeter les formulations qualitatives de l'espace, essentielles dans le discours des personnes interrogées. Il nous est impossible actuellement d'aller plus loin : c'est la relecture préalable des entretiens, selon ce qui a été indiqué ci-dessus, qui doit nous guider dans la recherche de formalisation, aussi bien quant aux modèles formels éventuels sur lesquels nous l'appuierons que pour la relation à entretenir avec ces modèles et, finalement, la construction formelle elle-même.

En tout état de cause, il faut cependant redire ici que rien ne nous garantit vraiment que nous parvenions à établir cette formalisation. Ce peut être parce que les hypothèses qui ont conduit à cette recherche de formalisation doivent être rejetées ; ce peut être parce que, sans que ces hypothèses soient réellement remises en cause, la tâche de formalisation s'avère au-dessus de nos moyens. Il restera néanmoins un certain nombre de résultats, à partir desquels d'autres moyens méthodologiques pourront être mis en oeuvre, à la fois pour les valider et les compléter. Obtenir la formalisation recherchée conduirait aussi à poursuivre par d'autres moyens : pour la valider tout d'abord, pour l'étudier sur un plus grand nombre de cas ensuite, ce qui permettrait d'envisager d'autres types de résultats.

2.2. D'autres techniques

Les moyens méthodologiques que nous exposons maintenant seront donc employés en fonction des résultats obtenus à partir des entretiens. Quelques soient ceux-ci, les deux premiers sont des compléments utiles que nous voulons employer de toute façon. La mise en oeuvre du dernier est plus aléatoire.

Une technique semble pouvoir s'appliquer ici de façon particulièrement féconde malgré les difficultés qu'elle présente : l'entretien de groupe. Elle aurait pour objet de reprendre dans une situation très différente la question de la structure communicationnelle des représentations spatiales et de leur enjeu de négociation. L'entretien de groupe réalise en effet une simulation des situations sociales ordinaires, où les positions sociales, les relations entre personnes, les appartenances, les alliances, etc., peuvent se jouer directement, presque en forme naturelle pourrait-on dire. On voit l'intérêt d'une telle formule, pour l'étude de tout ce qui touche aux articulations ou aux conflits de communication, à la façon dont se compose (ou ne se compose pas) dans ces relations une (ou des) représentation(s) spatiale(s) collective(s).

Les entretiens de groupe, assez fréquemment employés dans certaines enquêtes ou recherche, sont cependant d'un maniement délicat, les risques de dérapage non négligeables. Généralement ils ont besoin qu'un objet précis, de préférence concret, en soit le support. On peut penser ici à un travail sur un atelier ou un ensemble de bureaux, avec des personnes en faisant partie, dans lequel s'échangent les représentations des uns et des autres. Une dimension d'enrichissement supplémentaire peut être donnée à l'entretien de groupe en lui donnant une activité bien définie: ici, par exemple, sur maquette, la discussion ou la réorganisation d'un lieu.

La validation des résultats est une seconde technique, nécessaire en tout état de cause. Celle-ci ne peut s'opérer que par le *terrain* lui-même. Elle

consiste généralement en une présentation des résultats obtenus à des personnes de ce *terrain*, individuellement ou en groupe, pour qu'elles les commentent, les critiquent, les rejettent éventuellement, les approuvent peut-on espérer, les amendent.

Ici il n'a pas été envisagé de revenir sur les terrains où s'est déroulé l'enquête : de toute façon l'enjeu de la recherche n'ayant été pour elles qu'individuel est très ponctuel, on imagine mal revenir vers les personnes interrogées. D'autre part, si les résultats se présentent sous la forme d'une formalisation, on ne peut guère penser les présenter directement ainsi. Il en sera de même de ceux qui portent sur le procès social de représentation : l'idée même d'une pluralité des représentations n'est pas suffisamment acceptée pour pouvoir être donnée comme telle. Les modalités de validation sont donc à construire au moment adéquat, en fonction d'ailleurs de ce que l'on voudra valider. On peut penser réutiliser les techniques d'entretien, individuel ou mieux de groupe : ce n'est qu'une hypothèse, qui laisse de toute façon en suspens la question du protocole d'entretien dont on ne peut parler sérieusement aujourd'hui.

Plus difficile encore à préciser aujourd'hui est la troisième orientation méthodologique complémentaire. Elle aurait pour objet un élargissement de l'échantillon. Ceci n'a pas pour but d'obtenir une représentativité quelconque, mais d'atteindre deux objectifs enchaînés. Tout d'abord une vérification des résultats par l'élargissement du nombre de sujet, et donc la multiplication des modalités de représentation spatiale : la capacité d'une formalisation, fut-elle partielle ou seulement semi-formelle, à intégrer de nouvelles configurations est une condition évidemment nécessaire pour la légitimer. Le second objectif, ne renvoie pas à la validité des résultats obtenus, mais à leur usage. Dès le départ de la recherche nous avions l'intention de chercher s'il y avait des correspondances - et de quelle nature - entre les modalités de représentation spatiale des lieux de travail et les situations sociales des personnes (qualification, type d'activité, position hiérarchique, etc.) dans leurs entreprises. La taille actuelle de notre échantillon rend totalement impossible ce dernier projet : parvenir à généraliser, probablement en mettant en place un dispositif d'enquête plus léger et des moyens d'analyse plus rapides, les résultats auxquels nous parviendrons en matière de représentation spatiale, permettrait de le réaliser. Mais ce sera alors le commencement d'une autre recherche.

conclusion

Au commencement de ce rapport nous évoquions, pour le rejeter nettement, le fantasme de *la recherche interminable*. Il nous tient à coeur, au moment où l'on remet en chantier une nouvelle phase en sachant ses incertitudes, la durée qui lui sera de toute façon nécessaire, le risque d'échouer aussi à rendre manifeste ce que nous voulons y montrer, de dire aussi notre certitude d'obtenir des résultats, et même des résultats concrets.

Les deux périodes précédentes de ce travail, celle qui a précédé la recherche proprement dite, et celle dont nous avons rendu compte ici, nourrissent cette certitude. Sans que la recherche y ait abouti, elle a été à la source de tout un ensemble d'enseignements, de publications, de débats, d'interventions en entreprise, de formations d'acteurs, etc. Ce que nous voulons souligner ici est qu'une recherche du type de celle-ci produit deux sortes de résultats : le résultat de la recherche proprement dite, correspondant à sa problématique et à ses méthodes, à ce qu'on attend d'elle ; et puis le résultat du travail de recherche. On connaît la formule souvent adressée aux chercheurs explicitement ou implicitement : *vous, vous cherchez, moi je trouve !* Certes, trouver est important, et c'est aussi notre objectif. Mais chercher demeure, avant même que l'on trouve, une activité productive par elle-même.

Il serait prétentieux de proposer une liste des effets de ce travail. De toute façon, on n'en pourrait comptabiliser que les manifestations, et non les conséquences de ces manifestations. Mais le simple fait que soit évoqué, auprès d'étudiants en architecture, d'architectes, de responsables d'entreprises, de techniciens, de consultants, de médecins du travail, etc., la possible remise en question de l'univocité de la représentation spatiale, que soient indiqués, à partir d'exemples concrets facilement renouvelables ou de situation éprouvées par chacun comment se négocie au jour le jour dans les entreprises le droit à son espace, à sa représentation des lieux, nous semble porter son propre efficace. Au delà, et nous avons bien conscience de n'être pas les seuls porteurs de cette préoccupation, c'est toute la liaison entre gestion des lieux - d'entreprises ou urbains, voire d'habitat - et représentations spatiales, au centre de multiples débats, ou conflits parfois, qu'il est nécessaire d'explicitier, d'expliquer.

Le travail de la recherche, c'est aussi cette permanence de la préoccupation d'expliquer, ou plutôt de rendre possible aux partenaires l'explication. Intervenir dans une entreprise, par exemple, ce n'est pas seulement proposer une solution immédiate au problème qui a provoqué l'intervention : c'est d'abord en analyser les facteurs et les dimensions, les rendre visible et ainsi peut-être acceptables, afin qu'il deviennent l'objet d'un débat, que les propositions ou les décisions soient éclairées par leurs raisons à être formées, que ces raisons soient recevables comme telles, même par ceux qui ne les partagent pas, etc. Que la préoccupation de la recherche soit présente à ceux qui interviennent ainsi quotidiennement, cela passe par des méthodes, des connaissances utilisables ; mais aussi - osons dire plus parfois - par des questions, même sans réponses immédiates. L'architecture, de même, n'est pas seulement une technique : c'est aussi une interprétation, un point de vue sur une situation et la capacité à faire exister matériellement ce point de vue, à le faire exister socialement surtout. La mise en valeur de la multiplicité des situations spatiales, et des points de vue (des représentations), peut participer à ouvrir à une pratique de l'architecture qui échappe au solipsisme dans l'échange avec les autres, les autres qui, dans les entreprises - et ailleurs - ont une situation, un point de vue. Questionner l'apparente évidence d'une représentation spatiale qui serait la seule légitime parce que la seule objectivée ne nous semble pas totalement inutile. Même si nous n'avons pas encore à proposer le moyen certain de rendre objectives toutes les représentations subjectives. On pourrait prolonger l'énumération. Aussi avons nous bien l'intention, parallèlement au travail de recherche proprement dit, et fondé sur lui, de poursuivre la transmission de ce qu'elle nous apporte, sous les formes diverses qui se proposent ou que l'on provoque.

En même temps, et dans une autre direction, les questions que nous formulons, on a pu le voir dans les exposés précédents, rejaillissent dans d'autres domaines de savoir. Et cela plus en raison des difficultés que nous rencontrons que des résultats que nous fournissons. Ce sont ces difficultés qui conduisent à réinterroger des acquis théoriques, à réinterpréter des travaux antérieurs, à ouvrir, parfois, des champs d'investigation que d'autres pourront investir. Le travail de recherche est en relation avec

d'autres recherches, se répercute sur elles, comme elles se répercutent sur lui.

Cette conclusion n'est pas, malgré l'apparence, un plaidoyer *pro domo*. La raison d'être de ce rapport est de rendre possible par d'autres que nous l'évaluation, la discussion, la critique de notre travail. Nous ne prétendons pas nous en défaire par avance. Ce que nous voulions souligner est seulement ceci : il est indispensable que, parfois, des recherches reçoivent le temps qui leur est nécessaire. C'est le cas de la nôtre. C'est le cas de bien d'autres. Bien sûr, elles peuvent s'enliser et devoir un jour être arrêtées. Mais le travail qu'elles ont été, et les effets de ce travail demeurent.

BIBLIOGRAPHIE

Le champ de recherche où nous nous trouvons est tel que sa bibliographie ne saurait être exhaustive. Nous indiquons ici un choix d'ouvrages consultés couvrant les différents aspects de notre thématique, et renvoyant donc aux contextes théoriques et empiriques que nous avons interrogés ou par rapport auxquels nous sommes situés.

- Anatomie d'un épistémologue : François Dagognet*, 1984, Paris, Vrin.
ARGAN (G.C.), 1981, trad., *Brunelleschi*, Paris, Macula.
AUSTIN (J.-L.), 1970, trad., *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.
BADIOU (A.), 1970, *Le concept de modèle*, Paris, Maspéro.
BADIOU (A.), 1988 *L'être et l'évènement*, Paris, Le Seuil.
BADIOU (A.), 1989, *Manifeste pour la philosophie*, Paris, Le Seuil.
BARR (S.), 1987, trad., *Expériences de topologie*, Paris, Lysimaque.
BECKER (F.D.), 1981, *Worskpace*, New York Cy, Praeger Publishers.
BELAVAL (Y.), 1960, *Leibniz critique de Descartes*, Paris, Gallimard.
BENVENISTE (E.), 1966, *Problèmes de linguistique générale - tome 1*, Paris, Gallimard/"TEL".
BENVENISTE (E.), 1974, *Problèmes de linguistique générale - tome 2*, Paris, Gallimard/"TEL".
BERNOUX (P.), 1981, *Un travail à soi*, Toulouse, Privat.
BLOOR (D.), 1976, trad., *Sociologie de la logique*, Paris, Pandore.

- BOHR (N.), 1961, trad., *Physique atomique et connaissance humaine*, Paris, Gonthier.
- BORDREUIL (S.) et OSTROWETSKY (S.), 1979, "Pour une réévaluation de la puissance sociale des dispositifs spatiaux", *Espaces et Sociétés* No 28-29.
- BOREL (E.), 1949, *L'espace et le temps*, Paris, P.U.F.
- BOUDON (P.), 1971, *Sur l'espace architectural*, Paris, Dunod.
- BRION-GUERRY (L.), 1966, *Cézanne et l'expression de l'espace*, Paris, Albin Michel.
- CAMUS (C.), 1986, *Le discours urbanistique : quelques propositions d'analyse*, mémoire de Maîtrise de sociologie, sous la dir. de H. Raymond, Université de Paris X - Nanterre.
- CAMUS (C.), 1988, *Sociologie de la connaissance et connaissance sociologique - Sur P. Berger & T. Luckmann, La construction sociale de la réalité*, note pour le séminaire de D. Pasquier, EHESS.
- CAMUS (C.), 1988, *Une anthropologie de la contemporanéité - Sur B. Latour, Les microbes : guerre et paix suiv de Irréductions*, note pour le séminaire de F.A. Isambert, EHESS.
- CAMUS (C.), 1988, *Représentation et argumentation dans les discours prospectifs des Objets Techniques*, mémoire pour le DEA de sociologie, sous la dir. de P. Ladrière & J. Leenhardt, EHESS, Paris.
- CASSIRER (E.) 1927, trad. 1983, *Individu et Cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, Paris, Minuit.
- CASTORIADIS (C.), 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris.
- CASTORIADIS (C.), 1978, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Le Seuil.
- CASTORIADIS (C.), 1986, *Domaines de l'homme - Les carrefours du labyrinthe II*, Paris, Seuil.
- CAUQUELIN (A.), 1982, *Essai de philosophie urbaine*, Paris, P.U.F.
- CAZAMIAN (P.), 1973, *Leçons d'ergonomie industrielle, une approche globale*, Paris, Cujas.
- CAZAMIAN (P.) ss la dir. de, 1987, *Traité d'ergonomie*, Marseille, Octares.
- CHAVE (D.), ESCUDIE (M.), LAUTIER (F.), NICK (P.), SCHALCHLI [-EVETTE] (T.), 1980, *L'organisation de l'espace du travail dans les ateliers industriels*, Paris, CERA/CORDES.
- CHERMAYEFF (S.) et ALEXANDER (C.), 1963, *Community and privacy*, New-York Cy, Doubleday and Co.
- CHESNEAUX (J.), 1989, *Modernité-Monde*, Paris, La Découverte.
- CHOMSKY (N.), 1971, trad., *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Le Seuil.
- CLIPSON (C.), 1988, *Simulating future worlds*, Ann Arbor, Collège of Architecture/Un. of Michigan.
- COHEN-TANNOUDJI (G.) et SPIRO (M.), 1986, *La Matière-Espace - Temps*, Paris, Fayard.
- COLLI (G.), 1988, trad., *Philosophie de l'expression*, Montpellier, Ed. de l'Eclat.
- Conception des lieux de travail*, 1984, Paris, Centre Georges Pompidou-C.C.I.
- DAGOGNET (F.), 1975, *Pour une théorie générale des formes*, Paris, Vrin

- DAGOGNET (F.), 1977, *Une épistémologie de l'espace concret*, Paris, Vrin.
- DAVIDSON (C.), GAGNE (M.) et al., 1984, *Le bureau de demain*, Montréal, Université de Montréal.
- DUFFY (F.) et al., 1976, *Planning office space*, London, The architectural press.
- EINSTEIN (A.) et INFELD (L.), 1981, trad., *L'évolution des idées en physique*, Paris, Payot.
- Espace et représentation*, 1982, Paris, Ed. de La Villette.
- Espaces et Sociétés* No 47, 1985, Espace et sémiotique.
- EVETTE (T.) 1982, *L'espace du travail dans l'usine*, thèse de sociologie, Paris, Université de Paris VII.
- EVETTE (T.) et KNAPP (N.), 1985, *L'architecture industrielle, acteurs et modes de conception*, Paris, E.A.P.L.V.
- EVETTE (T.), KNAPP (N.), LAUTIER (F.), 1985, *La participation du personnel à la conception des lieux de travail*, Paris, Ecole d'Architecture de Paris la Villette.
- EVETTE (T.), KNAPP (N.), MICHEL (P.), 1987, *Les acteurs de la programmation et de la conception des bureaux*, Paris, E.A.P.L.V./P.L.T.C.P.
- FAYE (J.-P.), 1972, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann.
- FERNANDEZ-ZOILA (A.), 1987, *Espace et psychopathologie*, Paris P.U.F.
- Figures de la ville, autour de Max Weber*, 1985, Paris, Aubier.
- FISCHER (G.N.), 1981, *Espace industriel et liberté*, Paris, P.U.F.
- FISCHER (G.N.), 1989, *Psychologie des espaces de travail*, Paris, A. Colin.
- FRAMPTON (K.), 1976, Il caso Volvo, dans *Lotus*, No 12.
- FRAMPTON (K.), 1985, trad., *Histoire critique de l'Architecture moderne*, Paris, Philippe Sers.
- FRANCK (D.), 1986, *Heidegger et le problème de l'espace*, Paris, Minuit.
- GALLINO (L.), 1963, Influence des bâtiments sur les relations sociales du travail, dans *La conception ergonomique des bâtiments industriels*, Paris, C.N.A.M.
- GENETTE (G.), 1969, *Figures II*, Paris, Le Seuil.
- GIBSON (W.), 1985, trad., *Neuromancien*, Paris, La Découverte.
- GILI (R.) et LAUTIER (F.), 1977, *Analyse de l'espace*, cours polycopié, Paris, UPA 6.
- GIRAUD (B.), 1984, *Quelle psychosociologie pour l'espace de travail ? le cas des bureaux*, thèse de sociologie, Paris, Université de Paris IX.
- GIRAUD (B.), 1987, *Impact sur les espaces de bureaux des technologies de l'informartion et de l'évolution des organisations*, mutlgr., DAU/MELATT.
- GOFFMAN (E.), 1968, trad., *Asiles*, Minuit.
- GORZ (A.), 1988, *Métamorphoses du travail, Quête du sens*, Paris, Galilée.
- GREIMAS (A.J.), 1986, (1ère éd. Larousse, 1970), *Sémantique structurale*, Paris, PUF/"Formes sémiotiques".
- GREIMAS (A.J.), 1976, *Sémiotique et sciences sociales*, Seuil, Paris.
- GURVITCH (G.), 1957, *La vocation actuelle de la sociologie*, 2 t., Paris, P.U.F.

- HABERMAS (J.), 1968, trad. par J.R. LADMIRAL, 1973, *La technique et la science comme "Idéologie"*, Denoël-Gonthier/"Médiations", (1ère éd. Gallimard).
- HABERMAS (J.), 1966, trad. par M.B. De LAUNAY, 1986, (1ère éd. 1978), *L'espace public*, Payot.
- HABERMAS (J.), 1981, trad. par J.M. FERRY, 1987, *Théorie de l'agir communicationnel - tome 1. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, Fayard/"L'espace du politique".
- HABERMAS (J.), 1981, trad. par J.L. SCHLEGEL, 1987, *Théorie de l'agir communicationnel - tome 2. Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Fayard/"L'espace du politique".
- HABERMAS (J.), 1982-84, trad. par R. ROCHLITZ, 1987, *Logique des sciences sociales et autres essais*, PUF/"Philosophie d'aujourd'hui".
- HALBWACHS (M.), 1950, *La mémoire collective*, Paris, P.U.F.
- HALL (E.T.), 1971, trad., *La dimension cachée*, Paris, Seuil.
- HARASZTI (M.), 1976, trad., *Salaire aux pièces*, Paris, Le Seuil.
- HAWKINS (S.), 1989, trad., *Une brève histoire du temps*, Paris, Flammarion.
- HEIDEGGER (M.) 1958, trad., *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.
- HEISENBERG, (W.), 1971, trad., *Physique et philosophie*, Paris, Albin Michel.
- HILDEBRAND (G.), 1974, *Designing for industry, The work of Albert Kahn*, Cambridge, MIT Press.
- HORKHEIMER (M.) & ADORNO (T.W.), 1944-69, trad. par E. KAUFMOLZE, 1974, *La dialectique de la raison*, Gallimard/"TEL".
- HUNTLEY (H.E.), 1986, trad., *La divine proportion*, Paris, Navarin.
- HUSSERL (E.), 1935, trad. 1976, *La crise de la civilisation européenne et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard.
- HUSSERL (E.), 1989, trad., *La terre ne se meurt pas*, Paris, Minuit.
- HUSSERL (E.), 1907, trad. 1989, *Chose et espace, Leçons de 1907*, Paris, P.U.F.
- Interdit de la représentation (L')*, 1984, Colloque de Montpellier, 1981, Paris, le Seuil.
- JANICAUD (D.), 1985, *La puissance du rationnel*, Gallimard/"Bibliothèque des idées", Paris.
- JULY (P.E.) et VIRNOT (P.), 1988, *Analyse de l'impact des nouvelles technologies de communication sur l'espace industriel*, Paris, PLTCP/MELATT.
- KANDINSKY (W.), 1975, trad., *Cours du Bauhaus*, Paris, Denoël.
- KAPLAN (L.), 1981, *L'excès-l'usine*, Paris, Hachette-P.O.L.
- KLEE (P.), 1980, trad., *Théorie de l'Art moderne*, Paris, Gonthier
- KOSIK (K.), 1970, trad., *La dialectique du concret*, Paris, Maspéro.
- KOYRE (A.), 1966, *Etudes Galiléennes*, Paris, Hermann.
- KREMER-MARIETTI (A.), 1987, *Les racines philosophiques de la science moderne*, Bruxelles, Margada.
- KUHN (T.S.), 1970, trad. par L. MEYER, (1ère éd. 1962) 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion/"Champs".
- LAKOFF (G.) & JOHNSON (M.), 1980, trad. par M. De FORNEL & J.-J. LECERCLE, 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Minuit/"Propositions".

- LANDOWSKI (E.), 1989, *La société réfléchie - Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil/"La couleur des idées".
- La nouvelle communication - Textes recueillis et présentés par Yves Winkin*, 1981, Seuil/"Points".
- LATOUR (B.), 1984, *Les Microbes : guerre et paix - & Irréductions*, Paris, A.M. Métailié/"Pandore".
- LATOUR (B.), WOOLGAR (S.), 1979, trad. par M. BIEZUNKI, 1988, *La vie de laboratoire - La production des faits scientifiques*, Ed. La Découverte/"Science et société".
- LAUTIER (F.), 1982, L'espace usinier, du modèle panoptique aux systèmes informatiques, *Espaces et Sociétés* No 41.
- LAUTIER (F.), 1983, Des territoires dans l'usine, *Revue des conditions de travail* No 7.
- LAUTIER (F.), 1985, Il y a des lieux de travail, communication au 21ème congrès de la S.E.L.F., Paris, Actes.
- LAUTIER (F.), 1986, L'espace social éclaté, *Espaces et Sociétés* No 48-49.
- LAUTIER (F.), 1986, Les lieux de travail : un espace inimaginable ? dans *La Théorie de l'Espace Humain*, Genève, CRAAL-FNRS/UNESCO.
- LAUTIER (F.), 1987, Espaces et conditions de travail, dans CAZAMIAN 1987, *Traité d'ergonomie*, ouv. cité.
- LAUTIER (F.), 1989, L'espace usinier, analyse et questionnements, dans *Technique et Territoire, Lieux et Liens*, Dossiers des séminaires T.T.S., No 8-9, DRI/MELTM.
- LAUTIER (F.), 1989, Plutôt la topologie, à paraître dans *Actualité de la typologie architecturale*, CDRH/E.A. Paris La Défense.
- Le mouvement social*, 1983, No 125, L'espace de l'usine.
- LEDROUT (R.), 1976, *L'espace en question*, Paris, Anthropos.
- LEDROUT (R.), 1984, *La Forme et le Sens dans la Société*, Paris, Lib. des Méridiens.
- LEFEBVRE (H.), 1970, *Logique formelle, logique dialectique*, Paris, Anthropos.
- LEFEBVRE (H.), 1974, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- LEROI-GOURHAN (A.), 1965, *Le geste et la parole*, 2 t., Paris, Albin Michel.
- LISTING (J.), 1989, trad., *Introduction à la topologie*, Paris, Navarin.
- MAREJKO (J.), 1985, L'espace et le désir, dans *Diogène* No 132, oct.-déc.
- MARIN (L.), 1973, *Utopiques, jeux d'espaces*, Paris, Minuit.
- MARIN (L.), 1975, *La critique du discours*, Paris, Minuit/"Critique".
- MARIN (L.), 1978, *Le récit est un piège*, Paris, Minuit/"Critique".
- MARIN (L.), 1981, *Le portrait du roi*, Paris, Minuit.
- MERLEAU-PONTY (M.), 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY (M.), 1964, *L'oeil et l'esprit*, Paris Gallimard.
- NINIO (J.), 1989, *L'empreinte des sens*, Paris, Odile Jacob.
- NORDON (D.), 1982, (1er éd. 1981), *Les mathématiques pures n'existent pas !*, Le Paradou, Actes Sud/"Mathématiques et société".
- Notes méthodologiques en architecture et en urbanisme*, 1974, No 3-4, Sémiologie de l'espace.

- NOULIN (M.) et al., 1985, la maîtrise de l'espace de travail chez les monteurs électriciens travaillant sous tension, *Revue des conditions de travail* No 19.
- ORTOLI (S.) et PHARABOD (J.P.), 1984, *Le cantique des quantiques*, Paris, La Découverte.
- OSTROWETSKY (S.), 1983, *l'imaginaire bâtisseur*, Paris, Lib. des Méridiens.
- OSTROWETSKY (S.), Dédale n'est pas Cronos et la rue ne marche pas, dans *Espace et représentation*, ouv. cité.
- PALMADE (J.), 1982, *Système symbolique et idéologique de l'habiter*, Thèse de doctorat es lettres, Toulouse, Université de Toulouse le Mirail.
- PANOFSKY (E.), 1927, trad. par G. BALLANGE, 1975, *La perspective comme forme symbolique - et autres essais*, Minuit/"Le sens commun".
- PANOFSKY (E.), 1983, trad., *Idea*, Paris, Gallimard.
- PIAGET (J.), et INHELDER (B.), 1948, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, P.U.F.
- Place*, 1975, No 1.
- POINCARÉ (H.), 1968, réed., *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion.
- PUTNAM (H.), 1981, trad. par A. GERSCHENFELD, 1984, *Raison, vérité et histoire*, Minuit/"Propositions".
- RAMBAUD (P.), 1968, *Espace rural et urbanisation*, Paris, Le Seuil.
- RAYMOND (H.), 1984, *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*, Paris, CCI-Centre G. Pompidou.
- SAINSAULIEU (R.), 1977, *L'identité au travail*, Paris, Presses de la F.N.S.P.
- SAINSAULIEU (R.), 1987, *Sociologie de l'organisation et de l'entreprise*, Paris, Presses de la F.N.S.P., Dalloz.
- SAMI ALI, 1974, *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard.
- SANSOT (P.), 1979, *L'espace et son double*, Paris, Champ Urbain.
- SERRES (M.), 1968, *Hermès I - La communication*, Paris, Minuit/"Critique".
- SERRES (M.), 1968, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, Paris, P.U.F.
- SERRES (M.), 1972, *Hermès II, L'interférence*, Paris, Minuit.
- SERRES (M.), 1980, *Hermès V, Le passage du Nord-Ouest*, Paris, Minuit.
- SERRES (M.), 1983, *Détachement*, Paris, Flammarion.
- SOROKIN (P.A.), 1962, *The structure of sociocultural space, society, culture and personality*, New-York Cy, Cooper Square.
- STENGERS (I.) et SCHLANGER (J.), 1989, *Les concepts scientifiques, invention et pouvoir*, Paris, La Découverte, Strasbourg, Conseil de l'Europe, UNESCO.
- STUNSTROM (E.), 1986, *Work places*, Cambridge, Cambridge Un. press.
- TISSERON (C.), 1985, *Notions de topologie, introduction aux espaces fonctionnels*, Paris, Hermann.
- TROTIGNON (P.), 1986, *Le coeur de la raison*, Paris, Fayard.
- VATIN (F.), 1987, *La fluidité industrielle*, Paris Méridiens-Klinksieck.
- VERON (E.), 1987, *La semiosis sociale - Fragments d'une théorie de la discursivité* Paris, Presses Universitaires de Vincenne.
- VIRILIO (P.), 1984, *L'espace critique*, Paris, Bourgois.

- VIRNOT (P.), L'espace de travail, un espace en mutation, dans *Pan-Bureau 1985*, PLTCP/MULT.
- WEBBER (M.M.), 1967, The urban place and the non-place urban realm, dans Foley, *Exploration into urban structures*, Philadelphia, Un. of. Penn. Press.
- WEBER (M.), 1965, trad., *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.
- WEIL (S.), 1951, *La Condition ouvrière*, Paris, Gallimard.
- WILDEN (A.), 1983, trad., *Système et structure*, Montréal, Boréal express.
- WITTGENSTEIN (L.), 1961, trad., *Tractatus logico-philosophique*, Paris, Gallimard.
- WITTGENSTEIN (L.), 1975, trad., *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard.

ANNEXE 1 : textes complémentaires

recherche d'une méthode d'analyse plurielle des espaces de travail

janvier 1988

L'objet de ce texte, intermédiaire, est de marquer l'état d'avancement de la recherche d'une méthode susceptible de réunir, sans en effacer les différences structurelles, les positions (points de vue, représentations, etc.) sur les lieux de travail en tant qu'espaces. C'est à dire de préciser le statut de ces différences et leur relation à l'unité - l'unicité - du lieu où se forment les énoncés qui les portent ; et de proposer une formalisation qui assure l'intelligibilité réciproque des descriptions différentes d'un même lieu.

Une telle préoccupation n'est pas née brutalement : elle s'inscrit dans une démarche de recherche déjà ancienne, sans laquelle elle n'a pas de raison d'être, à laquelle ne pas faire référence explicite interdirait la compréhension. Ce sera donc le premier point de cet exposé.

Le second montrera à quel choix de modèle formel on est parvenu, et les raisons de ce choix. En fait avant même le modèle formé il y a une interrogation pour laquelle les modes ordinaires de description et de repré-

sensation de l'espace, appliqués aux lieux de travail, ne semblaient pas adaptés. En construire d'autre est donc apparu petit à petit nécessaire ; d'où la recherche de modèle.

Enfin, on montrera comment, sur des exemples évidemment parcellaires - mais l'intention n'est ici que d'illustrer - ce type de méthode est applicable et à quels résultats elle peut mener. Il est encore trop tôt pour savoir si ces résultats sont intéressants par rapport aux objectifs poursuivis : il était d'abord nécessaire de montrer qu'ils n'étaient pas impossibles. Quelles orientations suivre ensuite pour développer cette recherche et la tester en "vraie" grandeur, ce sera l'objet de la conclusion.

I. EMERGENCE D'UNE INTERROGATION

1 Recherches sur les espaces de travail

Voilà quelques dix ans, et après avoir surtout travaillé sur la ville et l'habitat, nous (T. Evette et F. Lautier) avons ouvert un axe de recherches sur les lieux de travail. Nous croisons notre expérience de la spatialité et de la spatialisation du social avec la volonté de mieux connaître ce qui apparaissait en mouvement profond à cette époque : la vie de travail, l'organisation des entreprises et généralement les rapports techniques et sociaux de production ; ce qui avait, voyait-on déjà, des correspondances dans l'organisations des espaces (Frampton 1976)¹. D'où l'orientation de nos premières réflexions vers le rôle attribué à l'espace dans ce mouvement (Lautier, Schalchli-Evette 1977). Rappelons que, dans ce moment, les mouvements sociaux urbains et logement avaient déjà passé leur apogée en France et que la grande vague de recherche urbaine avait porté une bonne part de ses fruits. On disposait donc dans ce champ d'un travail théorique sur l'espace et d'une reconnaissance des pratiques qui n'avait pas encore d'équivalent contemporain dans les entreprises. Nous ne reviendrons pas ici sur ce contexte certes essentiel, mais qui a été discuté par ailleurs (voir par exemple Espaces Sociétés 1986).

On a donc développé d'abord la notion d'enjeu : l'espace comme enjeu pour les groupes et les personnes présentes dans les entreprises et, en re-

1 La bibliographie originale n'a pas été reproduite à la fin de ce texte ; cependant toutes ses références correspondent à la bibliographie générale du présent rapport.

tour, l'espace comme résultant aussi de la résolution de ces enjeux. Le second aspect que nous avons analysé était celui des différents systèmes de variables qui venaient influencer sur l'espace : système technique, système social, système architectural au sens étroit, etc. Enfin, dialectiquement accrochée aux précédentes était à nouveau posé ici la question de l'espace comme effecteur de pratiques sociales : pour demeurer seconde, cette dernière interrogation ne pouvait être omise.

Ce travail, appuyé sur une enquête lourde, a permis une première synthèse : le texte sur l'espace de travail dans les ateliers industriels, (Chave et al. 1980), repris et enrichi par Evette (1982). A partir de quoi la démarche de recherche aurait pu s'arrêter là.

Or, en créant la structure du laboratoire de recherche sur les espaces du travail à UP6, nous la faisons rebondir. Ce qui avait été abordé dans cette première étape nous était apparu d'une amplitude et d'une richesse incitant à y consacrer des analyses nouvelles. Ont été ainsi construites de nouvelles problématiques de recherche dans ce champ, en réintroduisant les orientations qui étaient par ailleurs celles des membres de l'équipe. Une première orientation celle qu'a conduite Evette à travers le programme pluriannuel précédent et quelques autres recherches, notamment pour le Ministère de la Recherche (Evette et al. 1985 ; Evette, Knapp 1985 ; Evette et al. 1987) : elle porte principalement sur les acteurs de la production de ces espaces. Qui sont les acteurs? quelles sont les relations entre eux? quelles stratégies les déterminent-ils comment se représentent-ils les espaces adéquats pour le travail? etc. L'espace n'y est pas analysé pour lui-même, mais pris comme un résultat. Ce qui est analysé ce sont les processus (ou tout du moins une part des processus) dont il est l'aboutissement.

A l'inverse, j'ai essayé de réfléchir, à partir du matériel de recherche obtenu préalablement et des résultats acquis, sur les différents types d'espaces auxquels on était confronté. Sans grosse enquête de terrain nouvelle (de nombreuses visites d'établissement et quelques enquêtes légères cependant), en utilisant systématiquement notre travail antérieur et les autres recherches du laboratoire où la littérature sur la relation à l'espace, sa représentation, etc., ont ainsi été esquissés quelques thèmes.

2 Des questions sans réponse

Une première direction a été la mise en évidence de deux structures d'espace dans les lieux de travail : l'espace des corps et celui de l'information (Lautier 1982). Cette analyse a probablement été mal engagée du fait du poids excessif donné à la question du contrôle autour de laquelle s'organisait la réflexion, et particulièrement aux moyens de contrôle informatiques. Mais, elle reste un bon point de départ à une question qui demeure :

dès lors que l'on est dans un lieu où il y a utilisation conjointe des systèmes informatiques et des systèmes ordinaires, on vit dans des espaces qui ont des formes de contiguïté et de distance complètement différents. De plus, les rapports au temps, dans ces espaces, ne sont pas du tout semblables, puisque l'un connaît le temps de la mécanique, progressif, enchaîné, et l'autre le temps sans temps qui est celui du traitement "en temps réel" de l'information. Deux espaces donc, notés espace I et espace II, faute d'autres mots, et qu'en faire?

Une autre analyse secondaire du matériel de notre première recherche, conduisait à repérer, pour des personnes vivant très proches les unes des autres, dans le même atelier ou le même bureau, des façons d'exister dans l'espace et de dire celui-ci tout à fait différentes. En fait, on peut considérer que, bien que dans le même lieu, elles vivent des espaces différents. N'allant pas jusque là, j'utilisais le mot "territoire", trop polysémique et renvoyant à des contextes théoriques qui n'étaient pas du tout ceux qui m'apparaissaient pertinents (Lautier 1983). Là encore, des espaces différents, bien que le terme ne renvoie pas exactement à la même chose.

Si la première vague de recherche s'était fondée sur les travaux classiques de sociologie urbaine ou de l'espace ((par exemple ceux de H. Lefebvre), il n'est pas trop difficile de voir dans ces questions les influences des travaux de chercheurs comme M. Foucault ou F. Deligny. Mais il ne s'agit là que de l'ouverture. En effet, très vite les problématiques ainsi initiées s'essouffent dans notre recherche propre (voir risque d'égarer, comme nous l'avons indiqué ci-dessus à propos de l'excessive centration sur la question du contrôle). Et en l'absence d'une problématique explicitée, celle-ci risquait de s'effiloche en notations plus ou moins utiles, plus ou moins pertinentes, mais de toute façon sans enjeu au-delà d'elles même ; c'est à dire sans possibilité de déboucher vraiment.

3 Une problématique?

La nécessité d'organiser ces réflexions a donné lieu à un double travail, au demeurant assez lent et peu productif : de construction d'un objet de recherche d'une part, de réarticulation des résultats déjà obtenus à des champs de savoir apparemment totalement étrangers à eux, sur lesquels cependant on pouvait s'appuyer d'autre part. Il serait juste de dire que tout ceci a été - est pour une bonne part - extrêmement confus, conduit quelque peu au hasard, laborieux. Il serait nécessaire aussi d'y associer ceux qui, connaissant notre démarche ou ne la connaissant pas, en ont discuté tel ou tel point, ont réfuté une dérivation, ont indiqué une piste, etc. ; et je ne parlerai pas ici des amis.

Finalement, la question pouvait être posée simplement : un même lieu (soit un atelier), d'autant plus facile à isoler comme objet d'étude qu'il

est clos et artificiel, et dans ce lieu (ou de ce lieu, ou sur ce lieu) plusieurs spatialisations (espace I et II ou territoires des personnes par exemple). A partir de quoi la nécessité est massive de repenser ce que nous entendons par espaces, et de définir des moyens de les caractériser.

Il y a par exemple deux manières de parler de l'espace : parler de ses qualités, on dit par exemple un espace agréable ; ou le décrire en tant qu'espace, on dit alors la distribution des objets qui le constitue. Le fait que nous soyons dans une école d'architecture, où l'espace est l'objet, plus que quotidien, ne facilite pas l'approche et la distinction. Surtout, cela rend particulièrement ardu la distanciation nécessaire avec l'objet que l'on manipule sans cesse : comment se poser la question de ce que nous nommons espace alors que nous le nommons dix fois par jour - et dans des sens différents.

Cette question, en outre, peut apparaître inutile. Si en effet l'espace, comme fait matériel, ne nous intéresse pas, si seule sa signification importe, ou le reflet qu'il transmet de la réalité - réalité sociale par exemple -, alors l'étudier comme objet n'a pas d'intérêt. De même, les définitions que nous employions précédemment : l'espace, matérialisation des rapports sociaux et production de leur matérialité (Place 1975), ou encore : l'espace, rapport social médiatisé par une organisation matérielle (Gili, Lautier, 1977) demeurent justes dans le champ de préoccupation ou elles ont été constituées. Sauf qu'elles présupposent UN espace, alors que nous en rencontrons - ou croyons en rencontrer - plusieurs. On peut d'ailleurs insister sur le passage de ces définitions à la nécessité de les dépasser. C'est parce qu'on avait considéré l'espace comme un rapport social que la façon dont était vécue ce rapport social, la façon dont il se formait pour ceux qui le vivaient surgissait. Et si les rapports sociaux pratiqués étaient trop différents selon les personnes ou les groupes, pouvions nous encore parler d'UN espace? Précisons : il ne s'agit pas seulement de distinguer des lieux différents et de les caractériser par leurs modes d'organisation, mais bien de revenir à ce qui sont les modes d'organisation.

La difficulté s'accroît de la relation entre concret et abstrait. Il y a bien un seul objet concret et plusieurs façons de l'organiser (pas de l'aménager ce qui est vrai aussi ; mais bien d'en lire l'organisation, de le représenter, de le dire). D'où l'idée, en s'appuyant (sans la reprendre exactement d'ailleurs) sur la formulation de Heidegger (1958) d'opposer complémentaiement un seul lieu, concret, sur lequel le seul discours possible est celui du "il y a" ou l'approche lente de la phénoménologie, et des espaces qui seraient toutes les façons d'opérer sur ce lieu une abstraction : discours, représentation, etc., décrivant ce lieu, les objets qui le composent, les relations entre ces objets, les modes d'organisation... (Lautier 1985). C'était bien sûr rompre avec une certaine forme de positivisme, ou d'objectivisme comme on voudra, qui suppose que, d'un objet on ne puisse dire qu'une vérité. Tout dépend, sait-on depuis quelques temps, avec quoi on le mesure. Mais ce n'est pas là l'essentiel, ni le plus difficile.

II. EBAUCHE D'UNE METHODE

1 Espace, espaces

On ne peut en rester aux approximations qui naissent de ce raisonnement. D'où le détour par quelques textes qui permettent en la situant mieux de préciser la problématique, et espérons le, de la rendre capable de nourrir une démarche de recherche ultérieure.

a- Un seul espace?

Il est frappant de constater que toutes les interrogations contemporaines sur l'espace social (ou architectural), et elles sont nombreuses, considèrent finalement l'espace comme un donné : "L'important est de voir que les conditions se trouvent réunies pour considérer l'espace comme une forme susceptible de s'ériger sur un langage spatial permettant de "parler" d'autre chose que de l'espace, de même que les langues naturelles n'ont pas fonction de parler des sons" écrit A. Greimas (1976). Ce qui pré-suppose l'espace lui-même, qui semble bien être ici une sorte d'à priori de la conscience ... De même, bien que le rapport à l'espace soit moins méprisant, G. Genette (1969) : "l'art de l'espace par excellence, l'architecture ne parle pas d'espace, il serait plus vrai de dire que c'est l'espace qui parle en elle, qui parle d'elle". On ne saurait évoquer ici les travaux importants dans ce domaine, tout au long des dernières années. Aucune à ma connaissance ne remet réellement en cause la notion classique d'espace.

Un texte cependant évoque quelque peu l'existence d'axiomes définissant "la structure de l'espace", ainsi que de possibles variations de ces axiomes et donc de cette structure (Raymond 1984). Mais la question reste alors en l'air au moment de déboucher (p.144), pour être remplacée par d'autres typologies dont la caractéristique commune est de renvoyer à un espace unique (pp.138-156).

A cette exception près, l'espace ne peut se multiplier que sous l'espèce sociale. On en trouve des formulations diverses, selon les cadres théoriques ou les enjeux pratiques. Souvent cela se dit sans que l'on distingue vraiment l'espace concret de la structure spatiale ; on parlera ainsi des villes comme d'espaces, employant presque indifféremment un terme pour l'autre (ce qui bien sûr n'est pas faux, là n'est pas la question, simplement il ne s'agit que des spécifications d'une même relation d'ordre, lorsque les opérateurs prennent des valeurs différentes).

Une tentative plus abstraite sera par exemple celle de H. Lefebvre (1974), même si c'est dans un ensemble trop protéiforme pour que l'interroga-

tion ait pu porter tous ses fruits, en parlant explicitement de l'espace social : "Il n'y a pas un espace social mais plusieurs espaces sociaux et même une multiplicité indéfinie dont le terme "espace social" dénote l'ensemble non dénombrable" (p.103). C'est que l'espace - l'espace social plutôt - n'est pas pour lui un donné, mais le produit d'une pratique sociale particulière : la pratique spatiale (p. 15 et passim). Alors des pratiques spatiales diversifiées génèrent en effet des espaces (sociaux) différents, dont la difficulté à concevoir l'interpénétration si, avec les espaces on parle de la matérialité des choses elles-mêmes, signifie l'incompatibilité : ce ne sont pas les mêmes espaces. La signification d'un espace social distinct de l'espace matériel, sans que la relation de distinction soit réellement construite, signale probablement une seconde limite, à laquelle se heurtait H. Lefebvre : et si c'était bien les espaces "tout court" dont il fallait prendre le risque de dénombrer la multiplicité?

"On ne peut représenter qu'un seul espace" professe Kant (Critique de la raison pure I, 1,1,2) "et, ajoute-t-il, quand on parle de plusieurs espaces on n'entend par là que les parties d'un seul et même espace". Plus, c'est en consentant à cet absolu de l'espace que l'homme se forme en sujet historique, puisque capable de connaître absolument ; on pourrait dire que par cela passe pour l'homme l'acquisition de l'humanité (Op. Postumus, VII, 2). Deux choses sont dites ici, essentielles : qu'il n'y a qu'un seul espace, et que celui-ci est une représentation. L'énoncé n'est ni fortuit ni dépourvu d'intention. La question de l'espace est en effet largement récurrente chez Kant (et posée très tôt dans son travail philosophique) où elle tient une place centrale. Il s'y oppose à tout ceux qui, avec Leibniz par exemple, ont de l'espace une conception opératoire et donc plurielle (Serres 1968), et contre Hume notamment, donne à l'espace absolu (et au temps absolu) de la physique de Newton sa valeur transcendante : au-delà de la contingence scientifique, il s'agit de la constitution du sujet homme et de sa capacité à produire des représentations. C'est finalement ce socle de la physique Newtonnienne, aboutissement d'une longue démarche de la connaissance, où se sont mêlées techniques, révoltes, arts, sciences et philosophie, depuis le Quattrocento italien (Brunelleschi, Alberti et la "Costruzione legittima"), en passant par feu Giordano Bruno, mais surtout Gallilée puis Descartes (j'en passe...) et la mécanique analytique que Kant sanctionne.

Comme l'aristotélisme durant le Moyen Age tardif et jusqu'aux temps classiques, cette synthèse philosophico-scientifique va s'ériger ensuite en scolastique du positivisme. Cela est possible parce que, structure de représentation, l'espace relève de la procédure scientifique, et qu'il est en outre donné comme un invariant, support des évolutions du variable.

b- Des espaces

On pourrait montrer comment, là aussi à travers des travaux très différents, des mathématiques (Gauss, Riemann, Lobatchevski, etc.), à la peinture (Cézanne, le Cubisme, ...) et surtout la physique (théorie quantique),

l'unicité et le caractère absolu de l'espace ont volé en éclat. Certes il y a eu des résistances ou des retours en arrière : ainsi celle d'Einstein tentant de refuser les conséquences de la théorie qu'il avait lui-même concouru à établir ou H. Poincaré (1902) s'échinant à maintenir la conception kantienne de l'espace à laquelle ses travaux avaient ôté toute légitimité, au moins dans le champ des mathématiques.

Il ne s'agit bien entendu pas d'un retour à quelque irrationalité d'avant les "Lumières" : "ce que Kant n'avait pas prévu, c'est que ces conceptions à priori (l'espace et le temps) pouvaient être les conditions de la science et, en même temps, n'avoir qu'une portée limitée d'applicabilité" (Heisenberg 1971, p.103). La position est claire ; elle aurait pu l'être autant pour Poincaré, s'il n'y avait cette difficulté à franchir le pas auquel oblige la physique contemporaine (on sait cependant que la démonstration expérimentale des thèses d'Heisenberg, Bohr, etc, face à Einstein ne date que de quelques années : Aspect 1984, Ortolí et Pharabod 1985, chap.4). Si les bases scientifiques, mais aussi techniques qui fondaient l'espace absolu de Kant ont été déposées, rendues caduques par de nouvelles théories ou de nouveaux moyens, qu'en est-il pour nous de l'espace ?

Nous ne pouvons ici développer les acquis, ou à fortiori les questions nouvelles posées par la physique quantique ou les techniques informationnelles à la question de l'espace (voir par exemple Cohen-Tannoudji, Spiro, 1986 et Lévy 1987). Disons pour aller au plus court (avec ce que cela signifie d'innexactitudes) qu'est déconstruit l'espace comme substance, ou comme représentation claire et à fortiori unique - au profit d'une remontée vers les moyens et résultats de mesures (physique) ou les codes et leur structure logique (informatique).

Là encore il ne s'agit nullement d'un recours à l'irrationnel ou d'un abandon de l'exigence scientifique : seulement d'une meilleure maîtrise des notions manipulées, des modèles de description ou de représentation - et de leurs limites d'applicabilité - ; et au-delà, la reconnaissance du caractère non pertinent, pour décrire représenter ou expliquer les phénomènes ou les structures, des analogues fondés sur notre sensibilité (et par exemple, l'espace ... sensible, tel que les a construits la modélisation euclidienne, tel que les méthodes de projection sur une surface, depuis cinq ou six siècles nous ont conditionné à le manipuler).

Au delà, on peut former un nouveau paradigme, où par exemple se dissout ensemble la substance (de l'espace notamment) comme le sujet (représentant ...) : "Le monde est tout ce qui arrive. Le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses" (Wittgenstein 1961, p.29). Et encore : "Il n'y a pas de sujet pensant capable de représentation" ni un ordre des choses à priori" (id. p.87). L'espace n'est alors que le mode d'organisation des propositions logiques ("l'espace logique"), alors que "tout ce que nous voyons pourrait être autrement" que "tout ce que nous pourrions absolument décrire pourrait être aussi autrement" (idib.). Ce n'est bien sûr pas vraiment notre problème ... Il nous semble pourtant essentiel de bien savoir - sans pour autant nous inscrire ici dans telle ou telle position philo-

sophique - dans quelle perspective nous nous plaçons. C'est qu'à travers l'espace, c'est bien la question de l'identité (des personnes ou des groupes) qui est posée : ce que dénotait l'une de nos deux approches empiriques sous le terme de "territoire".

Si c'est à l'occasion de l'étude des espaces de travail que nous avons ressenti l'insuffisance des modèles classiques de description de l'espace, c'est sans doute en raison de l'importance qu'y prennent les techniques communicationnelles (celles de notre "espace II") aussi bien pratiquement que comme modèles. C'est probablement bien plus encore parce que les positions sociales y sont beaucoup plus franches, moins médiatisées par quelque urbanité, moins civilisées ; que l'identification par la situation dans le système socio-technique y laisse moins de place à l'identité des personnes. Entraînant par réciprocité une diversification des structures spatiales telle qu'on ne puisse plus parler d'un espace, mais d'espaces multiples, dont l'espace du lieu (l'atelier, le bureau) serait en quelque sorte la somme.

2 Modèles

a- Le mille-feuille

Rassemblons ici en quelques phrases simples le coeur de notre proposition.

- Le lieu (atelier, usine, bureau, etc.) seul est concret. Donc opaque et en tout état de cause inaccessible sous cette forme au savoir scientifique.
- Un espace n'est pas une substance, ou le support de quelque autre substance, mais un ensemble d'opérations d'abstraction (selon des règles définies) de certaines caractéristiques du lieu dans un système logiquement construit à cet effet. Ce peut être une projection sur un plan (ou toute autre surface) de parties choisies du lieu.
- On peut par extension nommer cette abstraction une "représentation" (Wittgenstein utilise de façon semblable le mot de tableau ...) ; on considère que toute représentation (imaginée ou décrite en discours) dès lors qu'elle s'en dégage une structure logique répondant à des règles déterminées (celles de la géométrie euclidienne par exemple) est un espace.
- D'un même lieu, on peut, avec des règles d'abstraction différentes, nous dirions des spatialisations, former une infinité d'espaces.
- On appelle espace du lieu considéré (atelier, bureaux, etc.) la somme (logiquement constituée) des espaces de ce lieu (soit ... un mille-feuille).b

- Difficultés et limites

Les difficultés que fait apparaître une telle formulation sont de trois types.

Une question de mots :

En effet l'usage des mots "espace", lieu, spatialisation, etc. est tel qu'il est extrêmement difficile de le limiter dans une tentative de formalisation, ou au moins de rationalisation.

Probablement serait-il souhaitable de choisir d'autres mots pour éviter ces confusions. Ainsi le terme de spatialisation qui peut avoir deux sens, suivant qu'il s'agit des règles d'abstraction qui permettent de passer d'un lieu à un espace, ou de la capacité d'une réalité à être abstraite suivant une structure logique spatiale. Bien sûr, ce n'est pas le mot qui est ici essentiel, alors que la question des objets susceptibles d'être abstraits en espaces est, elle, importante. De façon générale cette insécurité des mots révèle une insuffisante élaboration de la recherche, et l'imprécision de la pensée. Ce qui renvoie aux difficultés portant sur le fond : c'est à dire ce que l'on tente par cette formalisation particulière ; et sur la forme : c'est à dire sur la capacité à se référer à un modèle formel.

Des questions de fond :

Pourquoi vouloir d'un même lieu plusieurs espaces? Ne peut-on s'accorder sur un espace objectif, qui soit le même pour tous, c'est à dire sur une représentation qui ferait l'unanimité?

Nous avons signalé plus haut que si, dans les lieux de travail, la diversité des espaces possibles se manifestait si fort, c'est parce que là les différences de statuts, de situation sociale, étaient en acte sans que rien, ou presque, ne viennent en amortir les effets - souvent violents. D'avoir constaté, à la fois dans les pratiques et dans les discours, non seulement combien les représentations des uns et des autres pouvaient être différentes, mais comme ces différences servaient dans les rapports de force, les conflits, etc., oblige à ne pas choisir l'espace de l'un plutôt que celui de l'autre. Même si chacun donne le sien comme objectif (voir sur ce point Lautier 1986).

On pourrait d'ailleurs élargir l'analyse au delà, même si les termes y doivent être moins précis, dès qu'il n'y a pas, en matière de spatialisation, de référent culturel commun. Autrement dit, bien que nous voulions en rester ici aux lieux de travail, il est probable que la problématique qui nous cherchons à développer puisse s'étendre ailleurs qu'à lui.

Mais, elle se heurte à une difficulté essentielle (que nous retrouverons parallèlement dans la transposition formelle, autour de la question de la "somme" des espaces) : comment communiquer? Ces espaces structurellement différents, peuvent-ils être utilement indiqués aux autres?

Si nous faisons l'hypothèse, sans laquelle notre propos n'a pas grand sens, que chacun (ou du moins chacun en tant qu'ayant telle ou telle position, tel ou tel moyen d'action, telle ou telle tâche, etc., selon sa place dans le système socio-technique si l'on veut et dans la mesure où c'est à travers elle qu'il s'exprime) peut opérer différemment et donc constituer un espace différent, la tendance est à Babel. On doit donc rechercher un moyen de réunifier (notamment par le référent formel) l'hétérogénéité des représentations afin de pouvoir au moins les comparer.

Reste entière la question de l'espace "résultant" de ces espaces dont chacun (ou chaque groupe, ou chaque fonction) est porteur, qu'il faudra pourtant aborder.

Une structure formelle :

Ces difficultés, on les repère aisément dans l'incapacité à formaliser correctement nos cinq propositions, et particulièrement la principale, la seconde.

Quelles sont les règles admises pour l'abstraction? Comment choisir le "système logiquement construit" dans lequel s'opère l'abstraction? etc? Enfin, quel type d'addition est-il évoqué dans la dernière proposition?

Cette dernière question suppose une opération qui somme des espaces dont nous supposons qu'ils ne répondent pas à la même structure logique. On imagine la difficulté. Nous l'avons dit, elle est centrale dans toute cette démarche, sauf à constater l'incommunicabilité entre les espaces, et à s'arrêter là. Si nous n'avons pas jusqu'ici avancé sur ce point, il sera nécessaire pourant d'y parvenir.

Pour le reste, il faut faire une remarque : la référence à un modèle formel, n'est pas, en tout cas pas immédiatement, une formalisation rigoureuse. Plus, il n'est pas évident qu'il faille chercher à transformer totalement l'intuition d'une analogie avec la formalisation, en opération de formalisation. C'est que la formalisation n'est pas à réduire au seul rang d'aide technique transformant par son simple effet une pensée molle en savoir scientifique. Elle peut, et c'est déjà beaucoup, aider à penser en offrant des formes possibles.

Aussi bien, s'il nous faut aller un peu plus loin dans cette démarche, ce n'est pas pour s'obliger aussitôt à faire passer tout lieu, ou toute représentation/description de l'espace à la moulinette d'une formalisation qui prétendrait la comprendre totalement.

c- Topologie

"Que veut dire espace topologique? Comment procède le mathématicien? Et bien, il se donne des objets et leur reconnaît à chacun la même propriété d'appartenir à un même ensemble. Les éléments constitutifs de l'es-

pace topologique, qui n'est pas encore construit, sont ces éléments. L'espace n'est expliqué que par ces éléments. Pour un mathématicien, mettre un objet dans un espace ne veut rien dire. L'espace est l'ensemble des éléments qui constituent ce même ensemble, sur lequel on met des propriétés qui sont de ressemblance, de proximité, de continuité (...) Dire qu'une chose est loin d'une autre n'a de sens que lorsqu'on a donné une distance, qui elle-même n'a de sens que lorsqu'on a défini l'espace, et l'espace, on ne peut pas toujours le définir (...) Les espaces sont des constructions mentales (...) Les espaces sont des constructions provisoires et momentanées". Si nous reproduisons ici l'essentiel de cette intervention de J. Zeitoun lors d'une discussion sur "espace et sémiotique" (Notes méthodologiques ... 1974, pp.341-342), c'est que, en partant des mathématiques, il répond assez bien à la question que nous nous posons en matière de formalisation. Ou si l'on veut ce texte explique bien pourquoi la meilleure référence formelle que nous ayons trouvée est la topologie mathématique. Pour simplifier, on peut dire que la topologie étudie les relations de situations entre les éléments d'un ensemble, à partir des continuités et des limites. Ce qui n'interdit pas l'introduction d'autres paramètres comme la distance (on dispose dans ce cas d'un espace métrique). Bien sûr la topologie peut s'intéresser à ce qui se présente sous forme traditionnelle d'espace (ou plutôt de surface). Elle tend plutôt à proposer des spatialisations possibles à ce qui se présente (d'une logique ensembliste).

On peut rappeler ici, bien que cela ne nous avance guère qu'un espace est alors un ensemble vérifiant quelques (trois) axiomes particuliers, lesquels permettent de définir les notions d'ouvert, de fermé, d'intérieur, de frontière, de voisinage, etc. A partir de quoi pourront se construire dans ces espaces tout un ensemble de théorèmes, de propriétés, etc..., permettant de généraliser l'étude des fonctions à des sous-ensembles complexes.

Sans entrer dans le détail, ce qui nous importe est justement la façon dont la topologie conçoit les espaces en dehors de toute substantialité, comme des ensembles de relations, chaque espace étant doté de propriétés particulières à l'intérieur d'un système pourvu de règles (théorèmes) qui en assure le fonctionnement. La puissance du système est celle de la théorie des ensembles au sein de laquelle la topologie et son développement : l'analyse fonctionnelle, se sont formées.

Nous n'irons pas plus avant ici dans la description de ce formalisme complexe. Les exemples d'application que nous avons tenté permettront si nécessaire, de mieux le comprendre.

III. APPLICATION A TROIS EXEMPLES

La méthode à laquelle nous travaillons a pour but, c'est peut-être le moment de le rappeler, d'aider à l'analyse spatiale des lieux de travail. L'hypothèse qui la fonde est double : d'une pluralité d'espaces, au sens où nous les avons définis plus haut ; de l'existence de quelque stabilité dans la façon de spatialiser les lieux, qu'ont les personnes ou les groupes.

En tout état de cause, la méthode doit aider à mieux comprendre comment les personnes ou les groupes qui sont en relation avec un lieu de travail (parce qu'ils y travaillent, l'organisent, le dirigent, le conçoivent, etc.) structurent spatialement ce lieu ; et quelle distances existent, ou quelles proximités entre les espaces des uns et des autres. Ceci pourrait aller, peut-être jusqu'à une typologie croisant des types d'espaces avec des personnes ou des groupes. D'autres développements sont pensables.

Un premier temps est donc de vérifier qu'on peut utiliser le modèle formel de la topologie pour mieux comprendre une représentation donnée d'un lieu de travail, (représentation imagée, discursive ou écrite). C'est ce qu'on a tenté de faire, en réutilisant des textes, déjà publiés, émanant de personnes différentes bien qu'étant toutes - dans ces textes - dans une position d'observateur par rapport au lieu de travail.

a- La boule de la sécurité

Le premier texte, est celui d'ergonomes étudiant une situation de travail précise, en fonction de problèmes particuliers de sécurité : il s'agit en effet de monteurs d'électricité sous haute tension (Noulin et al. 1985). Le problème est simple : comment ne pas s'électrocuter, dans les différentes configurations possibles de l'activité de travail : travail seul ou à deux, travail dans une nacelle isolante, travail avec des perches, etc... .

La description est la suivante : pour ne pas être électrocutés, les travailleurs doivent être (dans l'hypothèse la plus simple d'un ouvrier seul) à l'intérieur d'une boule, dont ils seraient le centre, et dont la périphérie est donnée par la distance mesurée en E.P. : éléments de protection

Jusqu'ici, il leur était conseillé de maintenir avec les fils sous tension une distance, mesurée en mètres. Maintenant, "la structuration de l'espace est réalisée par deux moyens différents : les distances d'air et le matériel isolant dont les valeurs sont spécifiées par une unité abstraite les E.P. (éléments de protection). Les principales valeurs sont les suivantes :

- 10 cm d'air = 1 EP
- 10 cm de tube isolant = 1 EP
- 1 nappe = 2 EP

- 1 protecteur sec = 7 EP
- 1 protecteur humide = 6 EP

"Les règles générales à respecter par les monteurs sont de maintenir dans tout circuit entre éléments à potentiel différents et dans lequel leur zone d'évolution est insérée au moins :

- 6 EP s'il s'agit d'un circuit phase-terre
- 7 EP s'il s'agit d'un circuit phase-phase

"Afin de respecter ces règles, les monteurs construisent leur espace de travail en protégeant, à l'aide du matériel isolant, certains éléments, et en repérant les distances à respecter par rapport à l'ensemble des éléments du système, compte tenu du point d'intervention. Dans la représentation de l'espace ainsi définie, vient s'imbriquer la représentation de l'opération à réaliser : moyens et outils à mettre en oeuvre et enchaînements des différentes actions.

"La représentation opérationnelle est cette double représentation d'un espace et du déroulement de l'activité qui s'y réalise. Elle a deux fonctions :

- une fonction référentielle par laquelle les monteurs évoquent à propos d'une intervention, les connaissances qu'ils ont mémorisées à son sujet ;
- une fonction élaborative par laquelle ils mettent en relation les connaissances issues d'expériences différentes afin de résoudre un problème nouveau" (p.11).

L'objectif de la recherche ergonomique est alors, au moment de la mise en place de ces nouvelles règles, de voir comment se structurent les représentations des monteurs, comment ils analysent et utilisent la métrique "non naturelle", qui est imposée à leur espace, et le fait que la limite n'est pas ici une approximation floue ou le résultat d'une butée à la fois informative et sans danger, mais bien d'un risque très grave.

La question est simple : quels sont les espaces des uns et des autres. Les monteurs convertissent-ils la métrique en EP en métrique classique ; le cas échéant à travers quel processus se fait l'apprentissage de ce nouvel espace, et des erreurs peuvent-elles provenir de l'insuffisance de sa maîtrise ; etc... Notre propos n'est pas de savoir comment, notamment à partir des théories de Piaget sur la construction des représentations, cette question est résolue par les chercheurs. Simplement, on voit combien, ici, l'existence d'espaces topologiquement différents (principalement du fait de la métrique dont ils sont dotés, l'accent mis sur les "boules", les espaces fermés étant toujours semblables puisque l'ouverture de cette boule signifierait l'accident) induit de difficultés. Et combien une bonne reconnaissance des topologies en cause peut, sinon les faire disparaître, du moins aider à les reconnaître et les maîtriser.

D'autant que les choses se compliquent lorsque au lieu d'un seul monteur, il y en a deux à l'intérieur de la boule. Toute une série de paramètres se modifient alors en appliquant les mêmes règles topologiques, dans un espace doté exactement des mêmes lois, en même temps que dans l'espace "naturel" (c'est à dire euclidien) se modifient aussi les positions.

On peut bien entendu prolonger l'interrogation et multiplier les "espaces" ; et les interrogations sur ceux qui les construisent : notamment, s'agit-il dans celui que nous avons décrit de l'espace des monteurs ou de celui que les techniciens d'EDF visent à mettre en place, ou celui que les ergonomes ont négocié entre l'un et l'autre. Ce sont bien sûr de vraies questions qui renvoient aux difficultés que nous indiquions plus haut. Nous ne les traiterons donc pas, tout en les reconnaissant.

b- Des espaces ordonnés

Le second texte utilisé est celui sur les territoires, déjà cité (Lautier 1983). Il partait de la référence à la définition que donne Leroi-Gourhan (1965) d'un "espace vivable" : "un espace ordonné dont on peut toucher les limites dans un temps compatible avec la rotation des activités quotidiennes" (p.182). C'est cet "espace vivable" qui était nommé : territoire, et on décrivait comment diverses (trois) personnes d'un même atelier le vivaient.

Il s'agit là, à première vue d'une définition complètement topologique. C'est un espace borné par le temps des activités quotidiennes ; il y a donc sur cet espace une distance, temporelle en l'occurrence, ou plutôt spatio-temporelle.

Mais, en essayant de définir pour chaque personne ce qui est son territoire, on définissait en fait des espaces de qualité différente : d'une part les lieux "à soi", ceux qui vous sont reconnus (par exemple le bureau d'un cadre) ; et d'autre part des endroits sur lesquels s'exerce une sorte de dominance : ainsi l'atelier dans une usine pour le responsable de la production ou des méthodes. Il est intéressant de voir que dans le texte de 1983, et sans l'avoir explicitement voulu, ces deux types de lieux, bien que cités, n'étaient pas distingués.

A partir de là, on peut pourtant structurer une nouvelle dualité d'espaces. D'une part l'espace "à soi", "pour soi", évidemment fermé ; avec exclusion mutuelle des territoires ainsi appropriés par chacun (selon la problématique des bulles largement développée par la proxémique par exemple). Et puis une zone de dominance, où on peut distinguer des intensités selon le rapport de chaque personne au lieu, d'abord : le chef d'atelier et le responsable des méthodes n'ont pas le même rapport de dominance sur l'atelier ; mais aussi pour une personne donnée en fonction de "distances" à lui-même (distances qui ne sont pas mesurables en mètres : par exemple la technique employée dans telle partie de l'atelier pour un technicien). Dans le dernier cas, il n'y a évidemment pas d'impossibilité à

superposer les espaces territoriaux des uns et des autres. On pourrait - il faudra - enrichir encore l'analyse : l'espace de dominance n'est pas nécessairement celui de l'action, par exemple ; etc. Ou encore, dans un autre sens, peut-on décrire de la même façon les limites qu'une personne laisse se former autour d'elle par une sorte de résignation à rester à la place où on l'a mise (son "poste" de travail) mais que rien ne lui interdit de franchir ; et celle qui gêne l'activité d'une autre personne parce que la franchir présente un risque ; etc. Nous ne multiplierons pas les exemples. Ils supposent en effet, pour ne pas être accumulés en vain, un niveau d'élaboration de notre modèle dont nous ne disposons pas encore.

Cependant, et ce n'est pas le moins intéressant, bien que ce soit très sommairement ici, le simple fait d'avoir voulu l'appliquer nous a conduit à réviser une première typologie d'espaces (celle de 1983). Plus, toute une série de dimensions d'analyse sont ouvertes. Non pas qu'elles aient été fermées auparavant : mais la tentative de formalisation, fut-ce de façon aussi approximative, impose un accroissement de l'attention à la nature des éléments pris en compte, à leurs relations, etc... . Si la méthode recherchée, sans autre résultats propre, parvenait à celui-ci, ce ne serait probablement pas une vaine activité.

c- Espaces, actions et qualités

Si dans les deux premiers textes, malgré les difficultés rencontrées, on pouvait faire fonctionner notre modèle, voire en tirer quelque bénéfice en terme d'analyse, le troisième résiste plus. Nous l'avons choisi, après celui qui décrit des espaces à partir de tâches, puis celui qui part des comportements dans les lieux de travail, parce qu'il posait la question de l'intervention sur ce lieu. Conclusion d'un architecte après un concours de bureau (Pan bureau 1985), il développe les caractéristiques souhaitées - souhaitables pour un espace de travail et les difficultés rencontrées pour les réaliser (Virnot 1985).

Le propos, volontairement ramassé, semble simple : des performances de qualité environnementales (lumière, air, thermique, etc.) ; des exigences techniques qui entraînent de nouvelles contraintes pour les bâtiments et des façons de vivre différentes ; la nécessité de travailler globalement à une "image" de l'entreprise ; etc. Chacune de ces dimensions et quelques autres autres sont rapidement discutées et mises en perspective les unes avec les autres. Puis sont rappelées les méthodes qui peuvent conduire à réussir ces nouveaux espaces : pluridisciplinarité, concertation, programmation, etc. Qu'on finisse par l'exposé de "l'agacant dilemme flexibilité-qualification des espaces" n'étonnera pas puisque au coeur de la problématique actuelle des bureaux.

Alors toute notre tentative part à la dérive. La plupart des notions utilisées peuvent se formuler avec des références à la topologie. Mais chaque fois on se trouve dans une situation différente, et rien ne vient former un "espace" qui serait celui de l'auteur, ou des sujets qu'il mettrait en scène.

Ainsi la communication, thème récurrent du texte. Etant donné une limite, comment la traverse-t-on, question fréquemment abordée par M. Serres, avec des topologies fortes. Ici, la communication permet de définir quelques relations entre éléments, mais, en l'absence de toute application à un support concret, reste au niveau de quelques généralités indéterminées. On peut en dire autant de notions comme l'éclairement : il y a des espaces éclairés, bien éclairés, mal éclairés (qualités qui ne disent pas seulement une intensité mais une direction, voir des couleurs, une atmosphère, etc.). Cela joue surtout sur des qualités, lesquelles ne relèvent pas en elles-mêmes d'une spatialisation, même en dehors de la recherche d'une métrique.

Nous n'irons pas au-delà parce que ce qui est en cause, c'est la nature même de ce texte. Les deux premiers parlaient de lieux concrets, dont ils construisaient des espaces. Celui-ci de mesures, d'évaluation, de lieux, d'intervention possible sur eux ; leur décerne ou leur souhaite des qualités ; décrit des moyens pour les pro

duire ; etc. Il ne parle d'aucun lieu concret. Même pas au niveau d'une première abstraction par généralisation que serait le "bureau".

Si elle peut convenir dès lors qu'il y a représentation d'un lieu, pour en caractériser les espaces, la méthode que nous proposons semble inopérante pour traiter de façon inorganisée de ses qualités (parce que chaque caractérisation de cette qualité est susceptible d'une spatialisation particulière, sans stabilité aucune), ou des interventions dont il est l'objet ou le résultat.

CONCLUSION

Faut-il redire, pour conclure, que la recherche méthodologique que nous tentons est loin d'être achevée? L'exposé que nous venons de faire devrait le démontrer assez. Mais il démontre aussi, pensons-nous, qu'elle est susceptible d'être fructueuse pour l'analyse des lieux de travail (et, au-delà, éventuellement, d'autres lieux).

Les étapes suivantes, sont faciles à traverser. Elaboration d'un protocole d'enquête expérimental d'abord, afin de recueillir (ou de réemployer) et d'analyser un matériel susceptible du travail de formalisation que nous voulons opérer, tout en s'appuyant sur une position d'acteur par rapport aux lieux considérés. C'est la condition nécessaire pour qu'au-delà de la formalisation, se prolonge une analyse pertinente des lieux de travail, sans

pour autant que nous puissions - ni devons nécessairement - accoupler à priori des "espaces" et des acteurs. A partir de là, avec les itérations nécessaires, il s'agit d'utiliser vraiment le modèle et, mais c'est la même chose, le mettre au point.

Y parvenir suppose nous semble-t-il, outre les techniques adéquates, que soient vérifiés trois points :

- La justesse des hypothèses :
Le modèle a-t-il un sens? La question s'initie du constat de la résistance, si souvent rencontrée chez des auteurs qui ont été très proches de la franchir, à l'éclatement de l'espace que nous proposons.
Si nous le proposons, c'est certes, qu'il nous semble acquis. Mais peut-être n'y a-t-il là qu'une fausse apparence ou une dérive sans perspective? La discussion et la confrontation avec d'autres recherches parallèles (par exemple en sémiotique de l'espace) nous semble le seul moyen d'avancer ; à l'exception du travail sur les deux points suivants.
- La cohérence interne :
Sa nécessité ainsi que le travail à faire pour y parvenir sont très clairs. Il s'agit en fait de préciser le bon usage du formalisme proposé. Jusqu'où l'employer? Quelles opérations pratiques pour cela sur le matériel dont nous disposerons, (discours, image, etc.). C'est la diversité des exemples retenus, conduisant à explorer le rapport entre notre construction et la topologie qui sera ici décisif. Là aussi la discussion, notamment avec des personnes habituées à l'emploi de cette partie des mathématiques, peut être d'un grand apport. Mais, c'est par rapport au troisième point, sous réserve qu'il n'apparaisse pas d'incohérence manifeste, que s'appréciera la cohérence interne de la méthode.
- Productivité :
En dernier ressort, la pertinence méthodologique est sanctionnée par la productivité de la méthode au regard des objectifs poursuivis. Celle-ci se mesurera, au fur et à mesure, dans l'expérience que nous en ferons, en raison de sa capacité à améliorer, voire transformer, la connaissance que nous avons des lieux de travail en tant qu'espaces, de leur spatialité.
Outre la comparaison avec des résultats obtenus par d'autres moyens, on cherchera en particulier à vérifier la capacité qu'elle offre pour classer les lieux de travail et les relations qu'entretiennent avec eux ceux qui les conçoivent, les dirigent, les vivent ou les subissent. Surtout, ce qui en déterminera l'utilité, sera son apport pour comprendre les relations des personnes et des groupes entre eux et avec les autres éléments de ces lieux : machines, circuits, etc.

analyse plurielle des espaces dans les lieux de travail

mars 1989

"Est complète l'analyse logique de la proposition dont la grammaire est complètement tirée au clair. Et cela quelle que soit la forme d'expression selon laquelle cette proposition se trouve écrite ou dite."

Wittgenstein, *Remarques philosophiques*.

Le lieu dans lequel se déroule le travail est susceptible d'une description dans une représentation objective. Plan-coupe-élévation, au plus architectural ; analyse détaillée des positions, des dispositifs, etc... jusqu'aux limites que l'on voudra atteindre vers une exhaustivité qui, pour demeurer inatteignable, n'est pas moins la visée implicite et légitime de l'objectivation.

C'est cet espace que les bureaux des méthodes ou les architectes produisent, transforment, agissent ; que les sociologues, ergonomes, etc. analysent. C'est celui qui, parce qu'objectif est donné pour universel : l'espace de tous, où tous sont sensés se reconnaître, se situer, situer les autres,...

Nous avons montré antérieurement (voir études et publications du Laboratoire Espaces du Travail) que les choses étaient un peu plus compliquées. Si l'on peut décrire en effet objectivement un lieu de travail, rien ne prouve que c'est dans l'espace ainsi défini que vivent les personnes, que ce soit selon cette objectivité là qu'ils le représentent.

Nous avons même esquissé, selon différents plans de coupe, des espaces de plusieurs types (c'est-à-dire gérés par des topologies différentes, possédant au moins des métriques différentes) pour des personnes travaillant dans le même lieu. Rappelons que si cette recherche ne concerne pas exclusivement les lieux de travail, c'est dans ceux-ci que nous en est apparue la nécessité, ne serait-ce qu'en raison du caractère plus direct, moins urbain des rapports sociaux dans les entreprises, et notamment du rapport à l'espace.

L'objet de la recherche en cours est de prolonger et d'étayer cette proposition en mettant à jour une "grammaire" des représentations de l'espace qui permette de rendre objectivement compte des spatialités multiples qui sont développées par les personnes - des sujets, subjectivement - dans un même lieu de travail. L'enjeu, avant même les suites théoriques possibles, apparaît clair dès lors que les entreprises considèrent que ce n'est pas seulement la hiérarchie qui sait, mais aussi l'ensemble des salariés et que l'espace est une des conditions majeures du travail - et donc de la production. Pour parler ensemble du même lieu, existant ou à venir, encore faut-il avoir des langages qui communiquent et non croire qu'on parle des mêmes espaces parce qu'on parle du même lieu ; ou croire qu'on parle pour tout le monde parce qu'on est le maître - d'ouvrage, d'oeuvre, ou maître tout court - et qu'on détient une formalisation qui permet de rendre objective sa représentation de l'espace.

1. A titre d'hypothèse méthodologique, nous avons choisi (voir texte de janvier 1988, explicitant les raisons de ce choix) d'utiliser comme "modèle" de cette grammaire à construire la topologie des mathématiques. La capacité de celles-ci d'épuiser par le seul jeu interne du raisonnement les possibilités d'une situation est pour nous particulièrement stimulante. Il ne s'agit pas de transcrire en forme mathématique les espaces des personnes, mais : 1) d'employer la topologie comme un projecteur capable d'éclairer toutes les facettes des représentations de l'espace, y compris celles qui nous sont à priori, dans la tradition classique du moins, impensables ; 2) de s'appuyer sur la formalisation de la topologie pour constituer une grammaire des espaces.

2. Ces espaces, les espaces n'existent que comme représentations. La façon d'objectiver les lieux ordinairement en usage est une représentation. Il en est d'autres. Dire que quelque chose est près ou loin parce que la distance en mètre est petite ou grande est une façon de représenter l'espace. Dire qu'elle est près ou loin parce qu'on aime ou non y aller en est une autre. Tout aussi justifiable pensons-nous ; en tout cas fréquente.

Encore les deux, si elles ne donnent pas la même image de l'espace, utilisent la même grammaire : distance, proximité, éloignement. C'est à cela que nous nous intéressons donc et ce que nous cherchons à établir et approfondir en partant des représentations de l'espace données par les personnes.

Ces représentations sont recueillies essentiellement sous la forme d'entretiens semi-directifs longs (environ deux heures), enregistrés et intégralement retranscrits de façon à pouvoir être étudiés de façon précise. La consigne de départ en est : "Pouvez-vous nous parler de l'endroit où vous travaillez ?" Complémentairement, en fin d'entretien, il est donné à la personne une feuille blanche A4, avec la demande : "dessinez l'endroit où vous travaillez".

La technique de l'entretien a bien sûr ses limites et ses difficultés. C'est particulièrement vrai dans un tel domaine, alors que le langage use et abuse de métaphores spatiales, que les mots pour dire l'espace sont essentiels à la recherche, etc. De même le dessin est évidemment pollué par les habitudes des personnes, leur connaissance ou non des plans, d'images de leur lieu de travail, etc. Néanmoins ces techniques nous ont semblé les plus favorables à l'expression de ce que nous cherchons à comprendre. Au demeurant, le langage demeure le premier - certains disent le seul - véhicule de la symbolisation..

3. Nous voulons éviter, dans l'analyse des entretiens, tout ce qui, au delà de la description des espaces, relève de la recherche pour les expliquer. On sait que l'espace d'un O.S. est généralement bien plus limité que celui de son chef d'atelier, plus pauvre aussi ; que celui d'une personne qui travaille dans un bureau fermé n'est pas celui qu'elle aurait dans un bureau paysager, etc... Pourtant ceci, dans un premier temps du moins, n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit seulement de rechercher pour chaque personne comment se constitue la représentation de l'espace.

Et à partir de là de repérer, si possible, une grammaire générale ainsi que les emplois qu'en font chaque personne.

Il est bien évident que, dans un second temps, on tentera de rapporter ces emplois partiels aux situations des personnes dans leurs établissements respectifs. Le petit nombre de personnes interrogées, contraint par la lourdeur de la technique d'entretien avec analyse complète, ne permettra cependant aucune évaluation systématique des correspondances "espaces" -positions sociales ou techniques des personnes dans leur entreprise.

Pourtant, au delà de l'usage que nous voulons faire des entretiens, une seconde lecture en sera possible. Parce que chaque personne explique aussi sa représentation de l'espace. Et que, si cette explication n'est pas l'objet premier de notre recherche, il demeure très intéressant de l'étudier.

D'ailleurs, un moment dans l'entretien est consacré à l'évolution de l'espace (ce qui peut se dire par rapport à l'histoire de l'entreprise ou à celle de la personne, ou les deux) : on passe alors, au delà de ce qui décrit l'espace, à ce qui l'engendre, ou du moins en engendre la représentation. Ce peut-être (nous n'en sommes pas là, et de loin) l'esquisse d'une seconde phase de type "grammaire générative". Ce peut être aussi, plus trivialement, le moyen de mieux comprendre le rapport des personnes à leurs lieux de travail et leur façon de le considérer dans les circonstances diverses des transformations simultanées et réciproques qui affectent les unes comme les autres.

4. Nous avons choisi, pour les entretiens, de prendre trois "terrains" de types différents : un espace de bureau (une tour, en l'occurrence), une usine (non encore déterminée), un lieu de travail recevant des personnes extérieures (hôpital). Pour chacun, on réalise sept à huit entretiens, en variant les qualifications professionnelles et les positions technico-hiérarchiques des personnes. Ce qui ne saurait cependant être conçu comme un échantillon. On parvient ainsi à près de vingt-cinq entretiens assurés d'une certaine variété quant aux situations de références des personnes interrogées. Sans compter les quelques tests préalables destinés à mettre au point le protocole d'entretien et à en rôder la pratique.

Les entretiens sont actuellement en cours de passation et commencent à être transcrits. La phase d'analyse n'étant pas entamée, il n'est pas possible d'avancer actuellement quelque conclusion que ce soit (sinon les impressions que l'on accumule lors des entretiens eux-mêmes, on négligeables certes, mais...).

En son état actuel, c'est-à-dire principalement la mise en place de la problématique -avec ses attendus pratiques et théoriques - mais aussi la méthode, la recherche en cours a donné lieu à différents textes.

Le premier (ci-joint : lieu, espace, espaces, février 1988), à diffusion limitée, développe largement ces attendus et les hypothèses qui justifient notre travail. Il a principalement été l'occasion de discussions critiques avec d'autres chercheurs (au sein du Laboratoire d'abord, avec des personnes abordant des thèmes connexes ailleurs : sociologues, géographes, linguistes, mathématiciens, ergonomes...). C'est donc un texte de travail, auquel sont adjoints des textes plus anciens utiles pour la compréhension de la problématique.

Deux autres textes sont préparés pour communication dans des colloques devant donner lieu à publication : l'un dans le milieu de l'architecture (sur la typologie architecturale, à l'Ecole de Paris La Défense) ; l'autre rassemblant des chercheurs, intervenants, maîtres d'ouvrage autour de l'architecture des lieux de travail (symposium de Stockholm, Août 1989). Ce sera l'occasion de tester avec des publics aux préoccupations différentes la problématique que nous avons construite.

ANNEXE 2 : entretien B5, 1989

Sujet : -...sur la manière dont les personnes vivent dans leurs espaces de travail. Thèmes très général...On a assez l'habitude qu'on nous demande notre avis sur les endroits dans lesquels on travaille. On arrive toujours à la même décision que du budget y en a pas pour améliorer notre espace de boulot. Ce qui explique un peu ma réticence en disant...

Enquêteur : -J'en ai ras le bol...

Sujet : -Y en a un p'tit peu... Tous les bureaux ont été refaits sauf le nôtre. Au 2ème y'a des bureaux paysagers avec des faux plafonds, des moquettes, un éclairage qui fatigue pas les yeux...et nous, des fenêtres qui prennent l'eau,... je vous écoute.

Enquêteur : -Je pense que c'est un très bonne entrée en matière. Maintenant, ce que nous allons dire n'a aucune finalité immédiate. Il ne s'agit pas d'intervenir sur l'hôpital...Nous ne prétendons pas améliorer quoi que ce soit... On essaie de comprendre plutôt

Sujet : Comment les gens vivent selon les endroits dans lesquels ils sont 40 h par semaine.

Enquêteur : -Voilà

Sujet : -C'est très sociologique votre truc.

Enquêteur : -Oui c'est sociologique, si on veut... Non, ce que je voudrais vous demander simplement c'est si vous pouvez nous dire comment est l'endroit ou vous travaillez.

Sujet : -Faut quand même que je commence par dire que quel que soit l'état du local dans lequel moi je travaille, ça ne me gêne pas pour la réalisation de mon boulot. J'entends. On travaille dans un bureau qui est vieux, avec du matériel relativement vétuste, comme vous pouvez le voir, du matériel de récupération, parce que quand un bureau se refait, les vieux trucs, ça va aux frais de séjour, je veux dire qu'en soi ça ne nous gêne pas pour travailler. Il est certain que ça serait plus agréable d'avoir du matériel plus moderne, avec moins de manipulations, un bureau plus clair, peut-être plus joli, tout simplement plus joli. Les châssis sont moches, on a des peintures sont... on a des paperasses affichées partout. C'est pas joli. J'veux dire que c'est pas gênant pour travailler. On travaille, bon on est quand même un peu les uns sur les autres, en tenant compte du fait qu'on a du public toute la journée, qui s'adresse à nous, et qu'on n'a aucune séparation avec les autres collègues. On est obligé de parler avec les gens comme je suis en train de parler avec vous, mais pas de ce genre de sujets. Y a quand même des problèmes plus personnels, plus délicats. Enfin j'veux dire moi ça me gêne pas excessivement. C'est pas beau, c'est tout. Moi j'crois que je dirai ça. C'est pas beau, on a des fenêtres qui ferment pas donc on a l'air on a l'eau qui passe. On n'a jamais le soleil mais ça on est exposé au nord, Beaujon est énorme, bon on a l'exposition nord, tant pis pour nous. C'est mal conçu au niveau du travail parce qu'on manipule beaucoup, je veux dire, au niveau de l'aménagement, c'est ça qui me gêne le plus. C'est à dire qu'on sort d'un bac, on amène sur une table, c'est remis dans un autre bac, bon, c'est pas bien aménagé. C'est pas beau et c'est pas bien aménagé. Je crois que c'est... Oui c'est ça. C'est pas beau, on voit pas le soleil, on a la lumière tous les jours de l'année toute la journée. C'est pas...

Enquêteur : -Vous avez des gens qui viennent vous voir...

Sujet : - Toute la journée. Toute la journée. Si vous voulez, les frais de séjour, c'est séparé en trois. Vous avez donc ici le bureau de notre chef de service, Mme L.. Juste à côté vous avez le bureau qui se déplace, lui, pour aller vers le public, Suite à des appels téléphoniques. Et nous nous sommes au public, à la sortie des malades, nous sommes six devant, nous recevons les gens, les familles, de 8h à 17h. Donc on passe quand même beaucoup, beaucoup de temps...

Enquêteur : - Vous passez beaucoup de temps ???

Sujet : - Si vous voulez, c'est la majeure partie de notre travail, de toutes façons. On est là pour faire un dossier de frais de séjour, donc on écrit aux gens, on leur demande de venir nous voir, et puis on fait ça. C'est vrai qu'on est avec le public tous les jours de l'année dans un décor qui est

franchement lamentable. Et qu'on a toujours une petite envie de dire une petite vacherie parce que les bureaux qui sont beaux, qui sont paysagers, ne servent qu'au personnel. Nous on est avec le malade et c'est dégueulasse. Voilà. Les beaux bureaux, c'est les bureaux du personnel, bureau des payes, ou il n'y a que le personnel qui se déplace en fait. Donc nous on est le service rentable de l'hôpital où on ne voit que des malades, et on bosse dans... On travaille dans un endroit qui est laid. Mais ceci étant dit je pense pas que ça gêne particulièrement les gens. Il n'y a personne qui dit: "oh ben dites donc chez vous c'est un peu triste". Enquêteur : - Ça n'est pas ressenti par les ???

Sujet : -J'ai pas l'impression. J'ai l'impression que les gens le savent. Bon ben Beaujon c'est un vieil hôpital, hein, donc bon ben ma foi c'est comme ça. En fait je sais pas si les gens regardent tellement le paysage dans lequel ils se trouvent quand ils sont avec nous. Ceci dit c'est moche, quoi, c'est gris, c'est triste, c'est pas... Je pense pas qu'on aura... Moi, c'est tout à fait personnel, ça n'engage que moi, je pense pas du tout qu'on travaillerait avec un meilleur rendement, puisque c'est très à la mode, dans un bureau paysager avec des plantes, avec des petits spots doux pour les yeux. Hein, je... L'humeur serait peut-être meilleure, le contexte, l'ambiance, voilà...

Enquêteur : -Vous n'avez pas l'air d'une humeur catastrophique...

Sujet : -Non, c'est pour ça, je vous dis, moi ça me dérange pas. Je suis assez optimiste quand même. Mais je pense pas qu'on... Par contre on pourrait améliorer les conditions de travail pour d'autres personnels que moi. Je veux dire, bon, moi je travaille à un bureau, j'ai des gens qui viennent, j'ai un bac à côté de moi, je suis très bien. Je veux dire c'est pas beau mais c'est fonctionnel. Bon je vois les collègues qui travaillent derrière, leurs archives en sous sol, les archivistes qui manipulent sans arrêt, pour eux c'est mal conçu. Je veux dire pour eux c'est fatigant. Ils travaillent dans un... La cave c'est pas des hauts plafonds comme ici, vous imaginez bien. Un homme d'1m85 il est obligé de se baisser, dans des couloirs qui sont larges comme ça, bon, pour eux c'est... Une amélioration serait sûrement idéale au niveau de leur travail. Mais moi je vous dis... En dehors... C'est pas joyeux, quoi, c'est tout.

Enquêteur : - Les gens restent longtemps avec vous, ils s'assoient? Ils restent ?

Sujet : - Non, ça va quand même relativement vite. A partir du moment où c'est un malade sortant, c'est à dire un malade pour lequel on a encore le dossier, hein, puisqu'il était censé être encore dans son lit, bon ça va relativement vite. On lui donne ses bulletins de situation, il règle ce qu'il a à régler, bon, je sais pas, entre 3 et 5 mn, peut-être. Bon ça dure un petit peu plus longtemps quand ce sont des dossiers anciens qui ont déjà été beaucoup manipulés, ça veut dire qu'il y a eu des problèmes et si vous voulez on est mal organisé pour ça, aussi, quand nos collègues qui travaillent à toutes les rectifications, les trois personnes que vous voyez là der-

rière, quand les gens se présentent au guichet ils sont obligés de passer devant à l'endroit où nous nous travaillons. Nous avons une banque, où si vous voulez, ils n'ont pas de place pour s'installer, donc à ce niveau là, bon, il y a un petit manque quoi. Il sont appuyés sur nos bacs, ils sont obligés de se déplacer si nous on veut se lever, bon, il y a un petit manque d'espace à ce niveau là parce que ces gens-là viennent effectivement pour des dossier qui sont plus litigieux, ça dure un peu plus longtemps. Nous au niveau frais de séjour, bon ça va relativement vite, le dossier est complet, bon ça va, c'est rapide si vous voulez. Il n'y a que pour... au niveau... comment dire... espace, espace de travail pour nos collègues de la facturation, c'est pas du tout adapté, parce qu'en fait ils sont toujours obligés d'empiéter sur le bureau d'un collègue pour pouvoir, eux, faire leur boulot. A leur niveau à eux c'est plus ennuyeux.

Enquêteur : - Et sinon les gens viennent, les malades, leur familles, viennent vous voir, mais vous vous n'avez pas l'occasion de..., vous êtes toujours, bon, sur place à les attendre, ou vous êtes amenés aussi à...

Sujet :- C'est à dire..

Enquêteur : - A aller ailleurs... Sujet : - Non, nous on ne bouge pas nous. Je veux dire. Les gens des frais de séjour on est un... des postes vraiment statiques. A part une collègue qui va, elle, auprès des malades. Hein, le malade qui n'a pas de famille, on espère qu'il a des amis, ou bon... Donc elle elle se déplace tous les après midi auprès des malades. C'est une fille qui fait ça ici. Mais nous on est là pour attendre les gens. On est là pour les attendre, pour régler leur dossier, bon pour les aider,...Je pense, entre guillemets, c'est pas assez heu, comment dire, intime, les frais de séjour. Je veux dire que quelqu'un qui a des problèmes, qui voudrait en parler, bon on est pas assistantes sociales, je vous rassure tout de suite...

Enquêteur : - On est pas inquiet.

Sujet : - Surtout moi, surtout moi, je suis pas là pour faire du social. Je suis dans les frais de séjour, je suis pas au social. Mais je veux dire, bon, il y a des gens qui ont des choses à dire, qui sont certainement gênés de devoir parler dans un bureau où il y a 6 personnes en permanence, plus d'autres patients ou d'autres familles... C'est pas très bien conçu à ce niveau là. Voilà. C'est un peu délicat quand même, pour les gens. Si amélioration il pouvait y avoir, je pense que dans le contexte humain, ça ce serait...

Enquêteur : - Parce qu'en fait c'est ça qui vous importe le plus, qui vous paraît ?? gênant, c'est de gêner les autres.

Sujet : -Je pense que c'est pour les gens qui sont face à nous, si vous voulez. Bon, on part du principe que déjà ils sont malades, donc dans une position peut-être un petit peu diminués par rapport à ce qu'ils sont en dehors de l'établissement hospitalier, en plus bon on est quand même un service, pas très sympa je veux dire, on est le service qui recouvre les frais,

donc bon les gens ont déjà un petit a priori si vous voulez. Frais de séjour, c'est particulier, hein, c'est... Bon alors pour les gens qui travaillent, qui ont des mutuelles, c'est tout à fait classé, simple, ils s'en fichent, c'est une formalité administrative. Pour les autres, il y a déjà un a priori, hein, je veux dire, c'est le service où il faut payer. Frais de séjour, il y a pas de problème. Hein donc il y a des gens qui ont des problèmes à exposer, des difficultés, et je pense que ce bureau qui est ouvert aux 4 vents, voyez de quoi la ?????, ça passe comme ça, bon... Je pense que la gêne du bureau tel qu'il est là c'est pour le malade. Parce que nous on est là pour ça, hein, de toutes façons... Faire ça...

Enquêteur : - Et vous souhaiteriez que ça soit comment ? Si tout était possible...

Sujet : - Si ça pouvait s'améliorer ? Je pense qu'il faudrait qu'il faudrait qu'on ait un espèce de petit bureau supplémentaire où justement on pourrait... Où nos collègues déjà derrière pourraient recevoir les gens d'une manière plus... comment vous dire... On a fait une petite expérience comme ça cet été parce qu'on était en travaux. Notre bureau était fermé, on nous a installé dans le bureau d'à côté. C'est l'Etat-Civil, normalement c'est le service qui reçoit les familles des décès, donc eux ils ont quand même un travail très particulier. Et si vous voulez bon on était très peu nombreuses, on avait deux bureaux et les gens s'asseyaient en face de nous; et les contacts ont été bien meilleurs. On avait une pièce assez vaste et on était deux à recevoir les gens, et il y avait des sièges prévus pour qu'ils s'asseyent. Et non pas pour qu'ils soient debout au dessus de la banque et que nous on leur parle comme ça, avec tous les autres qui les entourent. Je pense qu'il faudrait aménager quelque chose dans ce genre là. Que les gens puissent s'asseoir, puissent poser..., ils ne savent pas quoi faire de leurs papiers, de leurs serviettes, de leur valise. Ils sont là comme des piquets. Je crois qu'à ce niveau là il; faudrait faire, si c'était possible, on parle toujours dans l'hypothétique... Mais je pense que pour le malade et pour sa famille, c'est... On s'en est toutes bien rendu compte, hein, quand on a travaillé dans le bureau d'à côté, c'était plus... "asseyez vous...". Puis même, bon là, quelquefois il arrive qu'il y ait beaucoup de monde à la fois, bon ben les gens restent debout, ils sont vraiment l'un derrière l'autre comme au self... Tandis que là ils s'asseyaient, ils préparaient leurs papiers, bon c'est plus... Je crois que ce petit confort matériel ça peut améliorer la condition de nous, déjà, des agents qui bossons, et la position de la personne qui est en face de nous. Je veux dire que ça doit être plus facile de s'exprimer quand on est, bon, comme ça, un petit confort, bon, que d'être debout, d'attendre son tour, que d'être encombré par ses bagages. Bon c'est quand même un hôpital. Je trouve que c'est pas très bien conçu pour... C'est vrai. On est pas hôtesse d'accueil dans une grande truc: "bon vous vous dirigez, troisième ascenseur, porte à gauche..." Non. C'est quand même un hôpital, donc a priori ce sont des malades. Donc à ce niveau là il faudrait qu'on soit mieux équipé, qu'on ait une situation matérielle quand même un petit peu améliorée. En plus la banque est énorme, elle est très haute. On est obligé de se mettre sur la pointe des pieds pour... C'est pas bien conçu quoi...

Enquêteur : -Ca me paraît clair... Non, ce qui est intéressant, ce sont les critères que vous, par rapport à quoi... Qu'est-ce que vous cherchez... C'est ça qui est intéressant, c'est pas... Qu'est-ce qu'il y a là qui ne va pas, c'est le point précis... Enfin là c'est clair...

Sujet : - Ben" je vous dis, c'est ces gens qui sont debout en face de nous, qui sont encombrés, s'il y a plusieurs personnes qui attendent... On a pas de place de mettre des sièges, je veux dire, on a deux chaises, bon bien dès qu'il y a quelqu'un dessus on ne peut plus circuler. Je veux dire, c'est très exigu. Bon on a ce vieux matériel, nous on a des gros bacs comme ça devant, des deux fois plus gros: ils sont très encombrants. On n'a pas de place. En plus on a créé un poste caisse il y a dix-huit mois. La caisse est très importante, il a fallu de la place pour la fille qui y travaille. Donc on travaille vraiment les uns sur les autres, donc les gens qui sont en face de nous bien ils sont aussi les uns sur les autres. Bon on a des corbeilles, comme ça pour l'informatique. Nos guichets sont encombrés. Y a pas de place. Y a pas d'espace. Disons nous à notre niveau je pense pas que ce soit gênant, parce qu'on a de très grands bureaux, donc en fait on n'est pas gêné pour travailler, mais pour les gens qui sont là.

Enquêteur :- Vous n'êtes pas gênée pour travailler toute seule, vous êtes gênée quand vous travaillez avec les gens.

Sujet : -Non, non, même quand on est toutes là, on a toutes des grands bureaux comme ça.

Enquêteur : -Non, je veux dire toute seule, toute seule, les membres du personnel sont pas gênés pour travailler, pour eux-même.

Sujet : - Voilà, c'est ça.

Enquêteur : - Ils sont gênés pour travailler avec les autres.

Sujet : - Voilà. Voilà.

Enquêteur : - C'est là que,... que... Quand vous étiez dans cette autre salle, l'Etat Civil, vous disiez que ça changeait aussi pour vous.

Sujet : - Moi c'est un peu particulier. Vous savez, le changement c'est toujours très agréable. Donc on transitait. En plus on était deux au lieu de six. Bon c'est le mois d'août, il y a pas grand monde, il y a beaucoup moins de travail. Donc si vous voulez cette situation intérimaire c'était assez sympa en fait. Bon parce qu'on était que deux au lieu de six, le mois d'août c'est quand même beaucoup plus calme, on sentait les gens plus... Bon je dis pas que si c'était comme ça toute l'année l'Etat Civil je voudrais y travailler. Il n'y a pas une fenêtre. Voyez donc... Il y a autre chose... Mais bon ça a été un petit intérim qui a duré trois quatre semaines, bon ça a été assez agréable. Au lieu d'être vécu comme un déménagement forcé et pénible, en fait ça s'est très bien passé.

Enquêteur : - Ca s'est bien passé parce que vous trouviez des améliorations par rapport à ce que...

Sujet : - Bien je sais pas, vous savez, tout a concordé. Bon je vous répète, il y a beaucoup moins de travail au mois d'août, on était deux au lieu de six, on rentrait de vacances... Tout a joué pour que ça se passe bien. Bon il y avait les ouvriers qui travaillaient à côté on avait la musique toute la journée, c'était bien. Il y a plein de petites choses qui ont permis que ça... Parce que...

Enquêteur : -Avec qui est-ce que vous êtes en relation... ?????

??? C'est quoi l'endroit où vous travaillez pour vous ? C'est ce bureau, c'est autre chose, c'est quoi ? Dans votre...

Sujet : - Si on me demande où je travaille, je vais d'abord dire "à l'Hôpital Beaujon". Je vais pas dire "aux frais de séjour".

Enquêteur : -Et vous vous vous dites quoi, à vous ?

Sujet : - Faut aller à la mine... C'est ce que je me dis tous les matins. Non mais moi je suis content de venir bosser. Je suis un bon tempérament, je me plais à Beaujon, je veux surtout pas changer d'hôpital. Ca va faire treize ans que je suis aux frais de séjour, j'ai pas du tout envie d'aller ailleurs, même dans leurs beaux bureaux là-haut. Je veux pas y aller parce qu'ils sont très beaux mais ils ont des cloisons à hauteur d'homme et tout ce qui se dit s'entend sur les 500 m2 des bureaux... Donc en fait, c'est pour ça, je vous dis, je pense pas que ça améliorerait grand chose pour moi à part la partie esthétique, quoi.

Enquêteur : - Bon justement, ça fait treize ans que vous êtes là, vous connaissez bien le ??? (médical ou local ??).

Sujet : - Je crois, oui.

Enquêteur : - Avec quoi vous êtes en relation ?

Sujet : - En dehors de mon travail vous voulez dire ?

Enquêteur : - En dehors, dedans... moi ça m'est égal.

Sujet : - Moi si vous voulez... je comprends.. je comprends... vous voulez... savoir si je me cantonne vraiment à mon service, ou,...

Enquêteur : - Oui, heu... oui, heu...

Sujet : - Non, je suis quelqu'un de très sociable, je crois, et je connais beaucoup de monde à Beaujon. Je connais beaucoup de monde, beaucoup de monde me connaît par ouï-dire, alors que, je veux dire, j'ai aucune activité syndicale ou choses comme ça qui pourrait faire que je sois amenée à

rencontrer beaucoup de gens, mais, non, je suis assez sociable, j'aime bien venir à mon boulot, aux frais de séjour. Mais je veux dire, ma coupure à l'heure du déjeuner je ne la passe pas avec mes collègues. J'aime bien sortir un peu de mon truc. Et à 4h1/2 j'oublie tout à fait que je travaille dans un hôpital. Je veux dire, je suis pas du tout traumatisée par... par la misère hospitalière. A 4h1/2 je quitte Beaujon, c'est fini. J'ai une famille, j'ai des enfants, bon. Je veux dire c'est pas ma vie Beaujon, c'est pas ma vie. C'est 39 heures semaines, c'est tout. J'y suis bien, je veux pas m'en aller, mais je vous dis, ça me traumatise pas, le bureau est moche, il pleut dedans, bon, ffff, c'est tout.

Enquêteur : - Mais la coupure, c'est quoi ?

Sujet : - Bien la coupure, je vais déjeuner très très vite, et je vais jouer aux cartes.

Enquêteur : - C'est intéressant, ça.

Sujet : - Avec les ouvriers de l'hôpital, vous voyez. Donc je suis tout à fait... Je suis pas branchée sur mon truc, personnel administratif...

Enquêteur : - C'est une coutume... c'est régulier...

Sujet : - Ah oui, oui. C'est le moment le meilleur de la journée. Je veux dire... ça me fait plaisir. Ça me détend... Je change.

Enquêteur : - Et ça se passe où, ça ?

Sujet : - Dans les locaux des ouvriers. Ils ont leur usine dans l'hôpital. Je suis la seule fille à faire ça dans tout le personnel administratif de Beaujon... On vous dira pas ça une autre fois. Pour la bonne raison que, administrativement, ça reste chez vous ça hein, administrativement je veux dire c'est très mal vécu. Je veux dire que à l'hôpital il y a trois catégories de personnel, les hospitaliers, les administratifs et les bleus, les ouvriers. Et que chaque catégorie est censée rester spécifiquement à sa place.

Enquêteur : - Et vous vous trichez.

Sujet : Que j'ai toujours triché. Que ça m'a valu des heures retenues sur mes gardes, mais que j'ai pas changé d'avis. Que si mes sympathies sont pour des gens qui sont pas du même statut que moi, ça ne regarde personne.

Enquêteur : - C'est très important comme... ?

Sujet : - Mais je suis un peu caractérielle de toutes façons, je crois que plus on m'interdit les choses et plus elles m'amuse. J'ai pas beaucoup grandi dans ce domaine là. Mais, je veux dire, c'est pas très bien vécu, ça ne l'est toujours pas. Je veux dire, moi j'ai vu passer six directeurs, je crois, depuis que je suis là (ils changent plus vite que nous), ça s'est pas amélioré.

ré ça. Je veux dire que les contacts avec le personnel, enfin maintenant ils s'appellent le service technique, il faut plus que je dise les ouvriers, ???, c'est pas ce qui se fait de mieux pour être bien noté, quoi.

Enquêteur : - Et ça correspond à des, globalement à des découpages réels, c'est à dire...

Sujet : - Je crois qu'en fait il y a une réputation qui a été mise sur tous ces gens là depuis des lustres, hein, comme ça se fait un peu partout dans toutes les administrations, le service d'entretien a toujours un statut un peu.... hein... Et puisqu'en fait les gens essaient pas de se sortir de là, quoi.

Enquêteur : Et ça se traduit par le fait que le fait d'aller à l'usine comme vous dites, ça ne se fait pas...

Sujet : - Non, ça se fait pas.

Enquêteur : - Et les gens de l'usine, ils viennent ici de temps en temps, eux...

Sujet : Oui, parce que eux, ils sont obligés, si vous voulez. On fait des bons de travaux. Bon, je veux dire, eux se déplacent dans tout l'hôpital. Tout le monde connaît le personnel ouvrier. Je veux dire, c'est certainement les gens qui sont connus du plus de monde, hein, parce qu'ils passent dans tous les services pour assumer l'entretien et les réparations. Mais je veux dire que les relations avec les bleus, c'est pas bien vu. Moi j'veux dire j'ai vu des petites jeunes filles arriver à l'hôpital qui avaient sympathisé avec des jeunes gens de leur âge, bon on leur a fait changer leur heure de déjeuner. Entre vous et moi. Bon les bleus mangent de midi à une heure, elle mangeait de midi à une heure, on lui a dit vous irez manger de treize à quatorze heures. Et quand on est agent hospitalier intermittent et qu'on a dix-neuf ans, et bien... et bien on cède parce qu'on a besoin d'être titularisé et de garder sa place.

Enquêteur : - C'est vrai aussi par rapport au personnel hospitalier ?

Sujet : - Je ne pense pas. Si vous voulez j'en connais moins de P H, parce que, bon, on n'a pas les mêmes horaires. Les hospitaliers travaillent plus tôt que nous, partent plus tôt que nous. les autres arrivent avant et partent bien après, donc c'est un peu différent. Bon j'veux dire aux admissions c'est tout du personnel hospitalier, on se connaît depuis des années, on s'entend très bien, mais c'est parce qu'on a quand même un travail qui est très lié. J'veux dire les gens des étages on les connaît beaucoup moins, fatalement, parce que... parce qu'on n'a pas beaucoup de rapports avec eux quoi.

Enquêteur : En fait c'est des endroits où vous allez de temps en temps ou pas du tout.

Sujet : Très peu. Très très peu. Je veux dire moi je circule absolument pas dans les étages. Parce qu'en fait, bon, mon travail ne me le demande pas, et que je... j'ai rien à y faire, si vous voulez.

Enquêteur : Et c'est des endroits que vous ne connaissez pas, ou ?

Sujet : Si, je connais. Bon, parce que j'ai fait les enquêtes en salle, quand je suis arrivée ici. Si vous voulez, donc j'ai circulé dans Beaujon, hein. Je sais les endroits où je déteste aller par exemple.

Enquêteur : Ah. Ca, il faudra nous dire...

Sujet : Les endroits où je déteste aller parce que les services sont sales, parce que ça pue, parce que c'est lié aux pathologies des gens qui sont là, je veux dire. Bon, il y a des endroits que je déteste. Quand je faisais les enquêtes et qu'on m'envoyait à Sargent, par exemple, au Pavillon Sargent, je...

Enquêteur : C'est quoi, ça...

Sujet : C'est le... c'est le service d'hépathe, bon, où en dehors des maladies de foie on soigne tous les alcooliques et tous les drogués, bon, je veux dire c'est un service où on n'a pas envie d'aller. Là le service de réa-??? c'est toutes les tentatives de suicide, en face... Bon, heu, je veux dire c'est des endroits qui sont pas... Malgré tout l'optimiste dont je suis capable, tout l'optimisme dont je suis capable, j'aime pas aller là, quoi. J'aime pas aller au 11ème, parce qu'au 11ème on soigne tous les gens qui ont des leucémies, des maladies comme ça... Puis que c'est le truc sans espoir quoi, je veux dire, donc c'est... Voyez, je cherche pas à me balader dans les étages, j'aime vraiment pas ça.

Enquêteur : Oui, vous l'avez fait professionnellement...

Sujet : Voilà. Mais j'aime pas ça. Bon, j'veux dire je connais quelques personnes dans les étages quand même. Bon, mais si j'ai besoin de les voir on se donne rendez-vous à la cafétéria, j'aime pas aller les voir dans leur service. J'aurai jamais pu être infirmière, quoi, en un mot comme en cent... La maladie c'est pas beau. Enquêteur : Oui, c'est ça... c'est ça...

Sujet : En fait j'ai pas choisi l'assistance publique. J'ai présenté un concours pour le ministère de la santé, en fait c'était le jour de l'A.P., je suis arrivée là. J'ai pas choisi de bosser dans un hôpital, hein. Bon, j'y suis, c'est bien [Rire]. Géographiquement ça m'intéresse par rapport à mon domicile, bon, puis c'est pas pénible je veux dire. On se tue pas à la tâche. J'ai pas l'impression d'être épuisée.

Enquêteur : Et il y a des endroits où vous aimez beaucoup aller au contraire ?

Sujet : Dans l'hôpital ? Non. Non. Parce que je vous dis, les beaux bureaux m'attirent pas, dans les étages bon, je raffole pas. J'aime la crèche et le patronage, mais je pense que c'est parce que j'y ai eu mes enfants et que c'est sûrement la plus belle institution de l'assistance publique, hein. J'aime aller au réfectoire parce que j'y retrouve des gens avec qui j'ai envie de passer un moment. J'aime en fait tout ce qui est assez extérieur à mon travail. Parce que la crèche j'y vais avant et après, j'aime bien discuter un peu avec les gens pour savoir ce qui se passe pour mes gamins, mais bon, je passe quand même mes 8 heures là, quoi. Enquêteur : Oui, oui... Mais les lieux qui vous sont... Sujet : Qui me sont chers...

Enquêteur : C'est les lieux qui sont en dehors de votre travail...

Sujet : Ouais, absolument. Absolument.

Enquêteur : Mais vous avez l'occasion, quand vous travaillez, d'être en contact avec les ouvriers de l'hôpital ? Vous avez l'occasion d'aller les voir, où ils travaillent, où ils sont ?

Sujet : Oui, mais si vous voulez a priori pas entre 8h et 12h, ni entre 13h et 16h30.

Enquêteur : Mais c'est des endroits où vous allez donc facilement ?

Sujet : Oui tout à fait. Tout à fait.

Enquêteur : Mais ce sont des lieux à part ?

Sujet : Ils sont dans l'enceinte de l'hôpital, si vous voulez, c'est un bâtiment rouge comme ici les ateliers... Par rapport à ici, ils sont là-bas. En tournant autour de l'hôpital, ils sont à côté de la morgue. Oui, je veux dire, j'y vais très facilement. Bon, le samedi il y a pas grand monde garé dans l'hôpital, systématiquement je vais garer ma voiture dans la cour de l'usine. Bon, je veux dire, je déjeune avec eux, je joue aux cartes avec eux, c'est un endroit que j'aime bien. C'est un endroit que j'aime bien. Je connais bien les gens, je connais bien leur chef, donc j'ai aucun problème d'intégration...

Enquêteur : Eux ne vous excluent pas.

Sujet : Jamais. Jamais. Le P.O. en fait est... comment dire... Ils ont fait grève très longtemps, là, au mois d'octobre - novembre, pour les infirmières. Les ouvriers, ils ont fait grève 5 ou 6 semaines. Et en fait pour eux ça a été une période qui leur a permis de connaître un tas de gens, et de parler avec un tas de gens qui en temps normal ne leur parle pas, ou ne les reconnaît pas. Parce que il y a eu des piquets de grève avec eux, parce qu'ils sont montés dans les services, parce que...

Enquêteur : Comment ça s'est passé justement les grèves ? Ca se passait là...

Sujet : Ouais, dans le hall.

Enquêteur : Et ça a changé un peu le paysage ?

Sujet : Non, parce que je pense que les gens qui leur parlaient pas avant la grève leur parlent plus depuis que la grève est finie. Parce que c'est toujours un... comment on dit... un bouclier, les ouvriers dans un hôpital en grève. Si, si. Je veux dire c'es toujours un corps de métier qui suit toutes les grèves, qui est de toutes... de tous les conflits. Hein, donc il devait y avoir 66 ou 67 bleus à Beaujon, ces 66 ou 67 ont fait grève 5 semaines. Pas pour eux, hein. C'était la grève des infirmières. Donc, euh, c'est quand même un groupe de gens qui ont beaucoup d'importance ici. Mais qui est en fait très ignoré en dehors de ces périodes là.

Enquêteur : Mais en dehors de ce problème des ouvriers, le mouvement de la grève, ça a changé des choses ?

Sujet : Je crois pas.

Enquêteur : Même pendant ce moment là ? Je veux dire ça... en termes de contact, justement... vous quand vous arriviez, vous aviez le piquet de grève, là, dont vous faisiez peut-être partie d'ailleurs, chose qui nous est absolument égal... mais...

Sujet : Je crois... enfin... Je trouve que ça se passe pas très bien les grèves ici. Parce que bon y a des fanas, hein, comme dans tout. Y a des gens qui veulent lutter pour quelque chose qui leur tient à coeur, et non pas pour faire gagner plus aux autres. Et puis y a une partie du personnel qui vous fait le gueule parce que vous n'êtes pas gréviste. Comme dans toutes les boîtes, les usines...

Enquêteur : Oui, c'est banal...

Sujet : Voilà, voilà. Exactement. Donc je pense que les grèves n'arrangent jamais rien au niveau des ambiances, au niveau des contacts. Ça a changé si vous voulez dans le sens où on a eu des assemblées générales tous les jours et que les gens qui en règle générale sont assez calmes sont allés tous les jours pour savoir ce qui se faisait, pour savoir ce qui se décidait. Donc il y a certainement des gens qui ne se parlent jamais, même entre bureaux, parce qu'on n'a aucun contact avec les autres bureaux les frais de séjour, hein. On est un service très fermé, où le personnel ne bouge pas, contrairement à la-haut. Donc là il y a des gens qui travaillent à Beaujon depuis 15 ans, qui ne s'étaient pas parlé sauf pour se faire "coucou bonjour, ça y est t'es chef de groupe...". Ca a changé seulement à ce niveau là je crois.

Enquêteur : Il y a des gens qui passent beaucoup de temps... enfin qui ne sortent pas... qui ne circulent pas en dehors de...

Sujet : Ouais. Enquêteur : Qui ne connaissent en fait que leur... poste de travail ou leur endroit de travail.

Sujet : Oui. Dans les bureaux, beaucoup, je crois.

Enquêteur : C'est pas votre cas mais...

Sujet : Je pense que les gens qui sont dans ce cas-là sont des gens très timides. Oui, je travaille avec eux depuis longtemps, ce sont des gens timides ou ce sont des gens j'veux dire qui sont peut-être plus stables que d'autres, c'est à dire qui ont certaines amitiés indéfectibles, qui durent et puis, et qui n'essaient pas de se lier avec d'autres gens. Et j'veus dis ce bureau c'est très particulier, le personnel ne bouge pas. On nous fait d'ailleurs assez la guerre. Chaque fois qu'on va signer des notes...

Enquêteur : - Vos notes... vos notations...

Sujet : - Voilà. "Mais quittez, quittez ce service, vous n'allez pas y passer votre vie. Allez travailler ailleurs."

Enquêteur : - Pourquoi ils ??? mal...

Sujet : - Il y a beaucoup de travail aux frais de séjour, Monsieur, énormément. [Il rit] Enormément. Enfin j'veux dire les frais de séjour c'est tous les jours, même le samedi. C'est 8h 17h et c'est du public toute la journée. Les autres services travaillent une période dans le mois, j'veux dire. Il y a la période des payes, les règlements des traites pour les fournisseurs, voyez. Bon. Ici, il y a un travail continu, pernicieux et continu. Et on bouge pas parce que je crois qu'on s'entend très bien. Bon on a bien nos petits tiraillements, hein, dix bonnes femmes ça peut pas pas tirailler, mais on s'entend bien. On n'a pas du tout envie d'aller se mettre dans les services où le personnel change tous les trois mois. Enquêteur : - Il y a une opposition entre les deux...

Sujet : - Tout à fait. En plus on connaît tous les autres chefs de service. Ça fait tellement longtemps qu'on est là. [Rires]. Et on n'a pas du tout envie d'aller travailler sous leurs ordres. Parce que elle... ??? [Rires]

Enquêteur : - On le lui redira pas. [Rires]

Sujet : - Elle nous emmerde pas. Le travail est fait, elle est contente. ???
Oh, c'est pas grave, on ???

Enquêteur : - Du moment que le boulot est fait...

Sujet : - Bon, et elle a une vieille équipe, elle sait que son service roule, donc bon elle nous ennuie pas... Bon, donc on n'a pas du tout envie d'aller se faire enquinquer par quelqu'un d'autre, quoi.

Enquêteur : - Mais en même temps, si les gens vous disent de quitter le service, c'est un service qui est mal considéré, ou considéré comme un voie de garage...

Sujet : - Ben c'est à dire, oui c'est ça. Ca a été très longtemps comme ça. Admission, frais de séjour, c'était la dernière chance avant l'insalubrité. L'insalubrité c'est les poubelles. C'est à dire qu'on mettait ici tous les pieds nickelés dont on voulait pas ailleurs. Moi je suis arrivée aux frais de séjour, on était 18, hein. Il y avait 4 archivistes, qui savaient pas mettre un 2 devant un 3. Et puis un chef de service qui a fait changer tout ça. Il a fait exclure une partie des incapables, et puis quand Mme L. est arrivée elle a continué. Et elle a gardé... Parce qu'à l'époque on était 18 mais on était 5 à travailler, hein, il y a pas de... il y a pas de lézards. Donc elle a gardé la partie travailleuse, elle a fait changer les autres et donc depuis 4-5 ans on est un service...

Enquêteur : ???

Sujet : - Qui tourne comme sur des roulettes, j'veux dire.

Enquêteur : - Mais en même temps vous continuez à avoir dans l'hôpital cette image...

Sujet : Cette image du service où personne veut venir. M'enfin nous, honnêtement, on pense que c'est le boulot qui les fait reculer, hein. Enquêteur : - Par rapport aux admissions...

Sujet : Les admissions, c'est des hospitaliers, Monsieur. Ils travaillent 24 heures sur 24 les admissions, Samedi, Dimanche et jours de fête.

Enquêteur : - La différence entre un hospitalier et un administratif?

Sujet : - Un administratif il fait 8h - 4h1/2, en règle générale, 5 jours par semaine.

Enquêteur : - Des horaires administratifs...

Sujet : - C'est ça. C'est un fonctionnaire, un vrai.

Enquêteur : - Alors que les hospitalier travaillent en ???

Sujet : - Ouais, en brigade.

Enquêteur : - Ah oui. Comme eux il faut qu'ils puissent recevoir des gens tout le temps...

Sujet : - Voilà. Bon, ils travaillent que 8 heures, évidemment, sur 24. Il y a trois équipes, mais eux travaillent samedis, dimanches et jours de fête.

Enquêteur : - Ca c'est notre méconnaissance des hôpitaux. Pour moi un hospitalier c'était quelqu'un qui avait une activité médicale ou paramédicale, ou autour...

Sujet : En règle générale ça devrait être ça. En fait aux frais de séjour on a 4 agents hospitaliers.

Enquêteur : - Ah oui.... en fait, c'est pas ça. Et la différence elle est entre... La différence que vous évoquiez tout à l'heure, elle est entre hospitaliers d'une part, et les administratifs d'autre part, ou entre personnes des services médicaux et personnes des bureaux disons au sens large ?

Sujet : - Eux sont considérés comme des gens de bureaux, bien qu'ils soient P H, parce qu'ils ont des horaires... Et qu'en fait ils font que de la tâche administrative.

Enquêteur : - Donc en fait ils sont dans le même cadre que vous.

Sujet : - Voilà, bon à part que ce sont tous des aides soignants parce qu'ils ont fait les aides soignants...

Enquêteur : - Ca c'est un problème d'étiquette.

Sujet : - Voilà. Mais en fait eux ils ont pratiquement le statut d'administratifs. Et d'ailleurs notre direction voudrait bien que ça change, voudrait bien que les frais de séjour soient ouverts jusqu'à 20 heures. Remarquez si ils veulent nous faire changer de service, ça va être la solution, hein. [Rires] Ca ça va être superbe. Si ils veulent des changements de service, ils vont les avoir tout de suite. Enquêteur : - Parce qu'actuellement, il y a des permanences...

Sujet : - 17 heures. 7h1/2 - 17h, ce sont les horaires des frais de séjour.

Enquêteur : - Il y aurait de la demande pour plus tard, non ?

Sujet : Parce qu'en plus, si vous voulez, déjà à partir de 4h1/2, on n'a plus personne. Je veux dire, pour les gens ce sont des bureaux, donc ce sont des fonctionnaires, donc à 4 heures il y a plus rien d'ouvert, c'est pas compliqué. Quand on leur dit qu'on est ouvert à l'heure du déjeuner, déjà ils sont "Ah". On coupe pas à l'heure du déjeuner. On travaille le samedi toute la journée... Ce qui pour un bureau est assez... Non, 17H - 20h, non, ça c'est bien pour les gens qui s'ennuient chez eux. [Rires] Il n'y a rien à faire là à partir de 17 heures, franchement. Les gens sont persuadés que c'est fermé, si vous voulez, donc ils ne viennent pas, hein. Enquêteur : - Si on... Dans le local que vous avez, en fait c'est un local où vous n'avez que votre activité des frais de séjour. Et vous aimeriez être plus en relation avec d'autres services, ou ça vous paraît inutile, enfin je sais pas.

Sujet : - Non, je pense que géographiquement il faudrait qu'on soit... Bon on a déjà les admissions et l'Etat Civil, on a des portes communicantes, donc là...

Enquêteur : - C'est ça la porte communicante.

Sujet : - Donc les admissions on rentre par là, et l'Etat Civil un petit peu plus à gauche. Si Mme L. vous montre le bureau vous verrez. En fait on est un petit peu loin des traitements externes, c'est les gens qui gèrent les consultations, et il y a toujours des ingérences entre consultation et hospitalisation, parce que le malade vient consulter avant d'avoir son bon d'admission. Donc si vous voulez on a quand même un travail qui est souvent lié. Et elles sont... Elles sont loin, c'est toujours pareil. Nous on est valides, pour un malade elles sont loin. Et la caisse. La caisse centrale. En fait c'est les seuls bureaux avec lesquels on aurait besoin d'être plus proches. Les autres, ils peuvent rester au 2ème. Lui : - Oui. Mais vous avez des relations quand même de travail...

Sujet : - Oui, tous les jours. Avec la caisse centrale tous les jours. Puisque nous on a une caisse frais de séjours, mais il faut la rendre au comptable tous les jours. Donc tous les jours on travaille avec les gens de la caisse.

Enquêteur : - Et à ce moment là, comment ça se passe ? C'est vous qui y allez ?

Sujet : Oui, c'est nous qui, c'est nous qui portons notre petit... On traverse les couloirs. On frappe à la grosse porte blindée pour déposer notre pacolette. Bon à part eux, c'est tout.

Enquêteur : - Et autrement avec les admissions et les frais de séjour, c'est quoi comme type de contacts ?

Sujet : - Ben si vous voulez, eux reçoivent le malade, tapent son dossier, le malade monte dans sa chambre. Et nous le lendemain on récupère tous les dossiers qui ont été faits par les admissionnistes, et ensuite ils sont gérés ici. Eux accueillent le patient et nous on gère. Donc on travaille tout le temps avec eux, tout le temps, tout le temps, tout le temps.

Lui : - Et là en fait, ça vous paraît satisfaisant comme relation, ou...

Elle : - Oui, surtout depuis Mme L. est le responsable également des admissions.

Enquêteur : - Parce qu'avant...

Sujet : - Avant le responsable des frais de séjour, c'était les frais de séjour. Et les admissions c'était un autre secrétaire administratif. Bon maintenant j'veux dire, elle elle a les deux services, plus les trois personnes de l'Etat Civil. Admissions, frais de séjour, Etat Civil, c'est la même responsabilité. Donc en fait on s'est beaucoup amélioré le travail depuis qu'on

a un seul et même responsable. J'veux dire en accord entre nous, hein, les choses se sont beaucoup amélioré à ce niveau là. C'est pour ça que l'implantation géographique est importante.

Enquêteur : - Oui, logiquement.

Sujet : - Voilà.

Enquêteur : - Et à la limite ça pourrait même être le même service ou bien ça reste quand même des choses différentes.

Elle : - Ca pourrait être le même service. D'ailleurs dans beaucoup d'hôpitaux d'ailleurs les admissions et les frais de séjour sont dans le même local, il y a même pas de porte, hein.

Enquêteur : - Oui, c'est l'endroit où les malades vont...

Elle : - Voilà. Admissions - frais de séjour, pour le malade c'est l'entrée et le départ, c'est très lié quoi. Et en plus quand les frais de séjour sont fermés le dimanche, ce sont les admissionnistes qui font les sorties. Donc voyez, hein, c'est vraiment très lié, hein.

Enquêteur : - Et vous circulez...

Sujet : - Beaucoup. Bon ils viennent demander des trucs, nous aussi, bon... On travaille en bonne entente avec eux. Ca se passe bien, je veux dire. Voilà. [Rires]

Enquêteur : - Pas tout à fait.

Sujet : - Comment pas tout à fait ??

Enquêteur : - Si je vous demande de dessiner l'endroit où vous travaillez.

Sujet : - Han. Oh la la la la. Mais je suis absolument nulle. Quel cinéma ils me font là. Comment ça fait. Comme ça. Comme ça. Ouais. Ah ah, j'ai pas fait assez long. Je suis là, moi. Avec une petite porte là. Puis là des fenêtres avec du verre cathédrale, affreux, qu'on voit pas à travers. Sinon ça a cette forme là. Avec une petite chaise là. Une personne là qui me tourne le dos. Oui j'ai fait ça beaucoup trop grand. Une autre personne là avec son bac de dossiers. Puis il y en a une autre là, avec son bac à elle ici. Puis là on a la caissière, près du grand café, qui reçoit elle aussi les gens. Enquêteur : - Et alors, les malades ils font quoi là-dedans ?

Sujet : Les malades ils arrivent comme ça. Et ils s'adressent à cette dame là en priorité, qui fait les renseignements et les sortants.

Enquêteur : Comment ils savent que...

Sujet : Il y a un petit panneau, "renseignements et sortants". Et puis en plus elle est vraiment face à la porte, si vous voulez. Quoi que il y en a beaucoup qui se dirigent ailleurs, parce que bon, il y a des bobines qui leur plaisent mieux que d'autres. Moi je tourne le dos à la porte alors je suis tranquille. Donc ils passent là, et cette dame leur fait...

Enquêteur : Ca c'est une banque ?

Sujet : Alors... Oui, mais je vous dis, je suis absolument...

Enquêteur : Mais ça n'a aucune importance.

Sujet : Oui, là c'est une banque. Tout ça, ce grand rectangle là, c'est une banque. Jusque là, avec ses deux petites ailes. Hein, donc ils passent là et cette dame les dirige sur les guichets correspondant. Donc il y a une collègue là, une collègue là, moi je suis ici, et j'ai une autre collègue à côté de moi. Nous sommes toutes les quatre chargées de la gestion des dossiers. Donc les gens se dirigent...

Enquêteur : Et vous faites la même chose.

Sujet : Toutes les quatres, absolument. Enquêteur : Comment ça se répartit entre vous ?

Sujet : Ca se répartit tout simplement avec les deux derniers chiffres du dossier. Donc 100 divisé par 4, 25, 50, 75... Voilà. Si vous voulez c'est séparé comme ça. Donc tous les jours on prend les numéros qui nous reviennent, donc on reçoit le patient. Si il a quelque chose à régler on l'envoie à Cécile, à la caissière. S'il a rien à régler, si le dossier est en ordre, il repart. Voilà notre espace de travail. Alors je peux vous dire que si je recule trop vite ma chaise je bouscule la collègue qui est là, hein.

Enquêteur : Et les personnes qui sont obligées de venir travailler à la banque en plus... vous disiez...

Sujet : Alors voilà. Alors si vous vous voulez eux arrivent par ici, hein, puisque c'est ce bureau là qui communique...

Enquêteur : Qui lui en principe n'est pas au contact des...

Sujet : Voilà. Parce que si vous voulez... bon, je dessine vraiment très mal, c'est pour ça que j'ai du mal à vous expliquer, si vous voulez, c'est qu'il y a les bureaux et les mobiliers qui font vraiment un angle complet comme ça. Donc si vous voulez il reste vraiment que ce boyau pour circuler. Et qu'il y a aucun espace entre les différents bacs et bureaux. Tout ça c'est fermé par du matériel. Donc quand nos collègues arrivent derrière, si vous voulez, il leur reste ce petit morceau quand la porte s'ouvre. C'est à dire qu'eux s'appuient sur la petite porte battante et essaient de trouver un numéro... un morceau de la banque accessible pour... voyez...

Enquêteur : Mais pourquoi est-ce qu'ils ont besoin de venir eux, en principe...

Sujet : Parce que les gens n'entrent pas. On a une caisse, les gens n'ont pas le droit de rentrer.

Enquêteur : Oui. Mais eux... Je veux dire, en principe c'est les quatre qui sont là qui ont...

Sujet : Oui, mais nous on s'occupe du dossier présent. Du malade présent, du malade hospitalisé, si vous voulez. Ou sorti depuis très peu de temps pour lequel on attend encore des informations. Eux derrière, si vous voulez, gèrent tout ce qui est rectifications. Donc eux ils travaillent encore sur des dossiers qui ont 7 ou 8 ans, si vous voulez. Hein donc les gens se déplacent pour se plaindre, pour régulariser, et à partir du moment où nous on n'a plus les dossiers dans les bacs devant, c'est systématiquement un collègue de facturation qui est obligé de se déplacer. Et ce collègue il a pas d'espace. Moi je sais pas où vous le voyez l'espace, mais il y en a pas.

Enquêteur : En fait vous vous n'avez pas de contact avec les archives, donc.

Sujet : Très rarement. En règle générale, bon, ce sont les 2 archivistes qui vont chercher les dossiers. Bon, je veux dire, on sait toutes où elles se trouvent, on sait toutes chercher et ranger dedans, parce qu'on est obligé? Hein, ils prennent des vacances les archivistes quand même. Mais nous nous y allons très peu.

Enquêteur : Oui, même dans votre travail, si vous avez les présents, en principe vous n'avez pas besoin des archives...

Sujet : Si, parce que quand les malades sont déjà venus faut toujours aller chercher les précédents dossiers. [Rires]

Enquêteur : Moi je pensais que c'était plus les modifications derrière...

Sujet : Ah ben, eux y vont beaucoup plus que nous effectivement, parce que eux ils travaillent que sur ça, que sur du matériel archivé, hein. C'est super. Vraiment si quelqu'un venait là... J'aurais dû faire un petit peu arqué, ça... [Rire] Voilà, vous avez donc 6 personnes là. Dos à dos. Et pour compléter on a encore du matériel là. Comme ça le boyau il se rétrécit encore, parce que derrière elle elle a des tables, puis là il y a une grande table devant la fenêtre.

Enquêteur : Et ça comment vous envisageriez de le transformer ?

Sujet : Je crois qu'il faudrait supprimer la banque déjà. Ou la glisser ou je sais pas. Puis à la place de ces gros bacs là faudrait qu'on ait des trucs circulaires, qui prennent beaucoup moins de place. Mais comme nous on va jamais au SICOB, on sait pas ce qui se fait, donc on sait pas ce qu'on

pourrait obtenir. C'est pas nous qui allons au SICOB. C'est les fournisseurs. Qui nous filent leur vieux matériel quand ils refont leurs bureaux.
[Rires]

Enquêteur : OK. Bon on va vous remercier.

ANNEXE 3 : programme scientifique 1990¹

Description des champs de recherche

Les thèmes de recherche que nous nous proposons de développer pendant la durée du programme 1990-1993 sont en continuité directe avec notre travail antérieur. L'objet en est bien sûr les espaces de travail et de production et leur architecture.

Cependant, le point où nous sommes parvenus dans nos différents programmes de recherche nous a conduit à repositionner certaines dimensions.

Rappelons qu'en ouvrant un domaine jusque là très peu exploré, notre première préoccupation a été de dégager les axes sur lesquels pouvaient se construire des problématiques : d'où l'importance des phases d'enquêtes et le caractère relativement empirique de ces recherches. Un se-

1 Ce texte est extrait du projet scientifique élaboré par notre équipe en vue de sa *Demande d'habilitation pour le programme pluri-annuel 1990-1993*, soumise à l'évaluation du BRA. Il nous a semblé nécessaire qu'il figure en annexe de ce rapport de recherche afin de ne pas répéter toutes les notions usitées au cours de ce travail, et afin de fixer la problématique dans laquelle s'inscrivent les développements qui précèdent.

cond temps, correspondant à peu près au précédent programme pluri-annuel, a permis de développer deux directions : la première, appuyée notamment sur un travail documentaire et d'enquête important, traite de l'architecture des entreprises et plus précisément des rapports entre l'architecture et les caractéristiques propres des entreprises (type et organisation de la production, modes et relations de travail, etc.) ; la seconde, essentiellement théorique, interroge les conditions de la représentation des espaces par les partenaires dans les entreprises, conditions sociales et modalités de ces représentations, avec pour objectif une formalisation des représentations différentes portées par les personnes, pouvant permettre de favoriser aussi bien l'expression que la négociation de l'usage, de l'aménagement ou de la conception des lieux de travail.

Ce sont les résultats (positifs ou critiques) de ces investigations qui nous conduisent aujourd'hui, tout en conservant ces axes (auxquels s'ajoutent deux autres), à réorganiser leur positionnement aussi bien théorique que méthodologique. D'une part il s'agit de mieux établir les relations de convergence et de complémentarité entre nos programmes de recherche : ils ne sont pas seulement réunis par leur objet, les lieux de travail, mais par les notions et concepts qu'ils emploient et, éventuellement, interrogent. Deux d'entre eux reviennent avec régularité qui, jusque là, n'ont cependant pas été abordés en eux-mêmes : notions de représentation et de négociation sociales. Leur récurrence nous a conduit, et c'est la seconde voie de cette réorganisation à revenir sur leur place dans la théorie des productions sociales, et particulièrement de la production d'architecture. Ainsi, il ne s'agit pas seulement de réarticuler entre eux nos champs de recherche, mais de les inscrire dans une problématique théorique et méthodologique d'ensemble.

Ces approches de l'architecture des lieux de travail se situent dans le thème plus général de l'étude de l'architecture comme fait social. On peut ainsi dégager trois niveaux d'organisation de la thématique :

- architecture / société
- représentations et architecture
- négociation sociale de l'architecture

C'est donc à partir d'un objet commun qui est l'architecture des lieux de travail que nous sommes amenés à nous intéresser à son existence sociale, en en dégageant certaines représentations afin d'explicitier les conditions de la négociation sociale qui s'y déroule.

Afin de fixer le cadre de cette réflexion théorique, il nous paraît utile de préciser le vocabulaire qui nous permettra d'affiner l'investigation théorique et de faciliter l'exploitation méthodologique des concepts de *Représentation sociale* et de *Négociation sociale*. Il n'est pas question bien entendu de proposer ici une nouvelle théorie de la représentation, mais plutôt de définir à titre hypothétique quelques concepts et notions utiles à toute démarche de recherche et surtout d'évaluation scientifique de cette dernière.

Il s'agit bien entendu d'une théorisation programmatique qui ne peut être en aucun cas considérée comme définitive et exhaustive, et qui pourra contribuer à la démarche scientifique globale de notre groupe.

Quelques définitions :

Représentation [sociale] : C'est un des concepts pivot qui désigne une activité inhérente au fonctionnement des sociétés consistant à produire un certain nombre de mises en forme de la réalité. On notera que cette activité peut donner lieu à des constructions *à partir de quelque chose* (qu'on pourrait dire thématiques ou analogiques), autant qu'à des constructions *pour quelque chose* (fonctionnelles ou pragmatiques, en simplifiant).

représentation(s) : Il s'agit des produits de l'activité considérée précédemment. Notons que nous nous retrouvons avec cette notion dans la parages de l'indéfinition habituelle des approches en termes de "représentation". Toutefois, il faut remarquer que nous pouvons avoir affaire à au moins deux classes de représentations, la première correspondant à des formalisations/ occultations de phénomènes ou d'objets alors que la seconde renvoie à des anticipations/ créations à partir de phénomènes et d'objets. Bien entendu, ces deux classes ne sont pas aussi cloisonnées que cela et interagissent dynamiquement avec le processus de Représentation lui-même¹.

paradigme représentationnel : Il s'agit là d'un modèle susceptible d'unifier un ensemble de représentations et constituant un pallier ou un résultat provisoire d'un processus de négociation et de création permanent et non continu. On notera que cette notion ne constitue pas une hypothèse sur la possibilité d'obtenir un modèle unique de la Représentation, mais plutôt sur la dimension sociale de la prise en charge d'ensembles de représentations.

système représentatif : Cette notion désigne un système d'acteurs, d'objets et de représentations auto-organisé à partir de ces éléments. Notons que ce système peut se constituer autour d'un ou plusieurs paradigmes représentationnels mais en en constituant une actualisation dynamique.

Négociation [sociale] : Nous désignons par ce concept une activité correspondant à ce que nous avons présenté comme une "construction" dans les définitions précédentes. Pourtant il ne faut pas entendre cette activité comme une simple mise en jeu sociale de la Représentation, il s'agit plutôt de cette dernière entendue dans sa dimension argumentative et pragmatique d'interaction entre les objets par les discussions et les représentations. Sans en préciser ici la signification nous désignerons de ma-

1 C'est ce type de question que nous étudions plus concrètement dans le programme de recherche "Représentation de l'espace de travail".

nière homologique à ce qui précède, par *négociation(s)* les occurrences concrètes de cette activité sociale ; de même nous évoquerons des *systèmes négociatifs* (éthique, politique, stratégique, etc.) ainsi que des *paradigmes de négociation* (la guerre, la grève, etc.).

C'est donc de manière délibérée que nous avons décidé de fixer le vocabulaire de notre recherche sans emprunter à une théorie/ méthode particulière ; il faut pourtant reconnaître ce que nous devons à d'autres conceptualisations¹ que nous ne pouvons pas - dans le cadre de ce texte - mettre en parallèle avec notre propre démarche.

Représentation sociale

Il s'agit d'appréhender l'objet particulier de notre problématique spécifique comme un niveau de Représentation sociale. En effet, l'idée de dégager un certain nombre de représentations des concepteurs et/ou des usagers des lieux de travail, nous rattache non seulement à la question plus générale des rapports entre architecture et société, mais également à la problématique de la Représentation qui relie les différents groupes sociaux impliqués dans cette activité. Il ne s'agit pas de pointer le caractère imaginaire (comme on dirait idéologique, ou bien simpliste) du rapport qu'entretient l'architecture des lieux de production/ travail à l'espace, l'entreprise ou la technique. Au contraire ce qui est visé réside dans une élucidation de cette imbrication de positions sociales, de langages spécifiques ainsi que d'objets distincts dans une situation de communication en vue d'une action concrète.

Autrement dit, il s'agit de l'étude des systèmes représentatifs qui lient malgré tous les malentendus, voire les échecs, une communauté d'acteurs sociaux orienté vers la conception de lieux/ espaces de travail/ production.

Soulignons que si la problématique de la Représentation peut nous permettre de penser les liaisons entre les différents niveaux d'organisation de notre objet, c'est au prix d'un approfondissement de sa logique. Il faut donc se prémunir du risque de juxtaposition de représentations - comme autant de déclinaison à partir du même thème -, en soulignant les facteurs du fonctionnement social de la Représentation. C'est à ce prix que cette approche peut produire des retombées assimilables par le milieu auquel elle s'adresse.

S'il n'est pas envisageable d'attendre de ce type d'étude la mise au point de *produits*, il reste que son but peut s'en rapprocher par un souci d'éclaircissement d'une situation de communication qui est susceptible d'influer sur le processus de conception architecturale.

1 On citera en vrac, C. Castoriadis, C. Lefort, L. Goldmann, J. Habermas, L. Marin, etc.

Négociation sociale

L'expression "Négociation" doit s'entendre dans une perspective assez différente de celle qui se rattache à la thématique des "conflits sociaux". En effet, il s'agit d'entendre ici cette Négociation sociale comme un processus dont la théorisation s'inspire des problématiques communicationnelles¹. Ainsi, la négociation sociale en général se présente comme une activité de gestion des rapports :

- d'une société dans son ensemble ou de ses composantes à elle-même (à son auto-institution ou à ses référents meta-sociaux) et à son milieu.
- entre différents groupes sociaux par l'intermédiaire de systèmes représentatifs (non réductibles à des discours).

Ainsi cette Négociation est un travail variable de la société sur elle-même, orienté par ce que certains ont pu définir comme une quête d'autonomie². Toutefois, il apparaît très clairement que cette quête d'autonomie se trouve souvent entravée par la production de nouveaux facteurs d'hétéronomie³. Il semble donc qu'un des enjeux majeur de l'interrogation sociale contemporaine consiste en la mise à jour des processus concrets de dissimulation/visibilisation de l'autonomie.

Si cette idée est au centre des préoccupations philosophiques et sociologiques depuis un certain nombre d'années, il semble qu'il manque néanmoins une démarche d'ensemble consistant à enrichir l'idée de Négociation sociale à partir de ses occurrences locales au sein de différents champs d'activité sociale.

1 Développée par J. Habermas dans les deux tomes de sa *Théorie de l'agir communicationnel*, ainsi que sa *Logique des sciences sociales et autres essais*.

2 C. Castoriadis dans une démarche philosophique, mais également des penseurs plus politiques comme I. Illich ou A. Gorz.

3 Les "lois de l'économie", la "logique de la technique", etc.

